







LETTRES ANGLOISES.

TOME CINQUIEME.

LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.



HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.



LETTRE LXXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Dimanche, 9 d'Avril, au matin.

IL semble que personne ne se propose aujourd'hui d'aller à l'église. On sent peut-être qu'il n'y a point de bénédiction du ciel à espérer, pour des vues si profanes, & j'ose dire si cruelles.

Ils se défient que je roule quelque dessein dans ma tête. Betty a visité mes armoires. Je l'ai trouvée dans cette occupation, à mon retour du jardin, où j'ai porté ma lettre à Lovelace; car j'ai écrit, ma chere. Elle a changé de couleur, & j'ai remarqué sa confusion. Mais je me suis contentée de lui dire que je devois être accoutumée à toutes sortes de traitemens, & que, lui supposant des ordres, je la croyois assez justifiée.

Elle m'a confessé, dans son embarras, qu'on avoit proposé de me retrancher mes promenades, & que le rapport qu'elle alloit faire ne seroit point à mon désavantage. Un de mes amis, dit-elle, a représenté en ma faveur qu'il n'étoit pas nécessaire de m'ôter le peu de liberté qui me reste, puisqu'en menaçant d'employer la violence pour m'enlever, si l'on me conduisoit chez mon oncle, M. Lovelace avoit fait assez voir que je ne pense point à fuir volontairement avec lui; & que, si j'avois ce dessein, je n'aurois pas attendu si tard à faire des préparatifs, dont on auroit découvert infailliblement quelque trace. Mais on en conclut aussi qu'il ne faut pas douter que je ne prenne enfin le parti de me rendre; & si ce n'est pas votre intention, a continué

cette hardie créature, votre conduite, miſs, me paroît étrange. Enſuite, pour réparer ce qui lui étoit échappé: « vous „ êtes allée ſi loin, m'a-t-elle dit, que „ votre embarras eſt de revenir honnê- „ tement; mais je m'imagine que mer- „ credi, en pleine aſſemblée, vous don- „ nerez la main à M. Solmes; &, ſuivant „ le texte du docteur *Brandt*, dans ſon „ dernier ſermon, *la joie ſera grande* „ *alors dans le ciel.* „

Voici en ſubſtance ce que j'écris à M. Lovelace: « que des raiſons de la plus „ grande importance pour moi-même, „ & dont il ſera ſatisfait lorſqu'il les „ connoîtra, m'obligent de ſuſpendre „ ma réſolution; que j'ai quelque eſpé- „ rance de voir tourner heureuſement „ les affaires, ſans le ſecours d'une dé- „ marche qui ne peut être juſtifiée que „ par la derniere néceſſité; mais qu'il „ doit compter que je ſouffrirai plutôt „ la mort que de conſentir à me voir „ la femme de M. Solmes. „

Ainſi je me prépare à ſoutenir le choc de ſes exclamations. Mais à quelque réponſe que je doive m'attendre, je la redoute bien moins que les événemens dont je ſuis menacée mardi ou mercredi. Delà, de-là les craintes qui m'occupent

uniquement, & qui me font déjà trembler jusqu'au fond du cœur.

Dimanche, à quatre heures après midi.

MA lettre n'est pas encore partie ! Si malheureusement il ne pensoit point à la prendre, & que, ne me voyant pas demain à l'heure où je dois paroître, il eût l'audace de venir ici, dans le doute de ce qui peut m'être arrivé, que deviendrois-je, grand Dieu ! Ah ! chere amie, pourquoi ai-je eu quelque chose à démêler avec ce sexe ? moi qui menois une vie si heureuse avant que de l'avoir connu.

Dimanche, à sept heures du soir.

JE retrouve encore ma lettre ! Il est peut-être occupé de ses préparatifs pour demain. Mais il a des gens qu'il pourroit employer. Se croit-il si sûr de moi qu'après un projet formé, il n'ait plus à s'embarrasser de rien jusqu'au moment de l'exécution ? Il sait comment je suis assiégée. Il ignore ce qui peut survenir. Je puis tomber malade, être veillée, ren-

fermée plus soigneusement. Notre correspondance peut avoir été découverte. Il peut devenir nécessaire de changer quelque chose au plan. La violence peut avoir fait manquer entiérement mes vues. De nouveaux doutes peuvent m'arrêter. Enfin, je puis avoir trouvé quelque expédient plus commode. Sa négligence me cause un extrême étonnement. Cependant je ne reprendrai point ma lettre. S'il la reçoit avant l'heure marquée ; elle m'épargnera la peine de lui déclarer personnellement que j'ai changé d'idée, & toutes les disputes qu'il faudroit avoir avec lui sur cet article. Dans quelque tems qu'il la prenne ou qu'il la reçoive, la date fera foi qu'il auroit pu l'avoir assez tôt ; & si le peu de tems qui reste l'expose à quelque inconvénient, j'en suis fâchée pour lui.



Dimanche, à neuf heures.

On est résolu, comme je l'apprends, de faire avertir madame Norton d'être ici mardi, pour y demeurer une semaine entiere avec moi.

Elle sera chargée d'employer d'abord tous ses soins pour me persuader ; & lorsque la violence aura terminé les embar-

ras, son rôle sera de me consoler & de m'inspirer de la patience pour mon sort " On s'attend, me dit insolemment Betty, „ à des évanouissemens, à des convul- „ sions, à des plaintes & des cris sans „ nombre. Mais tout le monde y sera „ préparé; & lorsque la scene sera finie, „ elle sera finie: je reviendrai de moi- „ même, lorsque j'aurai reconnu qu'il n'y „ a plus de remede. „



Lundi, à sept heures du matin.

O ma chere! la lettre y est encore, dans le même état où je l'ai laissée!

Est-il possible qu'il se croie si sûr de moi? Il se figure peut-être que je n'ai pas la hardiesse de changer de résolution. Je voudrois ne l'avoir jamais connu. C'est à présent que je vois cette téméraire démarche dans le même jour où tout le monde l'auroit vue, si je m'en étois rendu coupable. Mais quel parti prendre, s'il vient aujourd'hui à l'heure marquée? S'il vient sans avoir reçu la lettre, je suis obligée de le voir; sans quoi, il ne manquera pas de juger qu'il m'est arrivé quelque chose, & je suis sûre qu'il entrera aussitôt au château. Il

n'eſt pas moins certain qu'il y ſera inſulté: & quelles ſeront les ſuites ? D'ailleurs, je me ſuis preſque engagée, ſi je changeois d'avis, à prendre la premiere occaſion pour le voir & pour lui expliquer mes raiſons. Je ne doute pas qu'elles ne lui déplaiſent beaucoup..... Mais il vaut mieux qu'il parte de mauvaiſe humeur, après m'avoir vue, que de partir moi-même, mécontente de moi, & de mon imprudente démarche.

Cependant, quoiqu'extrêmement preſſé par le tems, il peut envoyer encore & recevoir la lettre. Qui ſait s'il n'a pas été retardé par quelque accident, qui le rendra peut-être excuſable ? Comme j'ai trompé plus d'une fois ſes eſpérances pour une ſimple entrevue, il eſt impoſſible qu'il n'eût pas eu du moins la curioſité de ſavoir s'il n'eſt rien arrivé, & ſi je ſuis ferme dans une occaſion bien plus importante. D'un autre côté, comme je lui ai confirmé témérairement ma réſolution par une ſeconde lettre, je commence à craindre qu'il n'en ait pas douté.

A neuf heures.

Ma couſine Hervey s'eſt approchée de

moi, en me voyant revenir du jardin. Elle m'a glissé fort adroitement dans la main, une lettre que je vous envoie. Vous y reconnoîtrez la simplicité de son caractere.

TRÈS-CHERE COUSINE,

J'apprends d'une personne qui se croit bien informée, que vous devez être mariée à M. Solmes mercredi matin. Peut-être ne m'a-t-on fait cette confidence que pour me causer du chagrin; car c'est de Betty Barnes que je l'apprends, & je la connois pour une insolente créature. Cependant elle dit que les dispenses sont obtenues; & m'ayant recommandé de n'en parler à personne, elle m'a même assuré que c'est M. Brandt, ce jeune ministre d'Oxfort, qui doit faire la cérémonie. Le docteur Lewin refuse, à ce que j'entends, de vous donner la bénédiction, si vous n'y consentez. Il a déclaré qu'il n'approuve point la maniere dont on use avec vous, & que vous ne méritez pas d'être traitée si cruellement. Pour M. Brandt, Betty ajoute qu'on lui a promis de faire sa fortune.

Vous saurez mieux que moi l'usage que vous devez faire de ces lumieres; car je soupçonne Betty de me dire bien des

choses sur lesquelles elle me recommande le silence, & dont elle s'attend néanmoins que je trouverai le moyen de vous informer. Elle sait, comme tout le monde, que je vous aime avec une passion extrême, & je suis bien aise que personne ne l'ignore. C'est un honneur pour moi d'aimer une chere cousine qui fait l'honneur de toute la famillle. Mais je vois que miss Harlove & cette fille se parlent sans cesse à l'oreille; & lorsqu'elles ont fini, Betty a toujours quelque chose à me dire.

Ce que je vais vous apprendre est très-certain, & c'est particuliérement ce qui me porte à vous écrire : mais je vous supplie de brûler ma lettre. On doit faire une nouvelle recherche de vos papiers, de vos plumes & de votre encre; parce qu'on sait que vous écrivez. On prétend avoir fait quelque découverte, par la trahison d'un des gens de M. Lovelace. Je ne sais pas de quoi il est question; mais on se propose d'en faire usage. Il n'y auroit qu'un méchant caractere qui pût s'être vanté de la bonté qu'une femme a pour lui, & qui eût été capable de trahir ses secrets. M. Lovelace, j'ose le dire, est trop galant homme pour être soupçonné de cette bassesse. S'il ne l'est pas, quelle sûreté y aura-t-il jamais pour

de jeunes & innocentes créatures telles que nous.

Ils ont une idée, qui leur vient, je crois, de cette fausse Betty : c'est que vous avez dessein de prendre quelque chose pour vous rendre malade, ou dans d'autres vues. Ils doivent chercher, dans tous vos tiroirs, des fioles, des poudres, & les choses de cette nature. Voilà une recherche bien étrange ! Quel malheur pour une jeune fille, d'avoir des parens si soupçonneux ! Graces au ciel, ma mere n'est pas à présent de ce caractere.

Si l'on ne trouve rien, vous serez traitée plus doucement par votre papa, le jour du grand jugement, comme je crois pouvoir le nommer.

Cependant, malade ou non, hélas ! ma chere cousine, il n'y a que trop d'apparence que vous serez mariée. Betty l'assure, & je n'en doute plus. Mais votre mari doit retourner chez lui tous les jours au soir, jusqu'à ce que vous soyiez reconciliée avec lui : ainsi, la maladie ne sera pas un prétexte qui puisse vous sauver.

Ils sont persuadés qu'après votre mariage, vous serez une des plus excellentes femmes du monde. C'est ce que je ne serois pas, je vous assure, si je n'avois du goût pour mon mari. M. Solmes leur

répete ſans ceſſe qu'il obtiendra votre amour à force de bijoux & de riches préſens. Le vil flatteur ! je ſouhaiterois de le voir marié avec Betty Barnes, & qu'il prît la peine de la battre chaque jour, juſqu'à ce qu'il l'eût rendu bonne. Enfin, mettez en lieu de ſûreté tout ce que vous ne voulez pas laiſſer ſous leurs yeux ; & brûlez cette lettre, je vous en conjure. Gardez-vous bien, ma très-chere couſine, de rien prendre qui puiſſe nuire à votre ſanté. Cette voie ſeroit inutile, & le danger en ſeroit terrible pour ceux qui vous aiment auſſi tendrement que votre, &c. D. H.

APRÈS avoir lu cette lettre, il s'en eſt fallu peu que je n'aie repris mon premier projet ; ſur-tout, lorſque j'ai conſidéré que ma lettre de révocation n'eſt point encore partie, & que mon refus va m'expoſer à des diſputes fort vives avec M. Lovelace : car je ne pourrai me diſpenſer de le voir un moment, dans la crainte qu'il ne s'emporte à quelque violence. Mais le ſouvenir de vos termes, *ces délicateſſes auxquelles je dois renoncer, dès que j'aurai quitté la maiſon de mon pere*, joint aux motifs encore plus puiſſans du devoir & de la réputation, m'ont déterminée encore une fois contre la téméraire

démarche. Quand mes agitations & mes larmes ne feroient aucune impreſſion ſur mes amis, il eſt incroyable que je ne puiſſe obtenir un mois, quinze jours, une ſemaine; & mes eſpérances augmentent pour quelque délai, depuis que je ſais de ma couſine, que ce bon docteur Lewin refuſe de ſe prêter à leur entrepriſe ſans mon conſentement, & qu'il juge qu'on me traite avec une véritable cruauté. Il me vient à l'eſprit une nouvelle reſſource : ſans faire connoître de quoi je ſuis informée, je ferai valoir mes ſcrupules de conſcience, & je demanderai le tems de conſulter cet habile théologien. Avec la force que je donnerai à ma demande, il eſt certain qu'elle ſera ſecondée par ma mere. Ma tante Hervey & madame Norton ne manqueront pas de venir à l'appui. Le délai ſuivra infailliblement, & je m'échappe au travers de l'avenir.

Mais s'ils ſont déterminés à la violence! s'ils ne m'accordent aucun délai! ſi perſonne ne ſe laiſſe attendrir! s'il eſt réſolu que la fatale formule ſera lue ſur ma main tremblante & forcée! Alors...... hélas! que ferai-je alors? Je ne puis que...... mais que puis-je? O ma chere! Ce Solmes ne recevra jamais mes ſer-

mens. J'y ſuis trop réſolue. Je prononcerai, non, non, auſſi long-tems que j'aurai la force de parler. Qui oſera donner le nom de mariage à cette horrible violence? Il eſt impoſſible qu'un pere & une mere puiſſent autoriſer de leur préſence une ſi affreuſe tyrannie. Mais ſi les miens ſe retirent, & s'ils abandonnent l'exécution à mon frere & à ma ſœur, je n'ai point de miſéricorde à eſpérer.

Voici quelques petits artifices, auxquels j'ai recours; le ciel ſait avec quelle répugnance.

Je leur ai donné une ſorte d'indice, par un bout de plume que j'ai laiſſé paroître dans un lieu où ils trouveront une partie de mes proviſions ſecretes, que je veux bien leur abandonner.

J'ai laiſſé, comme par négligence, deux ou trois eſſais de ma propre écriture, dans un endroit où ils peuvent être apperçus.

J'ai abandonné auſſi dix ou douze lignes d'une lettre que j'ai commencée pour vous dans laquelle je me flatte que, malgré les apparences qui ſont contre moi, mes amis ſe relâcheront. Ils ſavent de votre mere, par mon oncle Antonin, que je reçois de tems en tems une lettre de vous. Je déclare, dans le même frag-

ment, ma ferme résolution de renoncer à l'homme pour lequel ils ont tant de haine, lorsqu'ils m'auront délivrée des persécutions de l'autre.

Près de ces essais, j'ai laissé la copie d'une ancienne lettre, qui contient divers argumens convenables à ma situation. Peut-être que, les lisant ainsi par hasard, ils y trouveront quelque motif de faveur & d'indulgence.

Je me suis réservé, comme vous pouvez le croire, assez d'encre & de plumes pour mon usage; & j'en ai même une partie dans le grand cabinet de verdure, où je les ferai servir à mon amusement, pour me distraire, si je le puis, des idées noires qui m'obsédent, & de tant de craintes qui ne peuvent qu'augmenter jusqu'au grand jour.

CL. HARLOVE.





LETTRE LXXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Dans le cabinet de verdure, à 11 heures.

IL n'a point encore ma lettre. Tandis que j'étois ici à méditer les moyens d'écarter mon officieuse geoliere, pour me procurer le tems nécessaire à cette entrevue, ma tante est entrée subitement, & m'a fort étonnée par sa visite. Elle m'a dit qu'elle m'avoit cherchée dans les allées du jardin; que bientôt elle n'auroit plus cet embarras pour me joindre; & qu'elle espéroit, comme tous mes amis, que ce jour seroit le dernier de notre séparation.

Vous pouvez juger, ma chere, que l'idée de voir M. Lovelace, & la crainte d'être découverte, jointe aux avis que j'avois reçu de ma cousine, m'ont jetée dans une grande & visible émotion. Elle s'en est apperçue: pourquoi ces soupirs? pourquoi vois-je soulever ce sein? m'a-t-elle dit, en mettant la main sur mon cou. Ah! ma chere niece, qui se seroit

défié que tant de douceur naturelle fût si bien armée contre la persuasion ?

Je n'ai pu répondre. Elle a continué : la commission qui m'amene sera fort mal reçue, je le prévois. Quelques discours qui nous ont été rapportés, & qui viennent de la bouche du plus désespéré & du plus insolent de tous les hommes, convainquent votre pere & toute la famille que vous trouvez encore le moyen d'écrire au-dehors. M. Lovelace est informé sur le champ de tout ce qui se passe ici. On appréhende de lui quelque grand malheur, que vous avez autant d'intérêt à prévenir que tous les autres. Votre mere a des craintes qui vous regardent personnellement, & qu'elle veut croire encore mal fondées ; cependant elle ne sauroit être tranquille, si vous ne lui laissez la liberté, tandis que vous êtes dans ce cabinet, de visiter encore une fois votre chambre & vos tiroirs. On vous saura bon gré de me livrer volontairement toutes vos clefs. J'espere, ma niece, que vous ne les disputerez pas. On a résolu de faire apporter ici votre dîner, pour vous épargner ce spectacle, & pour se donner le tems nécessaire.

Je me suis crue fort heureuse d'avoir été si bien préparée par la lettre de ma

cousine. Cependant j'ai eu la petite ruse de marquer quelques scrupules, & d'y joindre des plaintes assez ameres ; après quoi, non seulement, j'ai donné mes clefs, mais j'ai vuidé officieusement mes poches devant ma tante, & je l'ai invitée à mettre les doigts sous mon corset, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucun papier.

Elle a paru fort satisfaite de ma soumission, qu'elle me promettoit, m'a-t-elle dit, de représenter dans les termes les plus favorables, sans s'arrêter à ce que mon frere & ma sœur en pourroient dire. Elle étoit sûre que ma mere seroit charmée de l'occasion que je lui donnois de répondre à quelques soupçons qu'on avoit fait naître contre moi.

Elle m'a déclaré alors qu'on avoit des méthodes sûres pour découvrir les secrets de M. Lovelace, & quelques-uns même des miens, par la négligence qu'il avoit à les cacher, & par la vanité avec laquelle il faisoit gloire de ses desseins jusque devant ses domestiques. Tout profond qu'on se le figuroit, a-t-elle ajouté, mon frere l'étoit autant que lui, & réellement trop fort pour lui à ses propres armes, comme l'avenir le feroit connoître.

J'ignorois, lui ai-je répondu, ce qu'il y avoit de caché sous des termes si obscurs. J'avois cru jusqu'alors que les méthodes qu'elle paroissoit attribuer à l'un & à l'autre méritoient plus de mépris que d'applaudissement. Ce que j'apprenois d'elle me faisoit voir évidemment que les soupçons qui me regardoient ne pouvoient venir que de l'esprit supérieur de mon frere, & sans doute aussi du témoignagne qu'il se rendoit à lui-même, que le traitement que j'ai essuyé m'autorise à leur donner une juste occasion : qu'il étoit fort malheureux pour moi de servir de jouet au bel esprit de mon frere : que je souhaitois néanmoins qu'il se connût lui-même aussi parfaitement que je croyois le connoître ; qu'alors peut-être il tireroit moins de vanité de ses talens, parce que j'étois persuadée qu'on en auroit beaucoup moins d'opinion, s'ils n'étoient pas accompagnés du pouvoir de nuire.

J'étois irritée. Je n'ai pu retenir cette réflexion. Il la méritoit, si vous considerez qu'il est probablement la dupe de l'autre, par son propre espion. Mais des deux côtés, j'approuve si peu ces basses ressources, que, si la persécution étoit un peu plus ménagée, je ne laisserois pas

la perfidie de ce vil Joſeph Leman ſans punition.

Il étoit fâcheux, m'a dit ma tante, que j'euſſe une ſi mauvaiſe idée de mon frere. C'étoit néanmoins un jeune homme qui avoit du ſavoir & de fort bonnes qualités.

Aſſez de ſavoir, ai-je répondu, pour en faire parade devant nous autres femmes : mais a-t-il ce qu'il faut pour devenir meilleur, & pour ſe rendre eſtimable à d'autres yeux que les ſiens ?

Elle lui auroit ſouhaité, dans le fond, un peu plus de douceur & de bon naturel ; mais elle craignoit que je n'euſſe trop bonne opinion d'un autre, pour juger auſſi avantageuſement de mon frere qu'une ſœur y eſt obligée ; parce qu'il y avoit entr'eux une rivalité de mérite, qui étoit la cauſe mutuelle de leur haine.

De la rivalité, madame ? lui ai-je dit : j'ignore ce qu'on en doit croire ; mais je ſouhaiterois qu'ils entendiſſent mieux tous deux ce qui convient aux principes d'une éducation libérale : l'un & l'autre ne feroient pas gloire de ce qui devroit les couvrir de honte.

Enſuite, changeant de ſujet, il n'étoit pas impoſſible, ai-je repris, qu'on ne trouvât quelques-uns de mes papiers,

une ou deux plumes, un peu d'encre, (art que je déteste ! ou plutôt fatale nécessité qui m'y contraint !) n'ayant pas la liberté de remonter pour les mettre à couvert ; mais puisqu'on exigeoit de moi ce sacrifice, il falloit m'en consoler ; & quelque tems qu'on pût employer à cette recherche, mon dessein étoit si peu de l'interrompre, que j'étois résolue d'attendre au jardin l'ordre de retourner à ma prison. J'ai ajouté, avec la même ruse, que cette nouvelle violence ne se feroit apparemment qu'après le dîner des domestiques, parce que je ne doutois pas qu'on n'y employât Betty, qui connoissoit tous les recoins de mon appartement.

Il étoit à souhaiter, m'a dit ma tante, qu'on ne trouvât rien qui fût capable de confirmer les soupçons ; parce qu'elle pouvoit m'assurer que le motif de cette recherche, sur-tout de la part de ma mere, étoit de se procurer des lumieres capables de me justifier, & engager mon pere à me voir demain au soir, ou mercredi matin, sans aucun emportement ; je devrois dire, avec tendresse, a-t-elle ajouté ; car c'est à quoi il est résolu, s'il ne reçoit pas de nouveau sujet d'offense.

Ah madame ! ai-je répondu, en secouant la tête.

Pourquoi

Pourquoi cet *ah madame*, accompagné d'une marque de doute ?

Je souhaite, madame, de n'avoir pas plutôt à craindre la continuation du mécontentement de mon pere, que le retour de sa tendresse.

C'est, ma chere, ce que vous ne savez pas. Les affaires peuvent prendre un tour. Peut-être ne vont-elles pas aussi mal que vous le croyez.

Très-chere madame ! avez-vous quelque chose de consolant à m'apprendre ?

Il peut arriver, ma chere, que vous deveniez plus complaisante.

Voilà donc, madame, les espérances que vous me donnez ! Au nom de Dieu, ne me faites pas penser que ma tante Hervey soit cruelle pour une niece qui l'aime & qui l'honore du fond du cœur.

Je pourrai, m'a-t-elle dit, vous en apprendre davantage, mais sous le sceau du plus grand secret, si la recherche tourne favorablement pour vous. Croyez-vous qu'on trouve quelque chose à votre désavantage ?

Je m'attends qu'on trouvera quelques papiers : mais je suis déjà résignée à toutes les suites. Mon frere & ma sœur n'épargneront pas leurs charitables interpréta-

tions. Dans le défespoir où je fuis, rien n'eft capable de m'alarmer.

Elle efpéroit, & très-ardemment, m'a-t-elle dit, qu'on ne trouveroit rien qui pût faire mal juger de ma difcrétion. Alors.....mais elle craignoit de s'expliquer trop.

Elle m'a quittée d'un air auffi myftérieux que fes termes, & qui ne m'a caufé qu'un furcroît d'incertitude.

Ce qui m'occupe à préfent, ma chere amie, c'eft l'approche de cette entrevue. Je ne puis en écarter un moment l'idée. Plût au ciel, que cette fcene fût paffée! Se voir pour fe quereller! Mais, s'il n'eft pas tout-à-fait calme & réfigné, je ne demeurerai pas un inftant avec lui, quelques réfolutions qu'il puiffe prendre.

Ne remarquez-vous pas que plufieurs de mes lignes font tortues, & qu'une partie de mes caracteres viennent d'une main tremblante? C'eft ce qui arrive malgré moi, lorfque j'ai l'imagination plus remplie de cette entrevue que de mon fujet.

Mais, après tout, pourquoi le voir? Comment me fuis-je perfuadée que j'y fuis obligée? Je voudrois que le tems me permît de recevoir là-deffus votre confeil. Vous êtes fi lente à vous expli-

quer ! je conçois néanmoins, comme vous le dites, que cette lenteur vient de la difficulté de ma situation.

J'aurois dû vous dire que, dans le cours de cette conservation, j'ai supplié ma tante de faire l'office d'une amie ; de hasarder un mot en ma faveur, le jour de l'épreuve, & d'obtenir quelque tems pour mes réflexions, si c'est l'unique grace qu'on soit disposée à m'accorder.

Elle m'a répondu qu'après la cérémonie, j'aurois tout le tems que je pourrois desirer pour m'accoutumer à mon sort, avant que d'être livrée à M. Solmes : odieuse confirmation de l'avis que j'ai reçu de miss Hervey. Cette réponse m'a fait perdre patience.

A son tour, elle m'a demandé en grace de rappeller toutes mes forces, pour me présenter devant l'assemblée avec une soumission tranquille & les sentimens d'une parfaite résignation. Le bonheur de toute la famille étoit entre mes mains ; & quelle joie n'auroit-elle pas de voir mon pere, ma mere, mes oncles, mon frere, ma sœur, m'embrasser tous avec transport, me serrer tour à tour entre leurs bras, & se féliciter mutuellement du retour de la paix & du bonheur commun ? Le ravissement de son cœur ne

pouvoir manquer d'abord de lui ôter le mouvement de la parole; & sa pauvre Dolly, à qui son extrême attachement pour moi avoit attiré des reproches assez amers, rentreroit aussi dans les bonnes graces de tout le monde.

Douterez-vous, ma chere amie, que cette épreuve ne soit la plus redoutable que j'ai encore essuyée?

Ma tante m'a fait cette peinture avec des couleurs si vives, que, malgré toute l'impatience où j'étois auparavant, je n'ai pu me défendre d'en être extrêmement touchée. Cependant, je n'ai pu lui témoigner que par mes soupirs & par mes larmes, combien je desirois cet heureux événement, s'il pouvoit arriver à des conditions que j'eusse le pouvoir d'accepter.



Je vois venir deux de nos gens, qui m'apportent mon dîner.

On me laisse libre. Je touche au moment de l'entrevue. Le ciel, par bonté pour moi, ne fera-t-il pas naître quelque obstacle qui arrête Lovelace? Ah! puisse-t-il ne pas venir! Mais dois-je ou ne dois-je pas le voir? Que fais-je? Ma chere, je vous interroge, comme si je pouvois espérer votre réponse.

Tom. 5 Page



Betty, suivant l'idée que j'ai fait naître à ma tante, m'a dit qu'elle devoit être employée cette après-midi; qu'elle auroit beaucoup de regret qu'on découvrît quelque chose; mais qu'on n'avoit en vue que mes véritables intérêts, & qu'avant mercredi il dépendroit de moi d'obtenir un pardon général. L'effrontée, pour s'empêcher de rire, s'est mis alors un coin de son tablier dans la bouche, & s'est hâtée de se retirer. A son retour pour desservir, je lui ai fait un reproche de son insolence. Elle m'a fait des excuses; mais..... mais...... (recommençant à rire) elle ne pouvoit se retenir, m'a-t-elle dit, lorsqu'elle pensoit que je m'étois livrée moi-même par mes longues promenades, qui avoient fait naître l'idée de visiter ma chambre. Elle avoit fort bien jugé qu'il y avoit quelque dessein formé, lorsqu'elle avoit reçu ordre de me faire apporter mon dîner au jardin. Il falloit convenir que mon frere étoit admirable pour l'invention. M. Lovelace même, qui passoit pour avoir tant d'esprit, ne l'avoit pas si vif & si fertile.

Ma tante accuse M. Lovelace de se vanter de ses desseins devant ses domestiques. Peut-être a-t-il ce défaut. Mais,

pour mon frere, il s'est toujours fait une gloire de paroître homme de mérite & de savoir aux yeux des nôtres. J'ai souvent pensé qu'on peut dire de l'orgueil & de la bassesse, comme de l'esprit & de la folie, qu'elles s'allient ordinairement, ou qu'elles se touchent de fort près.

Mais pourquoi m'arrêter aux folles idées d'autrui, dans des momens où j'ai l'esprit si plein d'une véritable inquiétude? Cependant je voudrois, s'il étoit possible, oublier cette entrevue, qui est le plus proche de mes maux. Je crains que, m'en étant trop occupée d'avance, je ne sois moins propre à la soutenir, & que mon embarras ne donne sur moi d'autant plus d'avantage, qu'on aura quelque apparence de raison pour me reprocher de l'inconstance dans mes résolutions.

Vous savez, ma chere, que le droit de faire un juste reproche donne une sorte de supériorité à celui qui peut l'exercer; tandis que le témoignage d'une conscience embarrassée jette le coupable dans l'abattement.

Ne doutez pas que cet esprit fier & hardi ne se rende, s'il le peut, & son juge & le mien. Il ne réussira pas facile-

ment à m'en impoſer: mais je prévois que notre converſation ne ſera pas tranquille. Après tout, je m'en embarraſſe peu. Il ſeroit bien étrange qu'après avoir eu la fermeté de réſiſter à ma famille..... qu'entends-je? Il eſt à la porte du jardin...



JE me ſuis trompée. Que la crainte a de pouvoir pour réaliſer toutes ſes chimeres! Pourquoi donc ſuis-je ſi peu maîtreſſe de moi?



JE vais porter cette lettre au dépôt. Delà, j'irai voir, pour la derniere fois, ſi celle qu'il devroit avoir levée eſt encore au lieu ordinaire. S'il l'a priſe, je ne le verrai point. Si je la trouve encore, je la reprendrai; pour le convaincre, en la lui montrant, qu'il n'a rien à me reprocher. Elle m'épargnera quantité de détours & d'inutiles raiſonnemens; & je n'aurai qu'à tenir ferme ſur ce qu'elle contient. L'entrevue doit être courte; car ſi j'avois le malheur d'être apperçue, ce ſeroit un nouveau prétexte pour les

rigueurs dont je ſuis menacée après demain.

Je doute ſi j'aurai la liberté de vous écrire pendant le reſte du jour. Suis-je sûre même de l'avoir, avant que d'être livrée peut-être à ce miſérable Solmes ? Mais non, non ; c'eſt ce qui n'arrivera jamais, tandis qu'il me reſtera quelque uſage de mes ſens.

Si votre meſſager ne trouve rien au dépôt mercredi matin, vous pouvez conclure alors qu'il me ſera impoſſible & de vous écrire & de recevoir de vous les mêmes faveurs.

Dans cette malheureuſe ſuppoſition, ayez pitié de moi, très-chere amie, priez pour moi ; & conſervez-moi, dans votre affection, ce rang qui fait la gloire de ma vie, & mon unique conſolation.

CL. HARLOVE.





LETTRE LXXXIX.

Miss Clarisse Harlove, à miss Howe.

A Saint-Albans, mardi à une heure après minuit.

O Ma très-chere amie! après toutes les résolutions dont je vous ai entretenue dans ma derniere lettre, que dois-je ou que puis-je vous écrire? De quel front approcher de vous, par l'entremise même d'une lettre? Vous serez bientôt informée, si vous ne l'êtes déjà par le bruit public, que votre amie, votre Clarisse Harlove, a pris la fuite avec un homme?

Je n'ai rien de si important, de si nécessaire au monde, que de vous en expliquer les circonstances. Toutes les heures du jour, & de chaque jour, seront employées à cette grande entreprise, jusqu'à ce qu'elle soit entiérement finie: j'entends les heures que cet importun me laissera libres, à présent que je me suis jetée si follement dans la nécessité de lui en accorder un grand nombre. Le sommeil a fait divorce avec mes yeux. Il n'approche plus de moi, quoique son assoupissement soit un baume si nécessaire

pour adoucir les plaies de mon ame. Ainsi, pendant les heures qu'il devroit occuper, vous aurez, sans interruption, le récit de ma funeste aventure.

Mais, après ce que j'ai fait, daignerez-vous, ou vous sera-t-il permis de recevoir mes lettres ?

O ma chere amie ! souffrez que je respire.

Il ne me reste qu'à tirer le meilleur parti que je pourrai de ma situation. J'espere qu'il ne sera point désavantageux. Cependant je n'en suis pas moins convaincue que l'entrevue est une action téméraire & qui ne peut être excusée. Toute sa tendresse, tous ses sermens, ne peuvent calmer les reproches que mon cœur se fait de cette imprudence.

Le porteur, ma chere, a ordre de vous demander la petite quantité de linge que je vous ai envoyée dans de meilleures & de plus agréables espérances.

Ne me renvoyez pas mes lettres. Je ne vous demande que le linge ; à moins que vous ne soyiez disposée à m'accorder la faveur de quelques lignes, pour m'assurer que vous m'aimez encore, & que vous suspendrez votre censure jusqu'à l'explication que je vous promets. Je n'ai pas voulu différer à vous écrire ;

afin que, si vous avez envoyé quelque chose au dépôt, vous vous hâtiez de le faire retirer, ou d'arrêter ce que vous auriez dessein de faire partir.

Adieu, mon unique amie! Je vous conjure de m'aimer. Mais, hélas! que dira votre mere? que dira la mienne? Que diront tous mes proches? & que va dire ma chere madame Norton? Quel sera le triomphe de mon frere & de ma sœur!

Je ne puis vous dire aujourd'hui comment ni dans quel lieu j'espere vous donner de mes nouvelles, & recevoir des vôtres. Je dois partir d'ici (*) de grand matin, & mortellement fatiguée. Adieu encore une fois. Je ne vous demande plus que votre pitié & vos prieres.

CL. HARLOVE.



LETTRE XC.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

Mardi à neuf heures du matin.

Si je vous aime encore! M'est-il possible de ne vous pas aimer, quand je le voudrois? Vous pouvez vous figurer comment je suis demeurée interdite en ouvrant

(*) Saint-Albans est une petite ville à sept lieues au nord de Londres.

votre lettre, qui m'apprend la premiere nouvelle..... Grand Dieu du ciel & de la terre! Mais..... mais que puis-je dire? Je mourrai d'impatience, si vous me faites trop attendre vos explications.

Que le ciel ait pitié de moi! Mais est-il possible....

Ma mere sera sans doute bien étonnée. Comment lui annoncerai-je cet événement? Hier au soir, à l'occasion de quelques défiances que votre insensé d'oncle lui avoit inspirées, je l'assurois encore, fondée sur vos propres déclarations, que ni homme ni diable ne vous feroit jamais faire un pas qui ne fût conforme aux plus scrupuleuses loix de l'honneur.

Mais, encore une fois, est-il possible... Quelle femme, à ce compte....mais je prie le ciel qu'il vous conserve.

Qu'il ne vous échappe rien dans vos lettres. Adressez-les-moi néanmoins chez M. Knollis, jusqu'au premier éclaircissement.

Observez, ma chere, que toutes mes exclamations ne sont point une maniere de vous blâmer. Je ne vois de coupables que vos amis... Cependant je ne conçois pas comment vous avez pu changer de résolution.

Mon embarras eſt extreme pour faire cette ouverture à ma mere. Cependant, ſi je lui laiſſe le tems d'être informée par un autre, & qu'elle apprenne enſuite que je l'ai été plutôt qu'elle, je ne lui perſuaderai jamais que je n'aie pas eu de part à votre évaſion. Que je meure, néanmoins, ſi je ſais quelle voie prendre !

Mais c'eſt vous cauſer de la peine, quoique aſſurément ſans en avoir l'intention.

Je dois vous répéter mon dernier conſeil : ſi vous n'êtes point encore mariée gardez-vous de différer la cérémonie. Dans l'état où ſont les choſes, je ſouhaiterois qu'on pût penſer que vous étiez mariée ſecrétement avant votre départ. Si ces hommes font valoir, & ſouvent pour notre malheur, le terme d'*autorité* lorſque nous ſommes à eux, pourquoi n'en tirerions-nous pas quelque avantage, dans un cas tel que le vôtre, pour le ſoutien de notre réputation, lorſqu'ils nous engagent à violer des droits plus naturels que les leurs ?

Ce qui me chagrine preſque autant que tout le reſte, c'eſt que votre frere & votre ſœur ſont au comble de leurs deſirs. Je ne doute pas qu'à préſent le teſtament ne ſoit altéré à leur gré, & que

le depit ne produise d'autres effets de cette nature.

On m'avertit à ce moment, que miss Loyd & miss Biddulph demandent à me voir. On me dit que leur impatience est extrême. Vous jugez aisément du motif qui les amene. Je verrai ma mere avant que de leur parler. Le moyen de me justifier est de lui montrer votre lettre. Il me sera impossible de lui dire un mot, jusqu'à ce qu'elle se soit mise elle-même hors d'haleine. Pardon, ma chere. C'est la surprise qui me dicte tout ce que j'écris. Si votre messager étoit moins pressé, & si je n'avois pas ici nos deux amies qui m'attendent, je ferois une autre lettre, dans la crainte que celle-ci ne vous afflige.

Je remets votre linge au messager. Si vous desirez quelque chose qui ne me soit pas absolument impossible, donnez des ordres sans réserve à votre fidelle.

ANNE HOWE.





Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Mardi au soir.

QUELS remerciemens ne vous dois-je pas, ma chere *miss Hove*, pour la bonté qui vous intéresse encore au sort d'une malheureuse fille, dont la conduite est devenue l'occasion d'un si grand scandale ? Je crois, en vérité, que cette considération m'afflige autant que le mal même.

Dites-moi.... mais je crains de le savoir! dites-moi néanmoins, ma chere, quelles ont été les premieres marques de l'étonnement de votre mere.

Je n'ai pas moins d'impatience, & j'ai la même crainte, d'apprendre ce que nos jeunes compagnes, qui peut-être ne seront plus jamais les miennes, disent à présent de moi.

Elles n'en peuvent rien dire de pis que ce que je vous dirai moi-même. Je m'accuserai, n'en doutez pas, je me condamnerai à chaque ligne, sur tous les points où j'aurai quelque chose à me

reprocher. Si le récit que j'ai à vous faire est capable de diminuer ma faute (car c'est l'unique prétention d'une infortunée, qui ne peut s'excuser à ses propres yeux), je sais ce que j'ai à me promettre de votre amitié; mais je n'ai pas les mêmes espérances de la charité des autres, dans un tems où je ne doute point que tout le monde n'ait la bouche ouverte contre moi, & que tous ceux qui connoissent *Clarisse Harlove* ne condamnent sa conduite.

Après avoir porté au dépôt la lettre qui étoit pour vous, & repris celle qui faisoit une partie de mes inquiétudes, je retournai au cabinet de verdure; & là je m'efforçai, aussi paisiblement que ma situation le permettoit de me rappeller diverses circonstances de l'entretien que j'avois eu avec ma tante. En les comparant avec quelques articles de la lettre de *miss Hervey*, je commençai à me flatter que le mercredi n'étoit pas aussi redoutable pour moi que je l'avois cru; & voici comment je raisonnai avec moi-même:

« Mercredi ne sauroit être absolument „ le jour fixé pour mon malheur, quoi- „ que, dans la vue de m'intimider, on „ puisse souhaiter que j'en prenne cette

„ idée. Le contrat n'eſt pas ſigné. On „ ne m'a pas encore forcée de le lire ou „ de l'entendre. Je puis refuſer de le „ ſigner, malgré toute la difficulté que „ j'y prévois, ſi c'eſt de la main de mon „ pere qu'il m'eſt préſenté. D'ailleurs, „ mon pere & ma mere ne ſe propoſent-„ ils pas, lorſqu'on prendra le parti de „ la violence, de ſe rendre chez mon „ oncle Antonin, pour s'épargner le „ chagrin d'entendre mes cris & mes „ appels? Cependant ils doivent être pré-„ ſens à l'eſſemblée de mercredi; & quel-„ que ſujet d'effroi que je puiſſe trouver „ dans la penſée de paroître ſolemnelle-„ ment aux yeux de tous mes amis, c'eſt „ peut-être ce que j'ai de plus heureux à „ ſouhaiter, puiſque mon frere & ma „ ſœur me croient tant de crédit dans „ le cœur de toute la famille, qu'ils ont „ regardé mon éloignement comme une „ meſure néceſſaire au ſuccès de leurs „ vues.

„ Je ne dois pas douter non plus que „ mes prieres & mes larmes, comme je „ me le ſuis déjà promis, ne touchent „ quelques-uns de mes proches en ma fa-„ veur; &, lorſque je paroîtrai devant „ eux avec mon frere, j'expoſerai avec „ tant de force la malignité de ſes inten-

» tions, que j'affoiblirai néceſſairement
» ſon pouvoir.

« Et puis, dans les plus fâcheuſes ſup-
» poſitions, lorſque j'adreſſerai mes re-
» proches au miniſtre, comme j'y ſuis
» réſolue, il n'aura pas la hardieſſe de
» continuer ſon office. M. *Solmes* n'aura
» pas non plus celle d'accepter une main
» forcée, qui ne ceſſera pas de repouſſer
» la ſienne. Enfin, je puis alléguer, à l'ex-
» trêmité, des ſcrupules de conſcience, &
» faire même valoir des obligations pré-
» cédentes; » car j'ai donné lieu à M. *Lovelace*, comme vous le verrez, ma chere, dans une des lettres que vous avez entre les mains, d'eſpérer que, s'il ne me donne aucun ſujet de plainte ou d'offenſe, je ne ſerai jamais à un autre homme, tandis qu'il n'aura point d'engagement avec une autre femme. C'eſt une démarche qui m'a paru néceſſaire pour contenir des reſſentimens, qu'il croit juſtes, contre mon frere & mes oncles. « J'en appellerai donc,
» ou j'abandonnerai le jugement de mes
» ſcrupules, au ſage docteur *Lewin* : &
» tout a changé de nature dans le monde,
» ſi ma mere & ma tante du moins ne ſont
» pas touchées d'une ſi forte raiſon. »

En me rappellant à la hâte tous ces motifs de confiance & de courage, je me

félicitai moi-même d'avoir renoncé à la résolution de partir avec M. *Lovelace.*

Je vous ai dit, ma chere, que je ne m'épargnerois pas dans mon récit; & je ne m'arrête à ce détail, que pour le faire servir à ma condamnation. C'est un argument qui conclut contre moi avec autant plus de force, que, dans tout ce que *miss Hervey* m'avoit écrit sur le témoignage de *Betty* & de ma sœur, j'avois cru reconnoître qu'on avoit eu dessein, par cette voie, de me précipiter dans quelque résolution désespérée, comme le plus sûr moyen pour me perdre auprès de mon pere & de mes oncles. Je demande pardon au ciel, si je porte un jugement trop désavantageux d'un frere & d'une sœur; mais, si cette conjecture est juste, il demeure vrai qu'ils m'ont tendu le plus noir de tous les pieges, & que j'ai eu le malheur d'y tomber. C'est pour eux, s'ils en sont coupables, un double sujet de triomphe, pour la ruine d'une sœur qui ne leur a jamais fait ni souhaité de mal.

Mes raisonnemens ne purent diminuer la crainte du mercredi, sans augmenter beaucoup celle de l'entrevue. C'étoit alors, non seulement le plus proche, mais le plus grand de mes maux : le plus grand, à la vérité, parce qu'il étoit le plus proche :

car, dans le trouble où j'étois, je pensois peu à l'événement dont j'étois menacée. M. *Lovelace* n'ayant pas reçu ma lettre, je m'attendois sans doute à quelque dispute avec lui; mais, après avoir tenu ferme contre une autorité respectable, lorsqu'elle m'avoit paru blesser les droits de la justice & de la raison, je devois me fier à mes forces, dans une épreuve inférieure, sur-tout ayant à me plaindre de la négligence qu'on avoit marquée pour ma lettre.

Un instant fait quelquefois la décision de notre sort! Si j'avois eu deux heures de plus, pour continuer mes réflexions, & pour les étendre par ces nouvelles lumieres..... peut-être me serois-je bornée alors à lui donner un rendez-vous. Imprudente que je suis! Qu'avois-je besoin de lui faire espérer que, s'il m'arrivoit de changer de pensée, je lui en expliquerois personnellement les raisons? Hélas! ma chere, un caractere obligeant est un dangereux présent du ciel: en s'occupant de la satisfaction d'autrui, il fait souvent oublier ce qu'on se doit à soi-même.

La cloche s'étant fait entendre pour le dîner des domestiques, *Betty* vint prendre mes ordres, en me répétant qu'elle seroit employée l'après-midi, & qu'on

s'attendoit que je ne quitterois pas le jardin sans avoir reçu la permission de remonter à mon appartement. Je lui fis diverses questions sur la cascade qui avoit été réparée depuis peu ; & je témoignai quelque desir de la voir jouer, dans le dessein (quelle adresse pour me tromper moi-même, comme l'événement l'a vérifié !) qu'à son retour elle fût portée à me chercher dans cette partie du jardin, qui est fort éloignée de celle où elle me laissoit.

A peine avoit-elle eu le tems de rentrer au château, que j'entendis le premier signal. Mon agitation fut extrême : mais il n'y avoit pas de tems à perdre. Je m'avançai vers la porte, &, ne voyant personne aux environs, je tirai le verrouil ; il avoit déjà ouvert avec sa clef : la porte ayant cédé au moindre mouvement, je me trouvai vis-à-vis d'un homme qui m'attendoit avec l'air d'impatience le plus tendre & le plus animé.

Un effroi, plus mortel que je ne puis le représenter, se saisit de tous mes sens. Je me crus prête à m'évanouir. Les mouvemens de mon cœur me sembloient convulsifs : j'étois si tremblante, que, s'il ne m'eût présenté le bras pour me servir

d'appui, je n'aurois pu me soutenir sur mes jambes.

Ne craignez rien, très-chere *Clarisse!* me dit-il d'un ton passionné. Au nom de vous-même, commencez par vous rassurer contre la crainte. Le carosse est à deux pas : cette charmante condescendance me lie à vous au-delà de mes expressions & de toute reconnoissance.

Mes esprits reprenant un peu leur cours, tandis qu'il me tenoit la main, & qu'il me tiroit après lui, ah! M. *Lovelace*, lui dis-je, je ne puis absolument vous suivre; comptez que je ne le puis; je vous l'ai marqué par une lettre; laissez-moi, je vais vous la montrer : elle étoit là depuis hier au matin; je vous avois recommandé d'y veiller jusqu'à la derniere heure, dans la crainte de me voir obligée à quelque changement : vous l'auriez trouvée, si vous aviez observé cet avis.

Il me répondit, comme hors d'haleine: j'ai moi-même été veillé, ma très-chere ame; je n'ai pas fait un pas qui n'ait été suivi. Mon fidele valet n'a pas eu moins d'espions sur ses traces, & s'est bien gardé d'approcher de vos murs. A ce moment même nous pouvons être découverts. Hâtons-nous, ma charmante; cet instant doit

être celui de votre délivrance : si vous négligez l'occasion, peut-être ne la retrouverez-vous jamais.

Quel est votre dessein, monsieur? Quittez ma main ; car je vous déclare (en me débattant avec force) que je mourrai plutôt que de vous suivre.

Bon Dieu ! qu'entends-je ? avec un regard où le dépit éclatoit au milieu de la tendresse & de la surprise, mais sans cesser de me tirer après lui. Songez-vous que les raisonnemens ne sont pas de saison ? Par tout ce qu'il y a de plus saint ! il faut partir. Vous ne doutez pas assurément de mon honneur, & vous ne voudriez pas me donner sujet de douter du vôtre.

Si vous avez la moindre estime pour moi, M. *Lovelace*, cessez de me presser avec cette violence. Je suis venue ici déterminée ; lisez ma lettre ; j'y ajouterai des explications, par lesquelles vous serez convaincu que je ne dois pas partir.

Rien, rien, madame, ne me convaincra.... Par tout ce qu'il y a de sacré ! je suis résolu de ne pas vous quitter. Vous quitter, c'est vous perdre pour toujours.

Dois-je être ainsi traitée? repris-je avec une force égale à mon indignation. Quittez ma main, monsieur. Je ne partirai

point avec vous, & je vous convaincrai que je ne le dois pas.

Tous mes amis vous attendent, mademoiselle! Tous les vôtres sont déterminés contre vous! Mercredi est le jour, le jour important, peut-être le jour fatal! Voulez-vous être la femme de *Solmes?* Est-ce enfin votre résolution?

Non, jamais je ne serai à cet homme-là. Mais je ne veux point partir avec vous. Cessez de me tirer malgré moi; comment êtes-vous assez hardi, monsieur.... Je ne suis ici que pour vous déclarer que je ne veux point partir. Je ne vous aurois pas vu, si je n'avois appréhendé de vous quelque action téméraire. En un mot, je ne partirai point. Que prétendez-vous?...... mes efforts continuant toujours pour arracher ma main d'entre les siennes.

Quelle manie peut s'être emparée de mon ange? quittant ma main, & prenant un ton plus doux. Quoi! tant d'odieux traitemens de la part de vos proches, des voeux si solemnels de la mienne, une affection si ardente, ne font pas sur vous plus d'impression? Vous êtes résolue de me poignarder, en rétractant vos promesses.

Vains reproches, M. *Lovelace!* je vous expliquerai

expliquerai mes raiſons dans d'autres circonſtances. Il eſt certain qu'à préſent je ne puis partir avec vous. Encore une fois, ne me preſſez plus : je ne dois pas être expoſée à le violence de tout le monde.

Je vois le fond du myſtere, me dit-il, d'un air abattu, mais paſſioné. Quelle eſt la barbarie de mon ſort ! Enfin, votre eſprit eſt ſous le joug, votre frere & votre ſœur ont prévalu, & je dois abandonner mes eſpérances au plus mépriſable de tous les hommes.

Je vous répete encore, interrompis-je, que je ne ſerai jamais à lui. Tout peut prendre mercredi une nouvelle face, à laquelle vous ne vous attendez point....

Ou ne la pas prendre ! Alors, juſte ciel !

Ce ſera leur dernier effort : j'ai de puiſſantes raiſons de le croire.

Je n'en ai pas moins de le croire auſſi, puiſqu'en demeurant plus longtems, vous ſerez infailliblement la femme de *Solmes*.

Non, non, répondis-je, je me ſuis fait quelque mérite auprès d'eux ſur un point ; ils ſeront de meilleur humeur avec moi ; j'obtiendrai du moins un délai, j'en ſuis sûre : j'ai plus d'un moyen pour l'obtenir.

Eh ! que ſerviront les délais, made-

moiselle? Il est clair que vous n'avez pas d'espérance au-delà : la nécessité même des prieres, sur lesquelles vous fondez les délais, prouve trop que vous n'avez pas d'autre espérance... O ma chere, ma très-chere vie! ne vous exposez pas à des risques de cette importance. Je suis en état de vous convaincre que, si vous retournez sur vos pas, vous êtes plus qu'en danger de vous voir mercredi la femme de *Solmes*. Prévenez donc, tandis que vous en avez le pouvoir, prévenez les événemens funestes qui seront la suite de cette horrible certitude.

Aussi long-tems qu'il me restera quelque jour à l'espérance, votre honneur, monsieur *Lovelace*, demande, comme le mien (du moins si vous avez quelque estime pour moi, & si vous desirez que je me le persuade) que ma conduite, dans une affaire de cette nature, justifie parfaitement ma prudence.

Votre prudence, mademoiselle. Eh! quand a-t-elle souffert le moindre soupçon? Cependant, voyez-vous que ni votre prudence ni votre respect aient été comptés pour quelque chose, par des esprits invinciblement déterminés.

Là-dessus il me fit une énumération pathétique des mauvais traitemens que

j'ai soufferts, avec le soin continuel de les attribuer tous au caprice & à la malignité d'un frere qui, d'un autre côté, suscite tout le monde contre lui; insistant particuliérement sur la nécessité où j'étois, pour me réconcilier avec mon pere & mes oncles, de me dérober au pouvoir de cet irréconciliable persécuteur. Toute la confiance de votre frere, continua-t-il, se fonde sur la facilité qu'il vous trouve à souffrir ses insultes. Comptez que votre famille entiere s'empressera de vous rechercher, lorsque vous serez délivrée d'une si cruelle opression. Elle ne vous verra pas plutôt avec ceux qui ont le pouvoir & le dessein de vous obliger, qu'elle vous restituera votre terre. Pourquoi donc, passant le bras autour de moi, & recommençant à me tirer avec douceur, pourquoi hésiter un moment? Voici le tems... Fuyez avec moi, je vous en conjure, ma très-chere *Clarisse!* Prenez confiance à l'homme qui vous adore! N'avons-nous pas souffert pour la même cause? Si vous appréhendez quelque reproche, faites-moi l'honneur de consentir que je sois à vous; & croyez-vous qu'alors je ne sois pas capable de défendre, & votre personne, & votre réputation?

Ne me preſſez pas davantage, M. *Lovelace*, je vous en conjure à mon tour. Vous m'avez donné vous-même une ouverture ſur laquelle je veux m'expliquer avec plus de liberté que la prudence ne me le permettroit peut-être dans une autre occaſion. Je ſuis convaincue que mercredi prochain (ſi j'avois plus de tems, je vous en apporterois les raiſons) n'eſt pas le jour que nous avons tous deux à redouter ; & ſi je trouve enſuite, dans mes amis, la même détermination en faveur de M. *Solmes*, je me procurerai quelque moyen de vous rencontrer avec *miſs Howe*, qui n'eſt pas votre ennemie. Après la célébration, je ferai mon devoir d'une démarche qui me paroîtroit criminelle aujourd'hui, parce que l'autorité de mon pere n'eſt pas liée par des droits encore plus ſacrés.

Très-chere *Clariſſe*.....

En vérité, M. *Lovelace*, ſi vous me diſputez quelque choſe à préſent, ſi cette déclaration, plus favorable que je ne me l'étois propoſé, ne vous tranquilliſe pas tout-à-fait, je ne ſaurai ce que je dois penſer de votre reconnoiſſance & de votre généroſité.

Le cas, mademoiſelle, n'admet point cette alterantive. Je ſuis pénétré de re-

connoiſſance ; je ne puis vous exprimer combien je m'eſtimerois heureux de la charmante eſpérance que vous me donnez, s'il n'étoit certain qu'en demeurant ici plus long-tems, vous ſerez mercredi la femme d'un autre homme. Songez, très-chere *Clariſſe* ! quel ſurcroît de douleur cette eſpérance même eſt capable de me cauſer, lorſqu'elle eſt enviſagée dans ce jour.

Soyez sûr que je ſouffrirois plutôt la mort, que de me voir à M. *Solmes* : ſi vous voulez que je prenne confiance à votre honneur, pourquoi douteriez-vous du mien ?

Ce n'eſt pas de votre honneur, mademoiſelle, c'eſt de votre pouvoir que je doute ; jamais, jamais vous n'aurez la même occaſion... Très-chere *Clariſſe*, permettez........ & ſans attendre ma réponſe, il s'efforçoit encore de me tirer après lui.

Où m'entraînez-vous, monſieur? Quittez-moi ſur le champ. Cherchez-vous à me tenir, pour rendre mon retour danreux, ou pour me le faire croire impoſſible? Je ſuis très-irritée. Laiſſez-moi tout à-l'heure, ſi vous voulez que je juge favorablement de vos intentions.

Mon bonheur, mademoiſelle, pour ce

monde & pour l'autre, & la sûreté de votre implacable famille, dépendent de cet instant.

Allez, monsieur, je me repose de la sûreté de mes amis sur la Providence & sur les loix. Vous ne m'engagerez point par des menaces, dans une témérité que mon cœur condamne. Quoi! pour assurer ce que vous nommez votre bonheur, je consentirois à la ruine de tout mon repos?

Ah! chere *Clarisse*, vous me faites perdre des momens précieux, dans le tems que la perspective du bonheur commence à s'ouvrir pour nous. Le chemin est libre; il l'est encore: mais un instant peut le fermer. Quels sont vos doutes? Je me dévoues à d'éternels supplices, si vos moindres volontés ne sont ma loi suprême. Toute ma famille vous attend: votre parole y est engagée. Mercredi prochain... Pensez à ce jour fatal! Eh! que prétends-je par mes instances, que de vous faire prendre la voie la plus propre à vous réconcilier avec tout ce qu'il y a d'estimable parmi vos proches?

C'est à moi, monsieur, qu'appartient le jugement de mes propres intérês. Vous qui blamez la violence de mes amis, n'en exercez-vous pas une ici contre moi? Je

ne le souffrirai pas. Vos instances augmentent ma répugnance & mes craintes ; je veux me retirer ; je le veux, avant qu'il soit plus tard. Laissez-moi ; comment osez-vous employer la force ? Est-ce là le fond que je dois faire sur cette soumission sans réserve à laquelle vous vous êtes engagé par tant de sermens ? Quittez ma main tout-à-l'heure, ou je vais me procurer du secours par mes cris.

Je vous obéis, ma très-chere Clarisse : & laissant ma main libre, il retira la sienne, avec un regard plein d'une si tendre résignation, que, connoissant la violence de son caractere, je ne pus me défendre d'en être un peu touchée. Cependant je me retirois, lorsque, d'un air sombre, ayant jeté un coup d'œil sur son épée, mais se hâtant en quelque sorte d'en écarter sa main, il plia les deux bras sur sa poitrine, comme si quelque réflexion subite l'eût fait revenir d'une idée téméraire. Arrêtez un moment, cher objet de toute ma tendresse ! Je ne vous demande qu'un moment. Votre retraite est libre ; elle est sûre, si vous êtes resolue de rentrer. Ne voyez-vous pas que la clef est demeurée au pied de la porte ? Mais songez que mercredi vous êtes madame Solmes... Ne me fuyez pas avec cet empressement !

te z quelques mots qui me restent à vous dire.

Je ne fis pas difficulté de m'arrêter lorsque je fus à la porte du jardin, d'autant plus tranquille que je voyois effectivement la clef, dont je pouvois me servir librement. Mais, commençant à craindre d'être observée, je lui dis que je ne pouvois demeurer plus long-tems; que je m'étois déjà trop arrêtée; que je lui expliquerois toutes mes raisons par écrit : &, comptez sur ma parole, ajoutois-je au moment que j'allois prendre la clef pour ouvrir, je mourrai plutôt que d'être à M. Solmes. Vous savez ce que je vous ai promis, si je me trouve en danger.

Un mot, mademoiselle, hélas! un seul mot, en s'approchant de moi, les bras toujours pliés, pour me persuader apparemment qu'il n'avoit aucun dessein dont je dusse être alarmée. Rappellez-vous seulement que je suis venu ici avec votre participation, pour vous délivrer, au péril de ma vie, de vos géoliers & de vos persécuteurs; dans la résolution, le ciel m'en est témoin, ou puisse-t-il m'abymer à vos yeux! de vous tenir lieu de pere, d'oncle de frere; & dans l'humble espérance de joindre tous ces titres à celui de mari, en abandonnant à vous-même le choix du du tems & des conditions. Mais puisque je

vous trouve si disposée à crier au secours contre moi, c'est-à-dire, à m'exposer aux fureurs de votre famille entiere, je suis content d'en courir tous les risques. Je ne vous demande plus de partir avec moi, je veux vous accompagner dans le jardin: & jusqu'au château, si je ne trouve pas d'obstacle sur la route. Que cette résolution ne vous étonne pas, mademoiselle; j'irai avec vous au-devant du secours que vous auriez voulu vous procurer. Je leur ferai face à tous; mais sans aucun dessein de vengeance, s'il ne poussent pas l'insulte trop loin. Vous verrez ce que je suis capable de souffrir pour vous: & nous essayerons tous deux si les plaintes, les instances & les procédés de l'honneur, peuvent m'attirer le traitement auquel j'ai droit de la part des honnêtes gens.

S'il m'avoit menacé de tourner son épée contre lui-même, je n'aurois eu que du mépris pour un si méprisable artifice. Mais cette résolution de m'accompagner devant mes amis, prononcée d'un air si sérieux & si pressant, me pénétra d'une véritable terreur. Quel dessein, M. Lovelace! Au nom de Dieu, laissez-moi, monsieur; laissez-moi, je vous en conjure.

Pardon, mademoiselle; mais dispensez-moi s'il vous plaît de vous obéir,

J'erre depuis assez long-tems, comme un voleur, autour de ces murs. J'ai souffert assez long-tems les outrages de votre frere & de vos oncles. L'absence ne fait qu'augmenter leur malignité. Je suis au désespoir. Il ne me reste à tenter que cette voie. N'est-ce pas après-demain mercredi? Le fruit de ma douceur est d'aigrir leur haine. Je ne changerai pas néanmoins de disposition : vous allez voir, mademoiselle, ce que je souffrirai pour vous. Mon épée ne sortira pas du fourreau. Je veux la remettre entre vos mains (il me pressa effectivement de la prendre.) Mon cœur servira de fourreau à celle de vos amis. La vie n'est rien pour moi, si je vous perds. Ce que je vous demande, mademoiselle, c'est de me montrer la route au-travers du jardin. Je vous suivrai, au risque d'y périr; trop heureux, quelque sort qui m'attende, de trouver devant vous la fin de ma vie & de mes humiliations! Servez-moi de guide, cruelle *Clarisse*! Venez voir ce que je puis souffrire pour vous: & portant la main sur la clef, il alloit ouvrir; mais la force de mes instances lui fit tourner le visage vers moi.

Quelles peuvent être vos vues, M. *Lovelace?* lui dis-je d'une voix tremblante. Voulez-vous exposer votre vie? A quoi

voulez-vous m'exposer moi-même ? Est-ce là ce que vous nommez de la générosité ? Ainsi donc tout le monde abuse cruellement de ma foiblesse !

Mes larmes commencerent à couler, sans qu'il me fût possible de les retenir.

Il se jeta aussitôt à genoux devant moi, avec une ardeur qui ne pouvoit être contrefaite, & les yeux, si je ne me trompe, aussi humides que les miens. Quel barbare, me dit-il, soutiendroit un spectacle si touchant ? O divinité de mon cœur ! (en prenant respectueusement ma main, qu'il pressa de ses levres) ordonnez-moi de partir, avec vous, sans vous, pour vous servir, pour me perdre, je jure à vos pieds une aveugle obéïssane. Mais, j'en appelle à tout ce que vous savez de la cruauté qu'on exerce contre vous, & de la malignité qui s'attaque à moi, & d'une faveur déterminée pour l'homme que vous haïssez ; j'en appelle à tout ce que vous avez souffert, & je vous demande si vous n'avez pas raison de redouter ce mercredi qui fait ma terreur ! Je vous demande si vous pouvez espérer de voir jamais renaître une si belle occasion ! Le carrosse à deux pas ; mes amis qui attendent impatiemment l'effet de vos propres résolu-

tions ; un homme tout à vous, qui vous conjure à genoux de demeurer maîtresse de vous-même, voilà tout, mademoiselle ; qui ne vous demandera votre estime qu'autant qu'il pourra vous convaincre qu'il en est digne ; une fortune, des alliances, à l'épreuve de toute objection : ô chere *Clarisse !* appuyant ses levres encore une fois sur ma main, ne laissez point échapper l'occasion. Jamais, jamais, il ne s'en présentera d'aussi belle.

Je le priai de se lever. Il se leva ; & je lui dis que s'il ne m'eût pas causé tant de trouble par son impatience, j'aurois pu le convaincre que, lui & moi, nous avions regardé ce mercredi avec plus de frayeur qu'il ne convenoit. J'allois continuer de lui expliquer mes raisons, mais ; se hâtant de m'interrompre : si j'avois, me dit-il, la moindre probabilité, une ombre d'espérance pour l'événement de mercredi, vous ne me trouveriez que de l'obéissance & de la résignation. Mais la dispense est obtenue. Le ministre est averti : c'est ce pédant de *Brandt* qui s'est offert. O chere & prudente *Clarisse !* ces préparatifs ne vous annoncent-ils donc qu'une épreuve ?

Quand on se proposeroit les extrémités les plus terribles, vous savez, mon-

ſieur, que, toute foible que je ſuis, je ne ſuis pas incapable de fermeté. Vous ſavez quel eſt mon courage & comment je ſais réſiſter, lorſque je me crois perſécutée avec baſſeſſe ou maltraitée ſans raiſon. Oubliez-vous ce que j'ai déjà ſouffert, ce que j'ai eu la force de ſoutenir, parce que j'attribue tous mes malheurs à des inſtigations peu fraternelles ?

Je dois tout attendre, mademoiſelle, de la nobleſſe d'une ame qui mépriſe la contrainte. Mais les forces peuvent vous manquer. Que ne doit-on pas craindre d'un pere inflexible, qui entreprend de ſubjuguer une fille ſi reſpectueuſe ? Un évanouiſſement ne vous ſauvera pas ; & peut-être ne feront-ils pas fâchés de cet effet de leur barbarie. A quoi vous ſerviront les plaintes, après la célébration ? L'horrible coup ne ſera-t-il pas porté, & toutes les ſuites, dont la ſeule idée met mon cœur à la torture, ne deviendront-elles pas néceſſaires ? A quel tribunal appellerez-vous ? Qui prêtera l'oreille à vos réclamations contre un engagement qui n'aura pas eu d'autres témoins que ceux qui vous y auront forcée, & qui feront reconnus pour vos plus proches parens ?

J'étois ſûre, lui dis-je, de me procurer du moins un délai. J'avais plus d'un moyen

pour l'obtenir. Mais rien ne pouvoit nous devenir plus fatal à tous deux, que d'être surpris dans un entretien si libre. Cette crainte m'agitoit mortellement. Il m'étoit impossible de bien expliquer ses intentions, s'il cherchoit à me retenir plus long-tems; & la liberté de me retirer lui donneroit des droits certains sur ma reconnoissance.

Alors, s'étant approché lui-même de la porte, pour l'ouvrir & me laisser rentrer dans le jardin, il fit un mouvement extraordinaire, comme s'il eût entendu quelqu'un de l'autre côté du mur; & portant la main sur son épée, il s'efforça quelque tems de regarder au travers de la serrure. Je devins si tremblante, que je me crus prête à tomber à ses pieds. Mais il me rassura aussitôt. Il avoit cru, me dit-il, entendre quelque bruit derriere le mur: c'étoit sans doute l'effet de son inquiétude pour mon repos & ma sûreté; un véritable bruit auroit été bien plus fort.

Ensuite il me présenta civilement la clef; si vous êtes déterminée, mademoiselle..... Cependant je ne puis & je ne dois pas vous laisser rentrer seule. Il faut que votre retour soit sans danger. Pardon; mais je ne puis me dispenser d'entrer avec vous.

Eh quoi, monſieur, ſerez-vous aſſez peu généreux pour vouloir tirer avantage de mes craintes, & du deſir que j'ai de prévenir de nouveaux malheurs ? Folle que je ſuis, de m'occuper de la ſatisfaction de tout le monde, tandis que perſonne ne penſe à la mienne !

Très-chere *Clariſſe !* interrompit-il, en retenant ma main lorſque je portois la clef à la ſerrure, c'eſt moi-même qui vais ouvrir la porte ſi vous le ſouhaitez ; mais encore une fois, conſidérez qu'en obtenant même ce délai qui fait votre unique eſpérance, vous pouvez être renfermée plus étroitement. Je ſuis informée que vos parens ont déjà délibéré là-deſſus. Toute correſpondance alors ne vous ſera-t-elle pas fermée, avec *miſs Howe*, comme avec moi ? De qui recevrez-vous du ſecours, ſi la fuite vous devient néceſſaire ? Réduite à voir le jardin de vos fenêtres, ſans avoir la liberté d'y deſcendre, comment retrouverez-vous l'occaſion que je vous préſente aujourh'hui, ſi votre haine ſe ſoutient contre *Solmes ?* Mais, hélas ! il eſt impoſſible qu'elle ſe ſoutienne. Si vous rentrez, ce ne peut être que par le mouvement d'un cœur que la réſiſtance fatigue, & qui

commence peut-être à chercher des prétextes pour se rendre.

Je ne puis souffrir, monsieur, de me voir sans cesse arrêtée. Ne serais-je donc jamais libre de me conduire par mon propre jugement ? Les conséquences seront telles qu'il plaira au ciel : je veux rentrer ; & l'écartant de la main, je présentai encore la clef à la serrure. Son mouvement fut plus prompt que le mien, pour se jeter à genoux entre la porte & moi. Eh ! mademoiselle, je vous le demande encore une fois à genoux, pouvez-vous regarder d'un œil indifférent tous les maux qui peuvent venir à la suite ? Après les outrages que j'ai essuyés, après le triomphe qu'on va remporter sur moi, si votre frere parvient à ses vues ! mon propre cœur frémit quelquefois de tous les malheurs qui peuvent arriver. Je vous supplie, très-chere *Clarisse*, de tourner les yeux de ce côté-là, & de ne pas perdre la seule occasion..... Mes intelligences ne m'apprennent que trop......

Votre confiance, M. *Lovelace*, va trop loin pour un traître. Vous l'avez placée dans un vil domestique, qui peut vous donner de faux avis, pour vous faire payer la corruption plus cher. Vous ne savez pas quelles sont mes ressources.



J'avois mis enfin la clef dans la ferrure, lorfque, fe levant d'un air effrayé, & laiffant comme échapper une exclamation affez forte, ils font à la porte, me dit-il brufquement ; ne les entendez-vous pas, ma chere ame ? & portant la main fur la clef, il la tourna quelques momens, comme s'il eût voulu la fermer à double tour. Auffitôt une voix fe fit entendre, avec plufieurs coups violens contre la porte, qui me parurent capables de l'enfoncer. *Vite*, *vite*, entendis-je prononcer plufieurs fois. *A moi ! à moi ! ils font ici* ; *ils font enfemble* : *vite*, *des piftolets des fufils*. Les coups continuoient en même tems contre la porte. De fon côté, il avoit tiré fiérement fon épée, qu'il mit nue fous fon bras ; & prenant mes deux mains tremblantes dans la fienne, il me tira de toute fa force après lui. Fuyez, fuyez, hâtez-vous, chere *Clariffe* ; vous n'avez qu'un inftant pour fuir, votre frere, vos oncles, ce *Solmes* peut-être..... Ils auront forcé la porte en un moment. Fuyez, ma très-chere vie, fi vous ne voulez pas être traitée plus cruellement que jamais.... fi vous ne voulez pas voir commettre à vos pieds deux ou trois meurtres. Fuyez, fuyez, je vous en conjure !

O Dieu ! s'écria la pauvre insensée, au secours ! au secours ! dans un effroi, dans une confusion qui ne lui permettoient de s'opposer à rien. Mes yeux se tournoient en même tems autour de moi, devant, derriere, attendant d'un côté un frere & des oncles furieux, des domestiques armés de l'autre, peut-être un pere étincellant de fureur, plus terrible que l'épée même que je voyois nue, & que toutes celles que j'appréhendois. Je courois aussi vîte que mon guide ou mon ravisseur, sans m'appercevoir de ma course. Le transport de ma crainte donnoit des ailes à mes pieds, en m'ôtant le pouvoir de la réflexion. Je n'aurois distingué ni les lieux ni les chemins, si je n'eusse été tirée continuellement avec la même force; sur-tout lorsque, ne cessant point de tourner la tête, j'apperçus un homme, qui devoit être sorti par la porte du jardin, & qui nous suivoit des yeux, en s'agitant beaucoup, & paroissant en appeller d'autres que l'angle d'un mur m'empêchoit de voir, mais que mon imagination me faisoit prendre pour mon pere, mon frere, mes oncles & tous les domestiques de la maison.

Dans cet excès de frayeur, je perdis bientôt de vue la porte du jardin. Alors,

quoique tous deux hors d'haleine, *Lovelace* prit mon bras ſous le ſien, ſon épée nue dans l'autre main, & me fit courir encore plus vîte. Ma voix néanmoins contrediſoit mon action. Je ne ceſſai pas de crier, non, non, non, & de m'agiter, & de tourner la tête, auſſi long-tems que je pus voir les murs du jardin & du parc. Enfin, j'arrivai au carroſſe de ſon oncle, qui étoit eſcorté par quatre hommes à cheval.

Permettez, ma chere *miſs Howe*, que je ſuſpende ici ma relation. A ce triſte endroit de mon récit, j'ai devant les yeux toute mon indiſcrétion, qui ſe préſente à moi comme en face. Les pointes de la confuſion & de la douleur me paroiſſent auſſi vives que celle d'un poignard dont j'aurois le cœur percé. Faut-il que j'aie, conſenti ſi follement à une entrevue qui, avec un peu de réflexion ſur ſon caractere & ſur le mien, ou ſimplement ſur les circonſtances, devoit me faire juger que c'étoit me livrer à ſes réſolutions, & me mettre hors d'état de ſoutenir les miennes!

Car ne devois-je pas prévoir que, ſe croyant avec raiſon dans le danger de perdre une perſonne qui lui avoit coûté tant d'inquiétudes & de peines, il n'é-

pargneroit rien pour empêcher qu'elle ne sortît de ses mains ? que, n'ignorant pas l'engagement où je m'étois mise de renoncer à lui pour jamais, à la seule condition dont je faisois dépendre ma réconciliation avec ma famille, il s'efforceroit de m'ôter à moi-même le pouvoir de l'exécuter ? en un mot, que celui qui avoit eu l'artifice de ne pas prendre ma lettre (car il n'y a pas d'apparence, ma chere, que tous ses pas aient été si soigneusement observés), dans la crainte d'y trouver un contr'ordre (comme j'en avois fort bien jugé, quoique, par d'autres craintes, j'aie mal profité de cette réflexion), manquât d'adresse pour me retenir, jusqu'à ce que la crainte d'être découverte me mît dans la nécessité de le suivre, pour éviter un redoublement de persécution, & les malheurs qui pouvoient arriver à ma vue.

Mais si je venois à découvrir que l'homme qui s'est fait voir à la porte du jardin fût le même traître qu'il a corrompu, & qu'il l'eût employé à me jeter dans l'épouvante, croyez-vous, ma chere, que ce ne fût pas pour moi une raison de le détester, & de me hair encore plus moi-même ? Je veux me persuader que son cœur n'est pas capable d'une ruse si

noire & si basse. Cependant m'aiderez-vous à expliquer pourquoi je n'ai vu paroître qu'un seul homme hors du jardin ; comment cet homme est demeuré à nous regarder sans nous poursuivre ; comment il ne s'est pas hâté de jeter l'alarme dans la maison ? Ma frayeur & l'éloignement ne m'ont pas permis de le bien distinguer ; mais réellement plus je me rappelle son air, plus je suis porté à croire que c'étoit ce perfide *Joseph Léman*.

Ah ! pourquoi, pourquoi, mes chers amis.... Mais ai-je raison de les blâmer, lorsque j'étois parvenue à croire moi-même, avec assez de vraisemblance, que cette redoutable épreuve du mercredi pouvoit tourner plus heureusement pour moi que le parti de la fuite, & que, dans l'intention de mes proches, c'étoit peut-être la derniere que je devois essuyer ? Plût au ciel que je l'eusse attendue ! Du moins, si j'avois remis jusqu'alors la démarche où je me suis laissé engager, & dans laquelle peut-être je ne me suis précipitée que par une indigne crainte, je n'aurois pas tant à souffrir du reproche de mon cœur ; & ce seroit un mortel fardeau dont je serois soulagée !

Vous savez, ma chere, que votre *Clarisse* a toujours dédaigné de justifier ses

terreurs par celles d'autrui. J'implore le pardon du ciel pour ceux qui m'ont traitée cruellement ; mais leurs fautes ne peuvent me ſervir d'excuſes ; & les miennes n'ont pas commencé d'aujourd'hui ; car je n'ai jamais dû entretenir de correſpondance avec M. *Lovelace.*

O le vil ſéducteur ! Que mon indignation s'éleve quelquefois contre lui ! Conduire ainſi de mal en mal une jeune créature..... qui a fait à la vérité trop de fond ſur ſes propres forces ! Ce dernier pas eſt la ſuite, quoiqu'éloignée, de ma premiere faute, d'une correſpondance qu'un pere du moins m'avoit défendue. Combien n'aurois-je pas mieux fait, lorſque ſes premieres défenſes tomberent ſur les viſites, d'alléguer à *Lovelace* une autorité à laquelle je devois être ſoumiſe, & d'en prendre occaſion pour refuſer de lui écrire ? Je crus alors qu'il dépendroit toujours de moi d'interrompre ou de continuer ce commerce. Je me ſuppoſai plus obligée que tout autre, de me rendre comme l'arbitre de cette querelle. Aujourd'hui, je trouve ma préſomption punie, comme le ſont la plupart des autres déſordres, c'eſt-à-dire, par elle-même !

A l'égard de cette derniere témérité, je vois, depuis qu'il eſt trop tard, com-

ment la prudence m'obligeoit de me conduire. Comme je n'avois qu'une voie pour lui communiquer mes intentions, & qu'il savoit parfaitement où j'en étois avec mes amis, je devois peu m'embarrasser s'il avoit reçu ma lettre, sur-tout après m'être réservé la liberté de me rétracter. Lorsqu'arrivant à l'heure marquée il ne m'auroit pas vu répondre au signal, il n'auroit pas manqué de se rendre au lieu qui servoit à notre correspondance; & ma lettre qu'il y auroit trouvée, l'auroit convaincu par sa date que c'étoit sa faute, s'il ne l'avoit pas reçue plutôt. Mais, gouvernée par les mêmes motifs qui m'avoient fait consentir d'abord à lui écrire, une folle prévoyance me fit craindre que, me voyant manquer à l'entrevue, il ne s'exposât à de nouvelles insultes, qui auroient pu le rendre coupable de quelque violence. Il prétend, à la vérité, que ma crainte étoit juste, comme j'aurai occasion de vous l'apprendre; mais ce n'étoit alors qu'une simple crainte; & pour éviter un mal supposé, devois-je me précipiter dans une faute réelle? Ce qui m'humilie le plus, c'est de reconnoître aujourd'hui, par toute sa conduite, qu'il faisoit autant de fond sur ma foiblesse, que j'en faisois sur mes propres forces. Il ne s'est pas trompé

dans le jugement qu'il a porté de moi, tandis que l'opinion que j'ai eu de moi-même m'a ridiculement abusée : & je le vois triompher sur un point qui intéresse essentiellement mon honneur! Je ne sais comment je puis soutenir ses regards.

Dites-moi, chere *miss Howe*, mais dites-moi sincérement; si vous ne me méprisez pas. Vous le devez ; car votre ame & la mienne n'en ont jamais fait qu'une, & je me méprise moi-même. La plus légere & la plus imprudente de toutes les filles auroit-elle fait pis que je n'ai donné lieu de penser à ma honte ? Le public apprendra mon crime, sans être informé de l'occasion, sans savoir par quelles ruses j'ai été trahie (comptez ma chere, que j'ai à faire au plus artificieux de tous les hommes); & quelle humiliante aggravation d'entendre dire qu'on attendoit de moi beaucoup plus que d'un grand nombre d'autres.

Vous me recommandez de ne pas différer mon mariage. Ah, ma chere! autre effet charmant de ma folie: l'exécution de ce conseil est en mon pouvoir à présent comme j'y suis moi-même. Puis-je mettre le sceau tout d'un coup à ses artifices ? Puis-je me défendre d'un juste ressentiment contre un homme qui m'a jouée, & qui

qui m'a fait fortir en quelque forte hors de moi-même ? je lui en ai déjà fait mes plaintes. Mais vous ne fauriez croire combien je fuis mortifiée, combien je me trouve rabaiffée à mes propres yeux, moi, qu'on propofoit pour exemple. Ah ! que ne fuis-je encore dans la maifon de mon pere, me dérobant pour vous écrire, & mettant tout mon bonheur à recevoir quelques lignes de vous ?



Me voici arrivée à ce mercredi matin, qui ma caufé tant de terreur, & que j'ai regardé comme le *jour du jugement* pour moi. Mais c'étoit le lundi qu'il falloit redouter. Si j'étois demeurée, & que le ciel eût permis ce que je concevois de plus terrible dans mes craintes, n'étoit-ce pas mes amis qui auroient été refponfables des fuites ? Aujourd'hui, la feule confolation qui me refte (trifte confolation ! direz-vous) c'eft de les avoir déchargés du blâme, & de l'avoir attiré tout entier fur moi-même.

Vous ne ferez pas furprife de voir ma lettre fi mal tracée. Je me fers de la premiere plume qui s'eft offerte. J'écris par lambeaux, & comme à la dérobée ; fans

compter que j'ai la main tremblante de douleur & de fatigue.

Les détails de ſa conduite & de nos converſations, juſqu'à Saint-Albans & depuis notre arrivée, trouveront place dans la continuation de mon hiſtoire. Il ſuffira de vous dire aujourd'hui que juſqu'à préſent il eſt extrêmement reſpectueux, humble même dans ſa politeſſe ; quoique, étant ſi peu ſatisfaite de lui & de moi, je ne lui aie pas donné beaucoup de ſujet de ſe louer de ma complaiſance. En vértié, il y a des momens où je ne puis le ſouffrir devant moi.

Le logement où je me trouve eſt ſi peu commode que je ne m'y arrêterai pas longtems. Il ſeroit inutile par conſéquent de vous y donner mon adreſſe ; & j'ignore quel ſera le lieu que je pourrai choiſir.

M. *Lovelace* ſait que je vous écris. Il m'a offert un de ſes gens pour vous porter ma lettre. Mais j'ai cru que, dans la ſituation où je ſuis, une lertte de cette importance ne pouvoit être envoyée avec trop de précaution. Qui ſait de quoi un homme de ce caractere eſt capable ? Cependant je veux croire encore qu'il n'eſt pas auſſi méchant que je l'appréhende. Au reſte, qu'il ſoit tel qu'il voudra, je ſuis perſuadée que les plus belles apparences ne

peuvent me conduire à rien de fort heureux. Je me trouve enrolée néanmoins dans la claſſe des pénitens tardifs, & je ne m'attends à la pitié de perſonne.

Ma ſeule confiance eſt dans la continuation de votre amitié. Que je ſerois malheureuſe en effet, ſi je perdois une conſolation ſi douce!

CL. HARLOVE.



LETTRE XCII.

M. LOVELACE à JOSEPH LÉMAN.

Samedi, 8 d'Avril.

ENFIN, mon chere *Joſeph*, votre jeune & chere demoiſelle conſent *à ſe délivrer elle-même* de la cruelle perſécution qu'elle ſouffre depuis ſi long-tems. Elle ſe rendra au jardin, lundi, vers quatre heures après midi, comme je vous ai dit qu'elle s'y eſt engagée. Elle m'a confirmé cette promeſſe. Graces au ciel, elle me l'a confirmée.

J'aurai un carroſſe à ſix chevaux dans le chemin détourné qui eſt le plus voiſin du mur, & je ſerai accompagné de pluſieurs de mes amis & de mes gens, bien armés, qui ſe tiendront un peu à l'écart

pour la ſecourir au premier ſigne, ſi l'occaſion le demande. Mais ils ont ordre d'éviter toutes ſortes d'accidens fâcheux. Vous ſavez que c'eſt toujours mon premier ſoin.

Ma ſeule crainte eſt qu'au dernier moment la délicateſſe de ſes principes ne ſoit capable de la faire balancer, & qu'il ne lui prenne envie de retourner au château : quoique ſon honneur ſoit le mien, comme vous ſavez, & que l'un réponde de l'autre. Si malheureuſement il refuſoit de partir, je la perdrois pour toujours, & tous vos ſervices paſſés deviendroient inutiles. Elle ſeroit alors la proie de ce maudit *Solmes*, à qui ſa ſordide avarice ne permettra jamais de faire du bien à aucun domeſtique de la famille.

Je ne doute pas de votre fidélité, honnête *Joſeph*, ni du zele avec lequel vous ſervez un homme d'honneur qu'on outrage, & une jeune demoiſelle opprimée. Ma confiance vous fait voir que je n'ai pas le moindre doute, ſur-tout dans cette importante occaſion, où votre aſſiſtance peut couronner l'œuvre ; car ſi mademoiſelle balance, nous aurons beſoin de quelque petite ruſe innocente.

Ainſi faites bien attention aux articles ſuivans. Tâchez de les apprendre par

cœur. Ce ſera probablement la derniere peine que vous prendrez pour moi juſqu'à notre mariage. Alors vous devez être sûr que nous aurons ſoin de vous. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai promis. Perſonne au monde ne m'a jamais reproché de manquer à ma parole.

Voici les articles, honnête *Joſeph* :

Trouvez le moyen de vous rendre au jardin, ſous quelque déguiſement, s'il eſt poſſible, & ſans être apperçu de mademoiſelle. Si le verrou de la porte de derriere eſt tiré, vous connoîtrez par-là que je ſuis avec elle, quand vous ne l'auriez pas vu ſortir. La porte ne laiſſera pas d'être fermée ; mais j'aurai ſoin de mettre ma clef à terre, en-dehors, afin que, s'il eſt beſoin vous puiſſiez ouvrir avec la vôtre.

Si vous entendez nos voix, pendant notre entretien, tenez-vous près de la porte, juſqu'à ce que vous m'entendiez crier deux fois *hem, hem.* Mais prêtez bien l'oreille à ce cri, parce qu'il ne doit pas être trop fort, de peur qu'il ne ſoit reconnu pour un ſignal. Peut-être qu'en m'effoçant de perſuader ma chere compagne, j'aurai l'occaſion de frapper du coude ou du talon contre les ais pour vous confirmer l'avis. Alors vous ferez beaucoup de fracas, comme ſi vous vou-

liez ouvrir; vous agiterez fortement le verrou; vous donnerez du genou contre la porte, pour faire croire que vous voulez l'enfoncer : ensuite donnant un autre coup, mais avec plus de bruit que de force, dans la crainte de faire sauter la serrure, vous vous mettrez à crier, comme si vous voyiez paroître quelqu'un de la famille; à moi, vîte à moi, les voici, les voici, vîte, vîte; & mêlez-y les noms d'épées, de pistolets, de fusils, du ton le plus terrible que vous pourrez. Je l'engagerai sans doute alors, quand elle seroit encore incertaine, à fuir promptement avec moi. S'il m'est impossible de la déterminer, ma résolution est d'entrer dans le jardin avec elle, & d'aller jusqu'au château, quelles qu'en puissent être les suites. Mais, dans la frayeur que vous lui causerez, je ne doute pas qu'elle ne prenne le parti de fuir.

Lorsque vous nous croirez assez éloignés & que, pour vous le faire connoître, j'élèverai la voix en pressant sa fuite, alors ouvrez la porte avec votre clef. Mais il faut l'ouvrir avec beaucoup de précautions, de peur que nous ne fussions pas encore assez loin. Je ne voudrois pas qu'elle s'apperçût de la part que vous aurez à cette petite entreprise, par la con-

sidération extrême que j'ai pour vous.

Aussitôt que vous aurez ouvert la porte, ôtez-en votre clef, & remettez-la dans votre poche. Vous prendrez alors la mienne que vous metrrez dans la serrure, du côté du jardin, afin qu'il paroisse que c'est elle-même qui aura ouvert, avec une clef qu'on supposera que je lui ai procurée, & que nous ne nous sommes pas embarrassés de fermer la porte. On conclura qu'elle sera partie volontairement ; & dans cette pensée, qui fera perdre toute espérance, on ne se hâtera point de nous poursuivre. Autrement, vous savez qu'il pourroit arriver de fort grands malheurs.

Mais faites bien attention que vous ne devez ouvrir la porte avec votre clef, que dans la supposition que nous ne soyons interrompus par l'arrivée de personne. Si quelqu'un paroissoit, il ne faudroit pas ouvrir du tout. Qu'ils ouvrent eux-mêmes, si cette envie leur prend, soit en brisant la porte, soit avec ma clef, qu'ils trouveront à terre, s'ils veulent prendre la peine de passer par dessus le mur.

S'ils ne viennent pas nous interrompre, & si vous sortez par le moyen de votre clef, suivez-nous à une juste distance, en levant les mains, avec d'autres gestes de colere & d'impatience ; tantôt avançant,

tantôt retournant ſur vos pas, de peur que vous n'approchiez trop de nous ; mais, comme ſi vous apperceviez quelqu'un qui accourt après vous, criez : au ſecours, vîte;n'épargnez pas les cris. Nous ne ſerons pas long-tems à nous rendre au carroſſe.

Dites à la famille que vous m'avez vu entrer avec elle dans une voiture à ſix chevaux, eſcorté d'une douzaine de cavaliers bien armés, quelques-uns le mouſqueton à la main, autant que vous en avez pu juger ; & que nous avons pris un chemin tout oppoſé à celui que vous nous verrez prendre.

Vous voyez, honnête *Joſeph*, avec quel ſoin je veux éviter les fâcheux accidens.

Obſervez de garder une diſtance qui ne lui permette pas de diſtinguer votre viſage. Faites de grandes enjambées, pour déguiſer votre marche, & tenez la tête droite; je réponds, honnête *Joſeph*, qu'elle ne vous reconnoîtra pas. Il n'y a pas moins de variété dans la marche & la contenance des hommes, que dans leurs phyſionomies. Arrachez un grand pieu dans la paliſſade voiſine, & feignez qu'il réſiſte à vos efforts, quand il viendroit facilement. Cette vue, ſi elle tourne la tête, lui paroîtra terrible, & lui fera juger pourquoi vous ne nous ſuivez pas plus vîte. Enſuite, retournant au château avec

cette arme sur l'épaule, faites valoir à la famille ce que vous auriez fait, si vous aviez pu nous joindre, pour empêcher que votre jeune demoiselle ne fût enlevée par un... Vous pouvez me donner tous les noms qui vous viendront à la bouche, & me maudire hardiment. Cet air de colere vous fera passer pour un homme courageux qui se seroit exposé de bonne foi. Vous voyez, honnête *Joseph*, que j'ai toujours votre réputation à cœur. On ne court jamais de risque à me servir.

Mais si notre entretien duroit plus long-tems que je ne le desire, & si quelque personne de la maison cherchoit mademoiselle avant que j'aie crié deux fois *hem*, *hem*; alors, pour vous mettre à couvert, ce qui est, je vous assure, un fort grand point pour moi, faites le même bruit que je vous ai déjà recommandé; mais n'ouvrez pas, comme je vous l'ai recommandé aussi, avec votre clef. Au contraire, marquez beaucoup de regret d'être sans clef; & de peur que quelqu'un n'en ait une, ayez une petite provision de gravier, de la grosseur d'un pois, dont vous jeterez adroitement deux ou trois grains dans la serrure; ce qui empêchera que leur clef ne puisse tourner. Prudent comme vous êtes, mon cher *Joseph*,

vous savez que dans les occasions importantes il faut avoir pourvu à toutes sortes d'accidens. Alors, si vous appercevez de loin quelqu'un de mes ennemis, au lieu du cri que je vous ai marqué lorsque vous ferez du bruit à la porte; criez : monsieur, ou madame (suivant la personne que vous verrez venir), hâtez-vous, hâtez-vous; M. *Lovelace!* M. *Lovelace!* & criez de toutes vos forces. Fiez-vous à moi; je serai plus prompt que ceux que vous appellerez. Si c'étoit *Betty*, & *Betty* seule, je n'aurois pas si bonne opinion, monsieur *Joseph*, de votre galanterie (*) que de votre fidélité, si vous ne trouviez pas quelque moyen de l'amuser, & de lui faire prendre le change.

Vous leur direz que votre jeune demoiselle vous a semblé courir aussi légérement que moi. Ce sera leur confirmer que les poursuites seroient inutiles, & ruiner enfin les espérances de *Solmes*. Bientôt vous verrez plus d'ardeur à la famille pour se réconcilier avec elle, que pour la poursuivre. Ainsi vous deviendrez l'heureux instrument de la satisfaction commune, & quelque jour ce grand service sera récompensé par les deux familles. Alors vous se-

(*) On a vu ci-dessus, que *Joseph Léman* étoit amoureux de *Betty*.

rez le favori de tout le monde ; & les bons domeſtiques ſe croiront honorés, à l'avenir, d'être comparé à l'honnête *Joſeph Léman.*

Si mademoiſelle vous reconnoiſſoit, ou venoit dans la ſuite à vous découvrir, j'ai déjà penſé à faire une lettre, que vous prendrez la peine de copier, & qui, préſentée dans l'occaſion, vous rétablira parfaitement dans ſon eſtime.

Je vous demande pour la derniere fois, autant de ſoin & d'attention que de zele. Songez que ce ſervice mettra le comble à tous les autres; & comptez, pour la récompenſe ſur l'honneur de votre ami très-affectionné, LOVELACE.

P. S. Ne craignez pas d'aller trop loin avec *Betty*. Si vous vous engagez jamais avec elle, l'alliance ne ſera pas trop mal aſſortie, quoiqu'elle ſoit, comme vous dites, un vrai dragon. J'ai une recette admirable pour guérir l'inſolence des femmes. Ne crains rien, mon pauvre *Joſeph* ; tu ſeras le maître dans ta maiſon. Si ſon humeur devient trop incommode, je t'apprendrai le moyen de la faire crever de chagrin dans l'eſpace d'un an, & cela dans toutes les regles de l'honnêteté, ſans quoi le ſecret ne ſeroit pas digne de moi.

Le porteur vous remettra quelques arrhes de ma liberalité future.



LETTRE XCIII.

A monsieur ROBERT LOVELACE.

Dimanche, 9 d'Avril.

MONSIEUR,

(*) Je suis fort obligé à votre bonté. Mais votre dernier commandement me paroît bien fort. Dieu me pardonne & vous aussi, monsieur! vous m'avez engagé dans une grande affaire; & si la meche étoit découverte...... Mais Dieu aura pitié de mon corps & de mon ame, & vous me promettez de me prendre sous votre protection, & d'augmenter mes gages, ou de m'établir dans une bonne hôtellerie; ce qui fait toute mon ambition. Vous aurez de la bonté aussi pour notre jeune demoiselle, que je recommande à Dieu. Tout le monde n'en doit-il pas avoir pour le beau sesque?

(*) L'auteur, s'attachant à garder les caracteres, pousse ici la fidélité jusqu'à donner cette lettre avec les fautes de langage & d'orthographe qui sont ordinaires dans la condition de *Léman*. Mais le goût de notre nation n'admet pas de si grossieres peintures. Il suffira de conserver ici un style & des traits de simplicité qui puissent faire connoître un valet.

J'exécuterai vos ordres le plus fidellement qu'il me sera possible, puisque vous dites que vous la perdriez, si je ne le faisois pas, & qu'un homme aussi avare que M. *Solmes* seroit assez capable de la gagner. Mais j'espere que notre jeune demoiselle ne nous donnera pas tant de peine. Si elle a promis, je suis persuadé qu'elle tiendra parole.

Je serois bien fâché de ne pas vous rendre service, quand je vois que vous avez la bonté de ne vouloir faire de mal à personne. J'avois cru, avant que de vous connoître, que vous étiez fort méchant, ne vous déplaise. Mais je trouve qu'il en est tout autrement. Vous êtes franc comme or fin ; & même, autant que je le vois, vous ne souhaitez que du bien à tout le monde, comme je le fais aussi ; car, quoique je ne sois qu'un pauvre domestique, j'ai la crainte de Dieu & des hommes, & je profite des bons discours & des bons exemples de notre jeune demoiselle, qui ne va nulle part sans sauver une ame ou deux, plus ou moins. Ainsi, me recommandant à votre amitié, & vous priant de ne pas oublier l'hôtellerie, quand vous en trouverez une bonne, je vous servirai bien dans cette espérance. Vous en trouverez de

reste, si vous cherchez bien ; car aujourd'hui, comme le monde va, les places ne sont pas des héritages : & j'espere que vous ne me regarderez pas comme un malhonnête homme, parce qu'il peut paroître que je vous sers contre mon devoir : avec une bonne conscience, on ne craint pas les mauvaises langues. Cependant je souhaiterois, si vous avez cette bonté, que vous ne m'appellassiez pas si souvent *honnête Joseph*, *honnête Joseph*. Quoique je me croie fort honnête, comme vous le dites, je craindrois de ne pas paroître tel aux yeux des méchantes gens, qui ne connoissent pas mes intentions ; & vous avez aussi l'humeur si facétieuse, qu'on ne sait pas si vous dites ces choses-là sérieusement. Je suis un pauvre homme, qui n'ai jamais écrit à des seigneurs : ainsi vous ne serez pas surpris, ne vous déplaise, si je n'ai pas tant d'éloquence que vous.

Pour mademoiselle *Betty*, j'ai cru d'abord qu'elle avoit des vues au dessus de moi. Cependant je vois qu'elle s'apprivoise peu à peu. J'aurois beaucoup plus d'amitié pour elle, si elle étoit meilleure pour notre jeune demoiselle. Mais je crains qu'elle n'ait trop d'esprit pour un pauvre homme tel que moi. Au bout du

compte, quoiqu'il ne soit pas trop honnête de battre une femme, je ne souffrirai jamais qu'elle me mette le pied sur la gorge. Cette recette que vous avez la bonté de me promettre, me donnera du couragage: & je crois qu'elle seroit fort agréable pour tout le monde, pourvu que cela se passe honnêtement, comme vous l'assurez, à peu près dans l'espace d'une année. Cependant, si mademoiselle *Betty* se tourne bien, je pourrois souhaiter que cela dure un peu plus long-tems ; sur-tout lorsque nous aurons à gouverner une hôtellerie, où je crois qu'une bonne langue & une tête malicieuse ne gâtent rien dans une femme.

Mais je crains de paroître impertinent avec un seigneur de votre qualité. C'est vous-même, aussi, qui me mettez en train par votre exemple, car vous avez toujours le mot pour rire ; & puis vous m'avez ordonné de vous écrire familiérement tout ce qui me vient à l'esprit : sur quoi vous demandant pardon, je vous promets encore une fois toute diligence & toute exactitude, & je demeure votre obéissant serviteur, prêt à tous vos commandemens.

JOSEPH LÉMAN.



LETTRE XCIV.

LOVELACE, à M. BELFORD.

A Saint-Albans, lundi au soir.

TANDIS que l'idole de mon cœur prend un peu de repos, je dérobe quelques momens au mien, pour exécuter ce que je t'ai promis. Nulle pourſuite : & je t'aſſure que je n'en ai redouté aucune, quoiqu'il ait fallu feindre des craintes pour en inſpirer à ma charmante.

Apprends, cher ami, qu'il n'y eut jamais de joie auſſi parfaite que la mienne. Mais laiſſe-moi jeter les yeux un moment ſur ce qui ſe paſſe : l'ange ne ſeroit-il pas diſparu ?

Ah ! non. Pardonne mes inquiétudes. Elle eſt dans l'appartement voiſin du mien. Elle eſt à moi ! pour toujours à moi.

« O tranſports ! Mon cœur, preſſé de » joie & d'amour, cherche à s'ouvrir un » paſſage pour ſauter dans ſon ſein. » (*)

Je ſavois que toutes les combinaiſons de la ſtupide famille étoient autant de

(*) Vers d'*Osmay*.

machines qui se remuoient en ma faveur. Je t'ai dit qu'ils travailloient tous pour moi, comme de misérables taupes qui s'agitent sous terre, & plus aveugles que les taupes mêmes, puisqu'ils travailloient pour moi sans le savoir. J'étois le directeur de tous leurs mouvemens, qui s'accordoient assez avec la malignité de leurs cœurs, pour leur faire croire que c'étoit leur propre ouvrage.

Mais pourquoi dire que ma joie est parfaite ? Non, non : elle est diminuée par les mortifications de mon orgueil. Comment puis-je supporter l'idée que je dois plus aux persécutions de ses proches, qu'à son penchant pour moi, ou qu'au moindre sentiment de préférence ? C'est du moins ce que j'ai le chagrin d'ignorer encore. Mais je veux écarter cette pensée. Si je m'y abandonnois trop, il en pourroit coûter cher à cette adorable fille. Réjouissons-nous qu'elle ait *passé le rubicon* ; que le retour lui soit devenu impossible ; que, suivant les mesures que j'ai prises, ses implacables persécuteurs croient sa fuite volontaire ; & que, si je doute de son amour, je puisse la mettre à des épreuves aussi mortifiantes pour sa délicatesse, que flatteuses pour mon orgueil ; car, je ne fais pas difficulté

de te l'avouer : si je pouvois croire qu'il restât la moindre incertitude au fond de son cœur sur la préférence qu'elle me doit, je la traiterois sans pitié.

Mardi à la pointe du jour.

Je retourne, sur les ailes de l'amour, aux pieds de ma charmante, qui valent pour moi le plus glorieux trône de l'univers. Ses mouvemens me font juger qu'elle est déjà sortie du lit. Pour moi, je n'ai pas fermé l'œil, pendant une heure & demie que j'ai invité le sommeil. Il semble que je sois trop élevé au-dessus de la matiere, pour avoir besoin d'une réparation si vulgaire.

Mais, pendant la route, & depuis notre arrivée, pourquoi, chere *Clarisse!* n'ai-je entendu de toi que des soupirs & des marques de douleur ? Poussée par une injuste persécution, menacée d'une horrible contrainte, & si vivement affligée, néanmoins, après une heureuse délivrance! Garde-toi...... garde-toi bien..... C'est dans un cœur jaloux que l'amour t'éleve un temple.

Cependant il faut accorder quelque chose aux premiers embarras de sa situation. Lorsqu'elle se sera un peu familia-

rifée avec les circonftances, & qu'elle me verra religieufement foumis à toutes fes volontés, fa reconnoiffance lui fera mettre quelque diftinction, fans doute, entre la prifon d'où elle eft fortie, & la liberté qu'elle fe réjouira d'avoir obtenue.

Elle vient ! elle vient ! Le foleil fe leve pour l'accompagner. Toutes mes défiances fe diffipent à fon approche, comme les ténebres de la nuit à l'afpect du foleil. Adieu, *Belford*. Avec la moitié feulement de mon bonheur, tu ferois, après moi, le plus heureux de tous les hommes.



LETTRE XCV.

Mifs CLARISSE HARLOVE, *à mifs* HOWE.

Mercredi, 12 d'Avril.

JE reprends ma trifte hiftoire.

Ainfi traînée jufqu'à la voiture, il auroit peu fervi de faire difficulté d'y entrer, quand il n'auroit pas profité de ma frayeur pour me lever entre fes bras. A l'inftant, les chevaux partirent au grand galop, & ne s'arrêterent qu'à Saint-

Albans, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Pendant la route, je me crus plusieurs fois prête à tomber sans connoissance. Je levai mille fois les yeux & les mains, pour implorer le secours du ciel. Grand Dieu! protégez-moi, m'écriai-je souvent. Est-ce-moi! Est-il possible! Deux torrens de larmes ne cesserent pas d'inonder mon visage: & mon cœur oppressé poussoit des soupirs aussi involontaires que ma fuite.

Cruelle différence dans l'air & les discours du misérable, qui triomphoit visiblement du succès de ses artifices, & qui, dans le ravissement de sa joie, m'adressoit tous les complimens qu'il a peut-être répétés vingt fois dans les mêmes occasions! Cependant, le respect ne l'a pas abandonné dans ses transports. Les chevaux sembloient voler. Je crus m'appercevoir qu'on leur avoit fait faire un grand circuit, pour déguiser apparemment nos traces. Je suis trompée aussi, si plusieurs autres cavaliers, que je vis galoper par intervalles, aux deux côtés du carrosse, & qui paroissoient au-dessus de la condition servile, n'étoient pas autant de nouvelles escortes qui avoient été disposées sur la route. Mais il feignit de ne pas les remarquer; & malgré toutes ses

flatteries, j'étois trop abymée dans mon indignation & ma douleur, pour lui faire la moindre question.

Figurez-vous, ma chere, quelles furent mes réflexions, en descendant de la voiture, sans aucun domestique de mon sexe, sans autres habits que ceux que j'avois sur moi, & qui étoient si peu convenables à un long voyage, sans coëffe, avec un simple mouchoir sur le cou, déjà mortellement fatiguée, & l'esprit encore plus abbattu que le corps ! Les chevaux étoient si couverts d'écume, que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'hôtellerie, me voyant sortir seule du carrosse avec un homme, me prirent pour quelque jeune étourdie qui s'étoit échappée de sa famille. Je ne m'en apperçus que trop, à leur étonnement, aux discours qu'ils se tenoient à l'oreille, & à la curiosité qui les amenoit comme l'un après l'autre, pour me voir de plus près. La maîtresse du logis, à qui je demandai un appartement séparé, me voyant prête à m'évanouir, se hâta de m'y apporter divers secours. Ensuite je la priai de me laisser seule, l'espace d'une demi-heure. Je me sentois le cœur dans un état qui m'auroit fait craindre pour ma vie, si j'en avois pu regretter la perte. Aussitôt que

cette femme m'eut quittée, je fermai la porte, je me jetai dans un fauteuil, & je donnai passage à un violent déluge de larmes, qui me soulagerent un peu.

M. *Lovelace* fit remonter, plutôt que je ne l'aurois souhaité, la même femme, qui me pressa, de sa part, de recevoir mon frere ou de descendre avec lui. Il lui avoit dit que j'étois sa sœur, & qu'il m'avoit emmenée, contre mon inclination & mon attente, de la maison d'un ami, où j'avois passé l'hiver; pour rompre un projet de mariage dans lequel je pensois à m'engager sans le consentement de ma famille; & que, ne m'ayant pas donné le tems de prendre un habit de voyage, j'étois fort irritée contre lui. Ainsi, ma chere, votre franche, votre sincere amie fut forcée d'entrer dans le sens de cette fable, qui me convenoit à la vérité d'autant mieux, que, n'ayant pu retrouver de quelque tems le pouvoir de parler ou de lever les yeux, mon silence & mon abattement durent passer pour un accès de mauvaise humeur.

Je me déterminai à descendre dans une salle basse, plutôt qu'à le recevoir dans la chambre où je devois passer la nuit. L'hôtesse m'ayant accompagnée, il s'approcha de moi respectueusement, mais

avec une politesse qui n'excédoit pas celle d'un frere, dans les lieux du moins où les freres sont polis. Il me nomma sa chere sœur. Il me demanda comment je me trouvois, & si j'étois disposée à lui pardonner, en m'assurant que jamais un frere n'avoit eu pour sa sœur la moitié de l'affection qu'il avoit pour moi.

Le misérable! Qu'il lui en coûtoit peu pour soutenir naturellement ce caractere, tandis que j'étois si violemment hors du mien!

Une femme qui n'est pas capable de réflexion, trouve quelque soulagement dans la petitesse même de ses vues. Elle ne sort point du tourbillon qui l'environne. Elle ne voit rien au-delà du présent. En un mot, elle ne pense point. Mais, accoutumée, comme je le suis, à méditer, à jeter les yeux devant moi, à peser les vraisemblances, & jusqu'aux possibilités, quel soulagement puis-je tirer de mes réflexions?

Il faut que je trace ici quelque détail de notre conversation pendant le tems qui précéda & qui suivit notre souper.

Aussitôt qu'il se vit seul avec moi, il me supplia, du ton à la vérité le plus tendre & le plus respectueux, de me réconcilier un peu avec moi-même &

avec lui. Il me répéta tous les vœux d'honneur & de tendresse qu'il m'avoit jamais faits. Il me promit de ne plns connoître d'autres loix que mes volontés. Il me demanda la permission de me proposer si je voulois me rendre le lendemain chez l'une ou l'autre de ses tantes.

Je demeurai en silence. J'ignorois également, & ce que je devois faire, & comment je devois lui répondre.

Il continua de me demander si j'aimois mieux prendre un logement particulier dans le voisinage de ces deux dames, comme j'en avois eu l'intention ?

Mon silence fut le même.

Si je n'avois pas plus de penchant pour quelque terre de milord M......, celle de *Berkshire*, ou celle du comté où nous étions ?

Tout lieu me sera égal, lui dis-je enfin, pourvu que vous n'y soyiez pas.

Il s'étoit engagé, me répondit-il, à s'éloigner de moi lorsque je serois à couvert des poursuites, & cette promesse étoit un lien sacré. Mais si j'étois indifférente en effet pour le lieu, Londres lui paroissoit la plus sûre de toutes les retraites. Les dames de sa famille ne manqueroient pas de s'y rendre, aussitôt que je serois disposée à les recevoir. Sa cousine

Charlotte

Charlotte Montaigu s'attacheroit particuliérement à moi, & deviendroit ma compagne inséparable. Je ferois toujours libre, d'ailleurs, de revenir chez sa tante *Lawrance*, qui se croiroit trop heureuse de me voir près d'elle : il la nommoit plus volontiers que sa tante *Sadleir*, qui étoit une femme assez mélancolique.

Je lui dis que sur le champ, & dans l'équipage où j'étois, sans espérance d'en pouvoir sitôt changer, je ne souhaitois pas de paroître aux yeux de sa famille; que ma réputation demandoit absolument qu'il s'éloignât; qu'un logement particulier, le plus simple, & par conséquent le moins suspect, parce qu'on ne pourroit me croire partie avec lui, sans supposer qu'il m'auroit procuré des commodités en abondance, étoit le plus convenable à mon humeur & à ma situation; que la campagne me sembloit propre pour ma retraite, la ville pour la sienne; & qu'on ne pouvoit savoir trop tôt qu'il fût à Londres.

En supposant, repliqua-t-il, que je fusse déterminée à ne pas voir tout d'un coup sa famille, si je lui permettois d'expliquer son opinion, il insistoit sur Londres, comme le lieu du monde le plus favorable au secret. Dans les provinces,

un visage étranger excitoit aussitôt de la curiosité. Ma jeunesse & ma figure la rendroient encore plus vive. Les messages & les lettres étoient une autre occasion de se trahir. Il n'avoit pas fait entrer un logement dans ses précautions, parce qu'il avoit supposé que je me déterminerois, soit pour Londres, qui offre à tous momens les commodités de cette nature, soit pour la maison de l'une ou l'autre de ses tantes, soit pour la terre de milord M... dans le comté d'*Hertford*, où la concierge, nommée madame *Greme*, étoit une femme excellente, à peu près du caractere de ma *Norton*.

Assurément, repris-je, si j'étois poursuivie, ce seroit dans la premiere chaleur de leur passion ; & leurs recherches se tourneroient d'abord vers quelque terre de sa famille. J'ajoutai que mon embarras étoit extrême.

Il me dit qu'il y en auroit peu, lorsque je me serois arrêtée à quelque résolution ; que ma sûreté faisoit son unique inquiétude ; qu'il avoit un logement à Londres, mais qu'il ne pensoit point à me le proposer, parce qu'il comprenoit bien quelles seroient mes objections...... Sans doute, interrompis-je, avec une indignation qui lui fit employer tous ses

efforts à me persuader que rien n'étoit si éloigné de ses idées & même de ses desirs. Il répéta que mon honneur & ma sûreté l'occupoient uniquement, & que ma volonté seroit sa regle absolue.

J'étois trop inquiete & trop affligée, trop irritée même contre lui, pour bien prendre ce qui sortoit de sa bouche.

Je me croyois, lui dis-je, extrêmement malheureuse. Je ne savois à quoi me déterminer : perdue, sans doute, de réputation ; sans un seul habit avec lequel je pusse me montrer ; mon indigence même annonçant ma folie à tous ceux qui pouvoient me regarder, & leur faisant juger nécessairement que j'avois été surprise avec avantage, ou que j'en avois donné quelqu'un sur moi, & que, dans l'un ou l'autre cas, j'avois aussi peu de pouvoir sur ma volonté que sur mes actions. J'ajoutai, dans le mouvement du même chagrin, que tout me portoit à croire qu'il avoit employé l'artifice pour m'arracher à mon devoir ; qu'il avoit pris ses mesures sur ma foiblesse, sur la crédulité de mon âge & sur mon défaut d'expérience ; que je ne pouvois me pardonner à moi-même cette fatale entrevue ; que mon cœur saignoit de la mortelle affliction où j'avois plongé mon pere & ma mere ;

que je donnerois le monde entier, & toutes mes espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison de mon pere, à quelque traitement que j'y fusse réservée; qu'au-travers de toutes ses protestations, je trouvois quelque chose de bas & d'intéressé, dans l'amour d'un homme qui avoit pu faire son étude d'engager une jeune fille au sacrifice de son devoir & de sa conscience, tandis qu'un cœur généreux doit faire la sienne de l'honneur & du repos de ce qu'il aime.

Il m'avoit écouté attentivement, sans offrir de m'interrompre. Sa réponse, qui fut méthodique sur chaque point, me fit admirer sa mémoire.

Mon discours, me dit-il, l'avoit rendu fort grave: & c'étoit dans cette disposition qu'il alloit me répondre.

Il étoit affligé jusqu'au fond du cœur, d'avoir fait si peu de progrès dans mon estime & dans ma confiance.

A l'égard de ma réputation, il me devoit de la sincérité; elle ne pouvoit être aussi blessée, de la moitié, par la démarche qui me causoit tant de regret, que par mon emprisonnement, & par l'injuste & folle persécution que j'avois essuyée de la part de mes proches. C'étoit le sujet public des entretiens. Le blâme

tomboit particuliérement ſur mon frere & ma ſœur, & l'on ne parloit de ma patience qu'avec admiration. Il devoit me répéter ce qu'il croyoit m'avoir écrit pluſieurs fois, que mes amis s'attendoient eux-mêmes à me voir ſaiſir quelque occaſion de me délivrer de leurs violences; ſans quoi, auroient-ils jamais penſé à me renfermer ? Mais il n'étoit pas moins perſuadé que l'opinion établie de mon caractere l'emporteroit ſur leur malice, dans l'eſprit de ceux qui me connoiſſoient, qui connoiſſoient les motifs de mon frere & de ma ſœur, & qui connoiſſoient le miſérable auquel ils vouloient me donner malgré moi.

Si je manquois d'habits, qui s'attendoit que dans les circonſtances j'en puſſe avoir d'autres que ceux dont j'étois couverte au moment de mon départ ? Toutes les dames de ſa famille feroient gloire de fournir à mes beſoins préſens; & pour l'avenir, les plus riches étoffes, non ſeulement d'Angleterre, mais du monde entier, ſeroient à ma diſpoſition.

Si je manquois d'argent, comme on devoit ſe l'imaginer auſſi, n'étoit-il pas en état de m'en offrir ? Plût au ciel que je lui permiſſe d'eſpérer que nos intérêts de fortune ſeront bientôt unis ! Il tenoit un

billet de banque, que je n'avois pas remarqué dans ses mains, & qu'il eut l'adresse alors de glisser dans les miennes : mais jugez avec quelle chaleur je le refusai.

Sa douleur, me dit-il, étoit inexprimable, comme sa surprise, de s'entendre accuser d'artifice. Il étoit venu à la porte du jardin, suivant mes ordres confirmés, (le misérable! me faire ce reproche !) pour me délivrer de mes persécuteurs; fort éloigné de croire que j'eusse pu changer de sentiment, & qu'il eût besoin de tant d'efforts pour vaincre mes difficultés. Je m'imaginois peut-être que le dessein qu'il avoit marqué d'entrer au jardin avec moi, & de se présenter à ma famille, n'avoit été qu'une comédie ; mais je lui faisois une injustice si j'en avois cette opinion. Actuellement même, à la vue de mon excessive tristesse, il regrettoit que je ne lui eusse pas permis de m'accompagner au jardin. Sa maxime avoit toujours été de braver les dangers dont on le menaçoit. Ceux qui s'épuisent en menaces ne sont pas les plus redoutables dans l'occasion. Mais eût-il dû s'attendre à périr par l'assassinat, ou à recevoir autant de coups mortels qu'il auroit trouvé d'ennemis dans ma famille, le désespoir où je l'aurois

jeté par mon retour l'auroit porté à me ſuivre juſqu'au château.

Ainſi, ma chere, tout ce qui me reſte eſt de gémir ſur mon imprudence, & de me reconnoître inexcuſable d'avoir accordé cette malheureuſe entrevue à un eſprit ſi audacieux & ſi déterminé. Je doute peu, à préſent, qu'il n'eût trouvé quelque moyen de m'enlever, ſi j'avois conſenti à lui parler le ſoir, comme je me reproche d'en avoir eu deux fois la penſée. Mon malheur auroit encore été plus terrible.

Il ajouta néanmoins, en finiſſant ce diſcours, que, ſi je l'avois mis dans la néceſſité de me ſuivre au château, il ſe flattoit que la conduite qu'il auroit tenue auroit ſatisfait tout le monde, & lui auroit procuré la permiſſion de renouveller ſes viſites.

Il prenoit la liberté de m'avouer, continua-t-il, que, ſi je ne m'étois pas trouvée au rendez-vous, il avoit déjà pris la réſolution de rendre à ma famille une viſite de cette nature, accompagné à la vérité de quelques fideles amis; & qu'elle n'auroit pas été remiſe plus loin que le même jour, parce qu'il n'auroit pu voir arriver paiſiblement le mercredi, ſans avoir fait tous ſes efforts pour apporter

quelque changement à ma situation. Quel parti avois-je à prendre, ma chere amie, avec un homme de ce caractere ?

Ce discours me réduisit au silence. Mes reproches se tournoient sur moi-même. Tantôt je me sentois effrayée de son audace. Tantôt, portant les yeux sur l'avenir, je ne voyois que des sujets de désespoir & de consternation dans les plus favorables perspectives. L'abattement où me jeterent ces idées lui donna le tems de continuer d'un air encore plus sérieux.

A l'égard du reste, il espéroit que j'aurois la bonté de lui pardonner ; mais il ne pouvoit me dissimuler qu'il étoit affligé, infiniment affligé, répéta-t-il, en levant la voix, & changeant même de couleur, de se voir dans la nécessité d'observer que je regrettois de n'avoir pas couru le risque d'être la femme de *Solmes*, plutôt que de me voir en état de récompenser un homme qui, si je lui permettois de le dire, avoit souffert autant d'outrages pour moi que j'en avois essuyés pour lui, qui avoit attendu mes ordres, & les *mouvemens variables* de ma plume (pardonnez, mademoiselle), à toutes les heures du jour & de la nuit, pendant toutes sortes de tems, avec une satisfaction, une ar-

deur qui ne peut être inspirée que par la plus fidelle & la plus respectueuse passion.......; (Ce langage, chere *miss Hove*, avoit commencé à réveiller beaucoup mon attention) & cela, mademoiselle, dans quelle vue ? (Que mon impatience redoubla ici !) dans la seule vue de vous délivrer d'une indigne oppression.....

Monsieur, monsieur ! interrompis-je d'un air indigné.... Il me coupa la parole ; souffrez que j'acheve, très-chere *Clarisse!* J'ai le cœur si plein, qu'il demande à se soulager..... Et, pour fruit de mes adorations, j'ose dire de mes services, il faut entendre de votre bouche, car vos termes retentissent encore à mes oreilles, & font bien plus de bruit dans mon cœur, *que vous donneriez le monde entier & toutes vos espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison d'un pere cruel......*

Pas un mot contre mon pere ! je ne le souffrirai jamais.....

A quelque traitement que vous y fussiez réservée? Allez, mademoiselle, vous poussez la crédulité au-delà de toute vraisemblance, si vous vous imaginez que vous auriez évité d'être la femme de *Solmes*. Et puis, je vous ai poussée *au sacrifice de votre devoir & de votre conscience ?*

Quoi! vous ne voyez pas dans quelle contradiction votre vivacité vous jette? La résistance que vous avez opposée jusqu'au dernier moment à vos persécuteurs, ne met-elle pas votre conscience à couvert de tous les reproches de cette nature?

Il me semble, monsieur, que votre délicatesse est extrême sur les mots. C'est une colere fort modérée que celle qui s'arrête aux expressions.

En effet, ma chere, j'ai pensé, depuis, que ce que j'avois pris d'abord pour une véritable colere, ne venoit point de cette chaleur soudaine qu'il n'est pas toujours aisé de réprimer; mais que c'étoit plutôt une colere de commande, à laquelle il ne lâchoit la bride que pour m'intimider.

Il reprit: Pardon, mademoiselle, j'acheve en deux mots. N'êtes-vous pas persuadée vous-même que j'ai hasardé ma vie pour vous délivrer de l'oppression? Cependant ma récompense, après tout, n'est-elle pas incertaine & précaire? N'avez-veus pas exigé (loi dure, mais sacrée pour moi!) que le terme de mes espérances soit reculé? Ne vous êtes-vous pas réservé le pouvoir d'accepter mes soins, ou de les rejeter entiérement s'ils vous déplaisent?

Voyez, ma chere! de tous côtés, ma condition n'a fait qu'empirer. Croyez-vous qu'à présent il dépende de moi de suivre votre conseil, quand je croirois comme vous que mon intérêt m'oblige de ne pas différer la cérémonie ?

Et ne m'avez-vous pas même déclaré, continua-t-il, que vous renonceriez à moi pour jamais, si vos amis faisoient dépendre votre réconciliation de cette condition cruelle ? Malgré de si rigoureuses loix, j'ai le mérite de vous avoir sauvée d'une odieuse violence. Je l'ai, mademoiselle, & j'en fais ma gloire, quand je devrois être assez malheureux pour vous perdre...... comme je n'observe que trop que j'en suis menacé, & par le chagrin où je vous vois, & surtout par la condition sur laquelle vos parens peuvent insister. Mais je répete que ma gloire est de vous avoir rendu maîtresse de vous-même. C'est dans cette qualité que j'implore humblement votre faveur, aux seules conditions sous lesquelles j'en ai formé l'espérance ; & je vous demande pardon, avec la même humilité, de vous avoir fatiguée par des explications qu'un cœur d'aussi bonne foi que le mien n'auroit pu renfermer sans une extrême violence.

Le fier personnage avoit mis un genou à terre, en prononçant la fin de son discours. Ah ! levez-vous, monsieur, me hâtai-je de lui dire. Si l'un des deux doit fléchir le genou, que ce soit celle qui vous a tant d'obligation. Cependant je vous demande en grace de ne pas continuer sur le même ton. Vous avez pris sans doute beaucoup de peine en ma faveur ; mais si vous m'aviez fait plutôt connoître que vous vous proposiez des récompenses aux dépens de mon devoir, je me serois efforcée de vous l'épargner. Quoique je ne pense à rien moins qu'à diminuer le mérite extraordinaire de vos services, vous me permettrez de vous dire que, si vous ne m'aviez pas engagée, malgré moi, dans une correspondance où je me suis toujours flattée que chaque lettre seroit la derniere, & que je n'aurois pas continué si je n'avois cru que vous aviez reçu de mes amis quelques sujets de plainte, il n'auroit jamais été question pour moi ni d'emprisonnement ni d'autres violences, & mon frere n'auroit pas eu de fondement sur lequel sa mauvaise volonté pût s'exercer.

Je suis fort éloignée de croire que, si j'étois demeurée chez mon pere, ma situation fût aussi désespérée que vous vous

l'imaginez. Mon pere m'aime au fond du cœur. Il ne me manquoit que la liberté de le voir, & celle de me faire entendre. Un délai étoit la moindre grace que je me promettois de l'épreuve dont j'étois menacée.

Vous vantez votre mérite, monſieur. Oui ; que le mérite faſſe votre ambition. Si je me laiſſois toucher par d'autres motifs, au déſavantage de *Solmes* ou en votre faveur, je n'aurois que du mépris pour moi-même : & ſi c'étoit par d'autres vues que vous vous cruſſiez préférable au pauvre *Solmes*, je n'aurois que du mépris pour vous.

Vous pouvez vous glorifier d'un mérite imaginaire, pour m'avoir fait quitter la maiſon de mon pere : mais je vous le dis nettement, la cauſe de votre gloire fait ma honte. Faites-vous à mes yeux d'autres titres, que je puiſſe approuver ; ſans quoi vous n'aurez jamais pour moi, le mérite que vous avez à vos propres yeux.

Mais, ſemblables ici à nos premiers peres, moi du moins, qui ſuis malheureuſement chaſſée de mon paradis, nous avons recours aux récriminations. Ne me parlez plus de ce que vous avez ſouffert & de ce que vous avez mérité ;

de *toutes vos heures*, de *toutes vos sortes de tems*. Comptez qu'aussi long-tems que je vivrai, ces grands services seront présens à ma mémoire ; & que s'il m'est impossible de les récompenser, je serai toujours prête à reconnoître l'obligation. Aujourd'hui, ce que je desire uniquement de vous, c'est de me laisser le soin de chercher quelque retraite qui me convienne. Prenez le carrosse pour vous rendre à Londres, ou dans tout autre lieu. Si je retombe dans le besoin de votre assistance ou de votre protection, je vous le ferai savoir, & je vous devrai de nouveaux remerciemens.

Il m'avoit écouté avec une attention qui le rendoit immobile. Vous vous échauffez, ma chere vie ! me dit-il enfin Mais, en verité, c'est sans sujet. Si j'avois des vues indignes de mon amour, je n'aurois pas mis tant d'honnêteté dans mes déclarations : & recommençant à prendre le ciel à témoin, il alloit s'étendre sur la sincérité de ses sentimens. Mais je l'arrêtai tout court : Je vous crois sincere, monsieur. Il seroit bien étrange que toutes ces protestations me fussent nécessaires pour prendre cette idée de vous (Ce langage parut le faire rentrer un peu en lui-même, & le rendre plus circonspect). Si je croyois

qu'elles le fussent, je ne serois pas, je vous assure, assise ici près de vous, dans une hôtellerie publique; quoique trompée, autant que j'en puis juger, par les méthodes qui m'y ont conduite, c'est-à-dire, monsieur, par des artifices dont le seul soupçon m'irrite contre vous & contre moi-même. Mais c'est ce qu'il n'est pas tems d'approfondir. Apprenez-moi seulement, monsieur, (en lui faisant une profonde révérence, car j'étois de fort mauvaise humeur) si votre dessein est de me quitter, ou si je ne suis sortie d'une prison que pour entrer dans une autre?

Trompée, autant que vous en pouvez juger, par les méthodes qui vous ont conduite ici! *Que je vous apprenne*, mademoiselle, si vous n'êtes sortie d'une prison que pour entrer dans une autre! En vérité je ne reviens pas de mon étonnement. (Il avoit en effet l'air extrêmement mortifié, mais quelque chose de charmant dans les marques de cette surprise, vraie ou contrefaite). Est-il donc nécessaire que je réponde à des questions si cruelles? Vous êtes maîtresse absolue de vous-même. Eh! qui vous empêcheroit de l'être? Au moment que vous serez dans un lieu de sûreté, je m'éloigne de vous. Je n'y mets qu'une condition; per-

mettez que je vous ſupplie d'y conſentir: c'eſt qu'il vous plaiſe, à préſent que vous ne dépendez que de vous-même, de renouveller une promeſſe que vous avez déjà faite volontairement, *volontairement*, ſans quoi je n'aurois pas la préſomption de vous la demander; mais, quoique je ne ſois pas capable d'abuſer de votre bonté, je ne dois pas perdre non plus les avantages qu'il vous a plu de m'accorder. Cette promeſſe, mademoiſelle, c'eſt que, dans quelque traité que vous puiſſiez entrer avec votre famille, vous ne ſerez jamais la femme d'un autre homme, tandis que je ſerai au monde & que je ne prendrai pas d'autre engagement; à moins que je ne ſois aſſez méchant pour vous donner quelque véritable ſujet de déplaiſir.

Je n'héſite pas, monſieur, à vous le confirmer, & dans les termes que vous m'allez dicter vous-même. De quelle maniere ſouhaitez-vous que je m'explique?

Je ne deſire, mademoiſelle, que votre parole.

Eh bien, monſieur! je vous la donne.

Là-deſſus, il eut la hardieſſe (j'étois en ſon pouvoir, ma chere (de me dérober un baiſer, qu'il nomma le ſceau de ma promeſſe. Son mouvement fut ſi

prompt, que je ne pus l'éviter. Il y auroit eu de l'affectation à marquer beaucoup de colere. Cependant je ne pouvois être sans chagrin, en considérant à quoi cette liberté pouvoit conduire un esprit si audacieux & si entreprenant. Il dut s'appercevoir que j'étois peu satisfaite. Mais, passant, d'un air qui lui est propre, sur tout ce qui étoit capable de le mortifier, c'est assez, c'est assez, très-chere *Clarisse!* Je vous conjure seulement de bannir cette furieuse inquiétude, qui est un tourment cruel pour un amour aussi tendre que le mien. Toute l'occupation de ma vie sera de mériter votre cœur, & de vous rendre la plus heureuse femme du monde, comme je serai le plus heureux de tous les hommes.

Je le quittai, pour vous écrire ma lettre précédente. Mais je refusai, comme je vous l'ai marqué, de l'envoyer par un de ses gens. La maîtresse de l'hôtellerie me procura un messager, qui devoit porter ce qu'il recevroit de vous, à madame Greme, concierge de milord M.... dans son château de Hertfordshire. La crainte d'être poursuivis nous obligeant de partir le lendemain à la pointe du jour, c'étoit cette route qu'il vouloit prendre, dans le dessein de changer le carrosse de

son oncle, pour une chaise à deux chevaux, qu'il avoit laissée dans ce lieu, & qui étoit moins propre à faire découvrir notre marche.

Je jetai les yeux sur le fond de mes richesses, & je ne trouvai dans ma bourse que sept guinées & quelque monnoie. Le reste de mon trésor consiste en cinquante guinées, qui font cinq de plus que je ne croyois posséder, lorsque ma sœur m'a reproché l'usage que je faisois de mon argent. Je les ai laissées dans mon tiroir, prévoyant peu que mon départ fût si proche.

Au fond, la situation où je suis ne me présente que des circonstances choquantes pour ma délicatesse. Entr'autres, n'ayant point d'autres habits que ceux qui sont sur moi, & ne pouvant lui cacher que je vous faisois demander ceux que j'avois entre vos mains, je ne pus me dispenser de lui apprendre comment ce dépôt se trouve chez vous; de peur qu'il ne s'imaginât que je pensois de longue main à partir avec lui, & que j'avois déjà fait une partie de mes préparatifs. Il auroit souhaité ardemment, me répondit il, pour l'intérêt de ma tranquillité, que votre mere m'eût accordé sa protection; & je crus remarquer, dans ce qu'il me dit là-dessus, qu'il parloit de bonne foi.

Comptez, chere *miss Howe*, qu'il y a quantité de petites bienséances auxquelles une jeune personne est forcée de renoncer, lorsqu'elle est réduite à souffrir un homme dans cette familiarité intime auprès d'elle. Il me semble que je pourrois donner à présent vingt raisons, plus fortes que je ne vous en ai jamais apporté, pour prouver qu'une femme un peu délicate ne doit regarder qu'avec horreur tout ce qui est capable de la conduire au précipice dans lequel on m'a fait tomber, & que l'homme qui l'y pousse doit passer à ses yeux pour le plus vil & le plus intéressé des séducteurs.

* *

Le lendemain, mardi, avant cinq heures du matin, une fille de l'hôtellerie vint m'avertir que mon frere m'attendoit dans la salle d'en-bas, & que le déjeûner étoit prêt. Je descendis, le cœur aussi chargé que les yeux. Il me fit, devant l'hôtesse, quantité de remerciemens & de félicitations sur ma diligence, qui marquoit, me dit-il, moins de répugnance à continuer notre voyage. Il avoit eu l'attention, que je n'avois pas eue moi-même (car à quoi pouvoit-il me servir d'en avoir alors, après en avoir manqué lorsqu'elle m'étoit nécessaire ?) de m'a-

cheter un chapeau de velours & un mantelet fort riche, ſans m'en avoir avertie. Il étoit en droit, me dit-il devant l'hôteſſe & ſes filles, de ſe récompenſer de ſes ſoins, & d'embraſſer ſon aimable ſœur, quoiqu'un peu chagrine. Le ruſé perſonnage prit ſa récompenſe, & ſe vanta de m'avoir enlevé une larme; en m'aſſurant du même ton, que je n'avois rien à redouter de mes parens, qui m'aimoient avec une tendreſſe extrême. Quel moyen d'être complaiſante, ma chere, pour un homme de cette eſpece?

Auſſitôt que nous fûmes en marche, il me demanda ſi j'avois quelque répugnance pour le château de milord M..... dans Hertfordshire? Milord, me dit-il, étoit dans ſa terre de Berk. Je lui répétai que mon penchant ne me portoit point à paroître ſitôt dans ſa famille; que ce ſeroit marquer une défiance ouverte de la mienne; que j'étois déterminée à prendre un logement particulier, & que je le priois de ſe tenir dans l'éloignement, du moins pour attendre ce que mes amis auroient penſé de ma fuite. Dans ces circonſtances, ajoutai-je, je me flattois peu d'une prompte réconciliation; mais s'ils apprenoient que je me fuſſe jetée ſous ſa protection, ou, ce qu'ils

regarderoient du même œil, sous celle de sa famille, il falloit renoncer à toute espérance.

Il me jura qu'il se gouverneroit entiérement par mes inclinations. Cependant Londres lui paroissant toujours l'asyle qui me convenoit le mieux, il me représenta que, si j'y étois une fois tranquille, dans un logement de mon goût, il pourroit se retirer au château de M.... Mais lorsque j'eus déclaré que je n'avois aucun penchant pour Londres, il cessa de me presser.

Il me proposa, & j'y consentis, de descendre dans une hôtellerie voisine de *Median*; c'est le nom du château de son oncle dans Hertfordshire. J'obtins la liberté d'y être deux heures à moi-même, & je les employai à vous écrire, pour continuer le récit que j'avois commencé à Saint-Albans. J'écrivis aussi à ma sœur, dans la double vue d'informer ma famille que j'étois en bonne santé! soit qu'elle y prenne intérêt ou non, & de lui demander mes habits, quelques livres que je lui nomme, & les cinquante guinées que j'ai laissées dans mon tiroir. M. *Lovelace*, à qui je ne déguisai pas le sujet de ma seconde lettre, me demanda si j'avois pensé à marquer une adresse à ma sœur.

Non assurément, lui répondis-je; j'ignore encore...... Je l'ignore de même, interrompit-il, & c'est le hasard qui m'y a fait penser (la bonne ame, si je l'en voulois croire!) Mais, mademoiselle, je vous dirai comment on peut s'y prendre. Si vous êtes absolument déterminée contre le séjour de Londres, il ne laisse pas d'être à propos que votre famille vous y croie, parce qu'alors elle perdra l'espérance de vous trouver. Marquez à votre sœur qu'on peut adresser ce qui sera destiné pour vous à M. *Osgood*, place de *Soho*. C'est un homme de bonne réputation, à qui vos amis ne feront pas difficulté de confier vos effets; & cette voie est très-propre à les amuser.

Les amuser, ma chere! amuser qui? mon pere, mes oncles! Mais c'est un mal nécessaire. Vous voyez qu'il a des expédiens tout prêts. N'ayant point d'objection à faire contre celui-ci, je n'ai pas balancé à m'y prêter. Mon inquiétude est de savoir quelle réponse je recevrai, ou si l'on daignera me faire une réponse. En attendant, c'est une consolation de penser que, de quelques duretés qu'elle puisse être remplie, & fût-elle de la main de mon frere, elle ne sauroit être plus rigoureuse que les derniers traitemens

que j'ai reçus de lui & de ma sœur.

M. *Lovelace* s'absenta l'espace d'environ deux heures; &, rentrant dans l'hôtellerie, son impatience lui fit envoyer trois ou quatre fois pour demander à me voir. Je lui fis répondre autant de fois, que j'étois occupée, &, pour la derniere, que je ne cesserois pas de l'être jusqu'à l'heure du dîner. Quel parti prit-il? celui de le faire avancer: je l'entendis, par intervalles, qui juroit de bonne grace contre le cuisinier & les domestiques.

C'est une autre de ses perfections. Je hasardai, en le rejoignant, de lui faire honte de cette liberté de langage. Je l'avois entendu jurer, au même moment, contre son valet de chambre, dont il étoit content d'ailleurs: c'est une triste profession, lui dis-je en l'abordant, que celle de tenir une hôtellerie.

Pas si triste, je m'imagine. Quoi! mademoiselle, croyez-vous qu'une profession où l'on mange & l'on boit aux dépens d'autrui, je parle des hôtelleries un peu distinguées, soit un état fort à plaindre?

Ce qui me le fait croire, c'est la nécessité où l'on s'y trouve de loger continuellement des gens de guerre, dont je me figure que la plupart sont des scélérats abandonnés. Bon Dieu! continuai-

je, quels termes j'entendois à l'instant, l'un de ces braves défenseurs de la patrie, qui s'adressoit, autant que j'en ai pu juger par la réponse, à un homme fort doux & fort modeste ? Le proverbe me paroît juste, *jurer comme un soldat.*

Il se mordit la levre. Il fit un tour sur ses talons ; & s'approchant du miroir, je crus lire sur son visage les marques de son embarras. Oui, mademoiselle, me dit-il, c'est une habitude militaire. Les soldats sont des jureurs effrénés. Je crois que leurs officiers devroient les en punir.

Ils méritent un sévere châtiment, repliquai-je, car ce vice est indigne de l'humanité. Celui des imprécations ne me paroît pas moins odieux. Il marque tout-à-la fois de la méchanceté & de l'impuissance ; celui qui s'y livre seroit une *furie*, s'il avoit le pouvoir d'exécuter ses desirs.

Charmante observation, mademoiselle ! Je m'engage à dire au premier soldat que j'entendrai jurer, qu'il n'est qu'un misérable.

Madame Greme vint me rendre ses devoirs, comme il plut à M. *Lovelace* de nommer ses civilités. Elle me pressa beaucoup d'aller au château, en s'étendant sur

fur ce-qu'elle avoit entendu dire de moi, non feulement à milord M..... mais à fes deux nieces & à toute la famille, & fur l'efpérance dont ils fe flattoient depuis long-tems de recevoir un honneur qu'elle ne croyoit plus éloigné. Ses difcours me cauferent quelque fatisfaction, parce qu'ils venoient de la bouche d'une fort bonne femme, qui me confirmoit tout ce que M. *Lovelace* m'avoit dit.

A l'occafion d'un logement fur lequel je jugeai à propos de la confulter, elle me recommanda fa belle-fœur, qui demeuroit à fept ou huit milles de là, & chez laquelle je fuis actuellement. Ce qui me fit le plus de plaifir, ce fut d'entendre M. *Lovelace*, qui, de fon propre mouvement, lui donna ordre de me tenir compagnie dans la chaife, tandis que, montant à cheval avec deux hommes à lui, & un écuyer de milord M....., il nous fervit d'efcorte jufqu'au terme de notre route, où nous arrivâmes à quatre heures du foir.

Mais je crois vous avoir dit, dans ma lettre précédente, que les logemens n'y font pas commodes. M. *Lovelace*, peu fatisfait, ne diffimula point à madame *Greme*, qu'il les trouvoit au-deffous de la peinture même qu'elle nous en avoit

tracée ; que la maison étant éloignée d'un mille du bourg voisin, il ne convenoit pas qu'il s'écartât sitôt à cette distance de moi, dans la crainte de quelques accidens contre lesquels nous n'étions point encore rassurés ; & que les chambres, néanmoins, se touchoient de trop près pour lui permettre de s'y loger avec moi. Vous vous persuaderez facilement que ce langage me parut fort agréable dans sa bouche.

Pendant cette marche, j'eus, dans la chaise, une longue conservation avec madame *Greme*. Ses réponses à toutes mes questions, furent libres & naturelles. Je lui trouvai un tour d'esprit sérieux qui me plut beaucoup. Par degrés, je la conduisis à quantité d'explications, dont une partie s'accorde avec le témoignage de l'intendant congédié, auquel mon frere s'étoit adressé ; & j'en conclus que tous les domestiques ont à peu près la même opinion de M. *Lovelace*.

« Elle me dit qu'au fond c'étoit un » homme généreux ; qu'il n'étoit pas aisé » de décider s'il étoit plus redouté que » chéri de toute la maison de milord » M. ... Que ce seigneur avoit une ex- » trême affection pour lui ; que ses deux » tantes n'en avoient pas moins ; que

» ses deux cousines Montaigu étoient
» deux jeunes personnes du meilleur
» naturel du monde. Son oncle & ses tan-
» tes lui avoient proposé différens partis,
» avant qu'il m'eût rendu des soins, &
» même depuis; parce qu'ils désespé-
» roient de mon consentement & de ce-
» lui de ma famille. Mais elle l'avoit en-
» tendu répéter fort souvent qu'il ne pen-
» soit point à se marier, si ce n'étoit avec
» moi. Tous ses proches avoient été fort
» choqués des mauvais traitemens qu'il
» avoit reçus des miens: cependant ils
» avoient toujours admiré mon caractere;
» & loin de se refroidir pour notre allian-
» ce, ils m'auroient préférée, sans un sou,
» à toutes les femmes du monde, dans
» l'opinion que jamais personne n'auroit
» tant d'ascendant sur ses inclinations &
» tant d'influence sur son esprit. On ne
» pouvoit disconvenir que M. *Lovelace* ne
» fût un homme fort dissipé; mais c'étoit
» une maladie qui se guériroit d'elle-mê-
» me. Milord faisoit ses délices de la com-
» pagnie de son neveu, lorsqu'il pouvoit
» se la procurer; ce qui n'empêchoit pas
» qu'ils ne se querellassent souvent; &
» c'étoit toujours l'oncle qui se voyoit
» forcé de prendre le parti de la soumis-
» sion. Il avoit comme peur de lui: aussi

» se conformoit-il à toutes ses volontés. »
Cette bonne femme regrettoit beaucoup que son jeune maître, (c'est ainsi qu'elle le nommoit) ne fît pas un meilleur usage de ses talens. « Cependant, me dit-elle, » avec de si belles qualités il ne falloit » pas désespérer de sa réformation. Un » heureux avenir feroit oublier le passé; » & tous ses proches en étoient si con- » vaincus, qu'ils ne souhaitoient rien » avec tant d'ardeur que de le voir marié.»

Ce portrait, quoique médiocrement favorable, vaut mieux que tout ce que mon frere dit de lui.

Les personnes qui occupent cette maison paroissent des gens d'honneur. La ferme est en bon état, & ne manque de rien. Madame *Sorlings*, belle-sœur de madame *Greme*, est une veuve qui a deux grands fils, sages & laborieux, entre lesquels je vois une sorte d'émulation pour le bien commun; & deux jeunes filles fort modestes, qui sont traitées plus respectueusement par leurs freres que je ne l'ai été par le mien. Il me semble que je pourrai m'arrêter ici plus long-tems que je ne l'avois espéré à la premiere vue.

J'aurois dû vous dire plutôt que j'ai reçu votre obligeante lettre avant que d'arriver ici. Tout est charmant de la part

d'une amie si chere. Je conviens que mon départ a dû vous causer beaucoup d'étonnement, après la résolution à laquelle je m'étois si fortement attachée. Vous avez vu jusqu'ici combien j'en suis étonnée moi-même.

Tous les complimens de M. *Lovelace* ne me donnent pas meilleure opinion de lui. Je trouve de l'excès dans ses protestations. Il me dit de trop belles choses. Il en dit de trop belles de moi. Il me semble que le respect sincere & la véritable estime ne consistent pas dans le choix des termes. Ce n'est point par des paroles que les sentimens s'expriment. L'humble silence, les regards timides, de l'embarras même dans le ton de la voix, en apprennent plus que tout ce que *Shakespéar* nomme les *bruyantes saillies d'une audacieuse éloquence.* Cet homme ne parle que de transports & d'extases. Ce sont deux de ses mots favoris. Mais je sais trop, pour ma confusion, à quoi je dois véritablement les attribuer : à son triomphe, ma chere; je le dis en un mot qui ne demande pas d'autre explication. En desirer davantage, ce seroit tout à la fois blesser ma vanité & condamner ma folie.

Nous avons été fort alarmés par quelques soupçons de poursuite, fondés sur

une lettre de *Joſeph Léman*. Que le changement des circonſtances nous fait juger différemment d'une action! On la condamne, on la ſanctifie, ſuivant l'utilité qu'on y trouve. Avec quel ſoin par conſéquent ne devroit-on pas ſe former des principes ſolides, des diſtinctions entre le bien & le mal, qui ſoient indépendantes de l'intérêt propre ? J'ai traité de baſſeſſe la corruption d'un domeſtique de mon pere : aujourd'hui je ne ſuis pas éloignée de l'approuver indirectement, par la curioſité qui me fait demander ſans ceſſe à M. *Lovelace* ce qu'il apprend, par cette voie ou par d'autres, de la maniere dont mes amis ont pris ma fuite. Elle doit ſans doute leur paroître concertée, téméraire, artificieuſe. Quel malheur pour moi! Dans la ſituation où je ſuis, néanmoins, puis-je leur donner de véritables éclairciſſemens?

Il me dit, qu'ils ſont vivement pénétrés, mais que juſqu'à préſent ils ont fait éclater moins de douleur que de rage ; qu'il a peine à ſe modérer, en apprenant les injures & les menaces que mon frere vomit contre lui. Vous jugez bien qu'enſuite il me fait valoir ſa patience.

Quelle ſatisfaction ne me ſuis-je pas dérobée, ma très-chere amie, par cette imprudente, & malheureuſe fuite! Je ſuis en

état, mais trop tard, de juger quelle différence il y a réellement entre ceux qui offensent & ceux qui sont offensés. Que ne donnerois-je pas pour me retrouver en droit de dire qu'on me fait injustice, & que je n'en fais à personne ; que les autres manquent à la bonté qu'ils me doivent, & que je suis fidelle à mes loix pour ceux à qui je dois du respect & de la soumission ?

Je suis une misérable, d'avoir pu me résoudre à voir mon séducteur ! Quelque bonheur qui puisse m'arriver à présent, je me suis préparé une source de remords pour le reste de ma vie.

Une autre inquiétude, qui ne me tourmente pas moins, c'est que chaque fois qu'il faut le revoir, je suis plus embarrassée que jamais de ce que je dois penser de lui. J'observe sa contenance. Je crois y découvrir des lignes extrêmement profondes. Il me semble que ses regards signifient plus qu'ils n'étoient accoutumés. Cependant ils ne sont pas plus sérieux, ni moins gais. Je ne sais pas véritablement ce qu'ils sont ; mais j'y trouve beaucoup plus de confiance qu'auparavant, quoiqu'il n'en ait jamais manqué.

Cependant je crois avoir pénétré l'énigme. Je le regarde à présent avec une sorte de crainte, parce que je connois le

pouvoir que mon indiſcrétion lui a donné ſur moi. Il peut ſe croire en droit de prendre des airs plus hauts, lorſqu'il me voit dépouillée de ce qu'il y a d'impoſant dans une perſonne accoutumée à ſe voir reſpecter, qui, ſentant déſormais ſon infériorité, ſe reconnoît vaincue, & comme ſoumiſe à ſon nouveau protecteur.

Le porteur de cette lettre ſera un porte-balle du canton, qui ne peut faire naître aucun ſoupçon, parce qu'on eſt accoutumé à le voir tous les jours avec ſes marchandiſes. Il eſt chargé de la remettre à M. *Knolles*, ſuivant l'adreſſe que vous me donnez. Si vous aviez appris quelque choſe qui regarde mon pere & ma mere, & l'état de leur ſanté, ou qui puiſſe me faire juger de la diſpoſition de mes amis, vous auriez la bonté de m'en inſtruire en deux mots; du moins ſi vous pouvez être avertie que le meſſager attend votre réponſe.

Je crains de vous demander ſi la lecture de mon récit me fait paroître un peu moins coupable à vos yeux.

CL. HARLOVE.





LETTRE XCVI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi & Mercredi, 11 & 12 d'Avril.

TU veux que j'exécute ma promesse, & que je ne te dissimule rien de ce qui s'est passé entre ma déesse & moi. Il est vrai que jamais un plus beau sujet n'exerça ma plume. D'ailleurs, j'ai du tems de reste. Si j'en croyois toujours *la dame de mes affections*, l'accès me feroit aussi difficile auprès d'elle, qu'au plus humble esclave auprès d'un monarque de l'Orient. Il ne me manqueroit donc que l'inclination, si je refusois de te satisfaire; mais notre amitié, & la fidelle compagnie que tu m'as tenue au *Cerf-Blanc*, me rendroient inexcusable.

Je te quittai, toi & nos camarades, avec la ferme résolution, comme tu sais de vous rejoindre, si mon rendez-vous manquoit encore; pour nous rendre ensemble chez le sombre pere des *Harloves*, demander audience au tyran, lui porter mes plaintes de la liberté avec laquelle on attaque mon caractere; pour tenter en

un mot, par des voies honnêtes, de lui inſpirer de meilleures idées, & le porter à traiter ſa fille avec moins de barbarie, & moi-même avec un peu plus de civilité. Je t'ai dit les raiſons qui m'avoient empêché de prendre la lettre de ma déeſſe. Je ne me trompois pas. J'y aurois trouvé un contr'ordre; & le rendez-vous auroit manqué. A-t-elle pu croire qu'après avoir été une fois trompé, je n'inſiſterois pas ſur ſa promeſſe; & que je ne trouverois pas le moyen de retenir une femme dans mes filets, après avoir apporté tant de ſoins à l'y engager?

Auſſitôt que j'entendis remuer le verrou du jardin, je me crus sûr d'elle. Ce mouvement me fit treſſaillir. Mais lorſqu'il fut ſuivi de l'apparition de ma charmante, qui m'environna tout d'un coup d'un déluge de lumiere, je marchai ſur l'air, & je me regardai à peine comme un mortel. Je te ferai quelque jour la deſcription de ce ſpectacle, au moment qu'il s'offrit à mes yeux, & tel que j'eus enſuite le tems de le mieux obſerver. Tu ſais quel critique je ſuis, pour tout ce qui regarde l'agrément, la figure & l'ajuſtement des femmes. Cependant il y a dans celle-ci une élégance naturelle qui

surpasse tout ce qu'on peut se représenter. Elle orne ce qu'elle porte, plus qu'elle n'en est ornée. N'attends donc qu'une foible esquisse & de sa personne & de sa parure.

L'effort qu'elle avoit fait sur elle-même, pour tirer le verrou, ayant comme épuisé sa hardiesse, un trouble charmant, qui succéda aussitôt, me fit remarquer que le feu naturel de ses yeux se tournoit en langueur. Je la vis trembler. Je jugeois que la force lui manquoit, pour soutenir les agitations d'un cœur qu'elle n'avoit jamais trouvé si difficile à gouverner. En effet, elle étoit prête à s'évanouir, & je fus obligé de la soutenir dans mes bras. Précieux moment ! Que mon cœur, qui battoit si près du sien, partagea délicieusement une si douce émotion !

Son habillement m'avoit fait juger, au premier coup d'œil, qu'elle n'étoit pas disposée à partir, & qu'elle étoit venue dans l'intention de m'échapper encore une fois. Je ne balançai point à me servir de ses mains, que je tenois dans les miennes, pour la tirer doucement après moi. Ici commença une dispute, la plus vive que j'aie jamais eue avec une femme. Tu me plaindrois, cher ami, si tu sa-

vois combien cette aventure m'a coûté. Je priai, je conjurai. Je priai & je conjurai à genou. Je ne sais si quelques larmes n'eurent point part à la scene. Heureusement que, sachant fort bien à qui j'avois à faire, mes mesures étoient prises pour toutes les suppositions. Sans les précautions que je t'ai communiquées, il est sûr que j'aurois manqué mon entreprise; mais il ne l'est pas moins que, renonçant à ton secours & à celui de tes camarades, je serois entré dans le jardin, j'aurois accompagné la belle jusqu'au château; & qui sait quelles auroient été les suites?

Mon honnête agent entendit mon signal, quoique un peu plus tard que je ne l'eusse souhaité, & joua fort habilement son rôle. Ils viennent, ils viennent! Fuyez; vîte, vîte, ma très-chere ame, m'écriai-je en tirant mon épée d'un air redoutable, comme si j'avois été résolu d'en tuer une centaine; &, reprenant ses mains tremblantes, je la tirai si légérement après moi, qu'à peine étois-je aussi prompt avec les aîles de l'amour, qu'elle avec l'aiguillon de la crainte Que veux-tu de plus? Je devins son monarque.

Je te ferai ce détail, la premiere fois que nous nous verrons. Tu jugeras de

mes peines, & de sa perversité. Tu te réjouiras avec moi de mon triomphe sur une femme si pénétrante & si réservée. Mais que dis-tu de cette fuite, de ce passage d'un amour à l'autre ? Fuir des amis qu'on étoit résolu de ne pas quitter, pour suivre un homme avec lequel on étoit résolue de ne pas partir. Tu ne ris pas, *Belford ?* dis-moi donc, connois-tu rien de si comique ? O sexe ! sexe ! charmante contradiction ! Tiens, l'envie de rire me prend. Je suis forcé de quitter ma plume pour me tenir les côtés. Il faut que je me satisfasse, tandis que je suis dans l'accès.

* *

Ma foi ! *Belford*, je suis trompé si mes coquins de valets ne me croient fous. J'en viens d'appercevoir un qui a passé la tête à ma porte, pour voir avec qui je suis, ou quelle manie m'agite. L'infame m'a surpris dans un éclat de rire, & s'est retiré en riant lui-même. Oh ! l'aventure est trop plaisante. J'en veux rire encore ..... si tu pouvois te la représenter comme moi, tu serois forcé d'en rire aussi ; & je t'assure, mon ami, que si nous étions ensemble, nous en ririons une heure entiere.

Mais, vous, charmante personne !

n'ayez pas regret, je vous prie, aux petites ruses par lesquelles vous soupçonnez que votre vigilance a pu se laisser surprendre. Prenez garde d'en exciter d'autres qui pourroient être plus dignes de vous. Si votre monarque a résolu votre chûte, vous tomberez. Quelle imagination, ma chere, de vouloir attendre, pour notre mariage, que vous soyiez convaincue de ma réformation! Ne craignez rien; si tout ce qui peut arriver arrive, vous aurez à vous plaindre de votre étoile plus que de vous-même. Mais, au pis aller, je vous ferai des conditions glorieuses. La prudence, la vigilance, qui défendront généreusement la place, sortiront avec les honneurs de la guerre. Tout votre sexe & tout le mien conviendront, en apprenant mes stratagêmes & votre conduite, que jamais forteresse n'aura été mieux défendue, ni forcée plus noblement.

Il me semble que je t'entends dire: quoi? vouloir rabaisser une divinité de cet ordre, à des termes indignes de ses perfections? Il est impossible, *Lovelace*, que tu aies jamais eu dessein de fouler aux pieds tant de sermens & de protestations solemnelles.

C'est un dessein que je n'ai pas eu; tu

as raison. Que je l'aie même aujourd'hui, mon cœur, le respect que j'ai pour elle, ne me permettent pas de le dire. Mais ne connois-tu pas mon aversion pour toutes sortes d'entraves? N'est-elle pas au pouvoir de son monarque?

Et seras-tu capable, Lovelace, d'abuser d'un pouvoir que tu dois....

A quoi? nigaud. Oseras-tu dire à son consentement?

Mais ce pouvoir, me diras-tu, je ne l'aurois pas, si elle ne m'avoit estimé plus que tous les autres hommes. Ajoute que je n'aurois pas pris tant de peine pour l'obtenir, si je ne l'avois aimée plus que toute autre femme. Jusque-là, *Belford*, nos termes sont égaux. Si tu parles d'honneur, l'honneur ne doit-il pas être mutuel? S'il est mutuel, ne doit-il pas renfermer une mutuelle confiance? & quel degré de confiance puis-je me vanter d'avoir obtenu d'elle? Tu sais tout le progrès de cette guerre; car je ne puis lui donner un autre nom; & je suis même fort éloigné de pouvoir la nommer une guerre d'amour. Des doutes, des défiances, des reproches de sa part; les plus abjectes humiliations de la mienne; obligé de prendre un air de réformation, que tous, autant que vous êtes, vous

avez craint de me voir adopter sérieusement. Toi-même, n'as-tu pas souvent observé qu'après m'être approché du jardin de son pere à la distance d'un mille, & sans avoir eu l'occasion de la voir, je ne retournois pas de bonne grace à nos plaisis ordinaires ? Ne mérite-t-elle pas d'en porter la peine ? Réduire un honnête homme à l'hypocrisie, quelle tyrannie insupportable !

D'ailleurs, tu sais fort bien que la fripponne m'a joué plus d'une fois, & qu'elle n'a pas fait scrupule de manquer à des rendez-vous promis. N'as-tu pas été témoin de la fureur que j'en ai ressentie ? N'ai-je pas juré, dans mes emportemens, d'en tirer vengeance ? &, parjure pour parjure, s'il faut que j'en commette un en répondant à son attente ou en suivant mes inclinations, ne suis-je pas en droit de dire comme Cromwel : « Il s'a» git de la tête du roi ou de la mienne, » & le choix est en mon pouvoir ; puis-je » hésiter un moment ? »

Ajoute encore que je crois appercevoir, dans sa circonspection & dans sa tristesse continuelle, qu'elle me soupçonne de quelque mauvais dessein : & je serois fâché qu'une personne que j'estime fût trompée dans son attente.

Cependant, cher ami, qui pourroit penser sans remords à se rendre coupable de la moindre offense, contre une créature si noble & si relevée ? Qui n'auroit pas pitié.... Mais, d'autre part, si lente à se fier à moi, quoiqu'à la veille de se voir forcée de prendre un homme dont la seule concurrence est une disgrace pour ma fierté ! & d'une humeur si chagrine, à présent qu'elle a franchi le pas ! Quel droit a-t-elle donc à ma pitié, sur-tout à une pitié dont son orgueil seroit infailliblement blessé ?

Mais je ne prends pas de résolution. Je veux voir à quoi son inclination sera capable de la porter, & quel mouvement je recevrai aussi de la mienne. Il faut que le combat se fasse avec égalité d'avantage. Malheureusement pour moi, chaque occasion que j'ai de la voir me fait sentir que son pouvoir augmente, & que le mien s'affoiblit.

Cependant quelle folle petite créature, de vouloir attendre, pour m'accorder sa main, que je sois un homme réformé ; & que ses implacables parens deviennent traitables, c'est-à-dire, qu'ils changent de nature !

Il est vrai que, losqu'elle m'a prescrit toutes ces loix, elle ne pensoit guere

que, sans aucune condition, mes ruses la *feroient sortir hors d'elle-même*. C'est l'expression de cette chere personne, comme je te le raconterai dans un autre lieu. Quelle est ma gloire, de l'avoir emporté sur sa vigilance & sur toutes ses précautions ! J'en suis plus grand de la moitié, dans ma propre imagination. Je laisse tomber mes regards sur les autres hommes, du haut de ma grandeur & d'un air de supériorité sensible ; ma vanité approche de l'extravagance. En un mot, toutes les facultés de mon ame sont noyées dans la joie. Lorsque je me mets au lit, je m'endors en riant. Je ris, je chante à mon réveil. Cependant je ne saurois dire que j'aie rien en vue de fort proche : & pourquoi ? parce qu'on ne me trouve point encore assez réformé.

Je t'ai dit dans le tems, si tu t'en souviens, combien cette restriction pouvoit tourner au désavantage de la belle, si je pouvois l'engager une fois à quitter la maison de son pere, & si je me trouvois disposé à la punir tout ensemble & des fautes de sa famille, & des peines infinies que je l'accuse elle-même de m'avoir causées. Elle ne s'imagine guère que j'en aie tenu le compte ; & que, lorsque je me sentirai trop attendri en sa faveur,

je n'ai qu'à jeter les yeux sur mon mémoire, pour m'endurcir autant qu'il sera convenable à mes vues.

O charmante *Clarisse* ! rappelle bien ton attention. Retranche tes airs hautains. Si tu n'as que de l'indifférence pour moi, je ne crois pas que ta sincérité te puisse tenir lieu d'excuse. Je ne l'admettrai pas. Songe que tu es en mon pouvoir. Si tu m'aime, ne crois pas non plus que les déguisemens affectés de ton sexe te puissent servir beaucoup, avec un cœur aussi fier & aussi jaloux que le mien. Souviens-toi d'ailleurs que tous les péchés de ta famille sont rassemblés sur ta tête.

Mais, *Belford* ! lorsque je vais revoir ma déesse, lorsque je me retrouverai sous les rayons brûlans de ses yeux, que deviendront toutes ces vapeurs, qui se forment de l'incertitude de mes idées & de la confusion de mes tyranniques sentimens ?

Quelles que puissent être mes vues ; sa pénétration m'oblige d'avancer *à la sappe*. Rien ne doit manquer aux apparences. Elle sera ma femme, quand je le voudrai : c'est un pouvoir que je ne saurois perdre. Les premieres études, quoique les mêmes pour tous les jeunes gens qu'on met au college, font distinguer la

différence de leur génie, & découvrir d'avance le jurifconfulte, le théologien, le médecin. Ainfi la conduite de ma belle me fera décider fi c'eft en qualité de femme qu'elle doit m'appartenir. Je penferai au mariage, lorfque je ferai réfolu de me réformer. Il fera tems alors pour l'un, dit la belle: moi, je dis pour l'autre.

Où s'égare mon imagination ? C'eft le maudit effet d'une fituation, dans laquelle en vérité je ne fais à quoi m'arrêter.

Je te communiquerai mes vues, à mefure qu'elles s'éclairciront pour moi-même. Je te dirai de bonne foi le pour & le contre. Mais il me femble qu'étant fi loin de mon fujet, il eft trop tard aujourd'hui pour y revenir. Peut-être t'écrirai-je tous les jours ce que l'occafion pourra m'offrir ; & je trouverai, par intervalles, le moyen de t'envoyer mes lettres. Ne t'attends pas à beaucoup d'exactitude & de liaifon dans mon ftyle. Il te fuffit d'y reconnoître ma volonté fuprême, & le fceau de ton chef.





LETTRE XCVII.

Miſs Howe à miſs Clarisse Harlove.

Mecredi au ſoir, 12 d'Avril.

VOTRE récit, ma chere, ne me laiſſe rien à deſirer. Vous êtes toujours cette ame noble qui ne mérite que de l'admiration; ſupérieure au déguiſement, à l'art, au deſir même de diminuer ou d'excuſer ſes fautes. Votre famille eſt la ſeule au monde qui ſoit capable d'avoir pouſſé une fille telle que vous à de telles extrêmités.

Mais je trouve de l'excès dans votre bonté pour ces indignes parens. Vous faites tomber ſur vous le blâme, avec tant de franchiſe & ſi peu de ménagement, que vos ennemis les plus envenimés n'y pourroient rien ajouter. A préſent que je ſuis informée du détail, je ne ſuis pas ſurpriſe qu'un homme ſi hardi, ſi entreprenant... On vient m'interrompre.

* *

Vous avez réſiſté avec plus de force & plus long-tems..... J'entends encore une mere jalouſe, qui veut ſavoir de quoi je ſuis occupée.

* *

Votre ressentiment va trop loin contre vous-même. N'êtes-vous pas sans reproche dans l'origine? A l'égard de votre premiere faute, qui est d'avoir répondu à ses lettres, vous étiez la seule qui pût veiller à la sûreté d'une famille telle que la vôtre, lorsque son *héros* s'étoit engagé si follement dans une querelle qui le mettoit lui-même en danger. Excepté votre mere, qu'on tient à la chaîne, en nommeriez-vous un seul qui ait le sens commun?

Pardon encore une fois, ma chere... j'entends arriver ce stupide mortel, votre oncle Antonin; un petit esprit, le plus entêté, & le plus décisif....

Il vint hier, d'un air bouffi, soufflant, s'agitant; & jusqu'à l'arrivée de ma mere, il fut un quart d'heure à frapper du pied dans la salle. Elle étoit à sa toilette. Ces veuves sont aussi empesées que les vieux garçons. Pour tout au monde, elle ne voudroit pas les voir en déshabillé. Que peut signifier cette affectation?

Le motif qui amenoit M. Antonin *Harlowe* étoit de l'exciter contre vous, & de vomir devant elle une partie de la rage où les jette votre fuite. Vous en jugerez par l'événement. Le bizarre cerveau voulut entretenir ma mere à part. Je ne suis

point accoutumée à ces exceptions, dans toutes les visites qu'elle reçoit.

Ils s'enfermerent soigneusement, la clef tournée sur eux : fort près l'un de l'autre ; car, en prêtant l'oreille, je ne pus les entendre distinctement, quoiqu'ils parussent tous deux pleins de leur sujet.

La pensée me vint plus d'une fois de leur faire ouvrir la porte. Si j'avois pu compter sur ma modération, j'aurois demandé pourquoi il ne m'étoit pas permis d'entrer. Mais je craignis qu'après en avoir obtenu la permission, je ne fusse capable d'oublier que la maison étoit à ma mere. J'aurois proposé sans doute de chasser ce vieux démon par les épaules. Venir dans la maison d'autrui, pour se livrer à son emportement ! pour accabler d'injures ma chere, mon innoncente amie ! & ma mere y prêter une longue attention ! Tous deux apparemment pour se justifier ; l'un, d'avoir contribué au malheur de ma chere amie ; l'autre, de lui avoir refusé un asyle passager, qui auroit pu produire une réconciliation que son cœur vertueux lui faisoit desirer, & pour laquelle ma mere, avec l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous, devoit se faire un honneur d'employer sa médiation ! Comment aurois-je conservé de la patience ?

L'événement, comme j'ai dit, m'apprit encore mieux quel avoit été le motif de cette visite. Aussi-tôt que le *vieux masque* fut sortit, (vous devez me permettre tout, ma chere) les premieres apparences, du côté de ma mere, furent un air de réserve, dans le goût des *Harloves*; qui, sur quelques petits traits de mon ressentiment, fut suivi d'une rigoureuse défense d'entretenir le moindre commerce avec vous. Ce prélude amena des explications qui ne furent pas des plus agréables. Je demandai à ma mere s'il m'étoit défendu de m'occuper de vous dans mes songes; car, la nuit & le jour, ma chere, vous m'êtes également présente.

Quand vos motifs n'auroient pas été tels que je les connois, l'effet que cette défense a produit sur moi me disposeroit à vous passer votre correspondance avec Lovelace. Mon amitié en est augmentée, s'il est possible; & je me sens plus d'ardeur que jamais pour l'entretien de notre commerce. Mais je trouve dans mon cœur un motif encore plus louable. Je me croirois digne du dernier mépris, si j'étois capable d'abandonner dans sa disgrace une amie telle que vous. Je mourrois plutôt..... Aussi l'ai-je dclaré à ma mere. Je l'ai priée de ne pas m'observer dans

mes

mes heures de retraite, & de ne pas exiger que je partage son lit tous les jours, comme elle s'est accoutumée depuis quelque tems à le desirer. Il vaudroit mieux, lui ai-je dit, emprunter la *Betty Harlove*, pour la faire veiller sur toutes mes actions.

M. *Hickman*, qui vous honore de toutes ses forces, s'est entremis si ardemment en votre faveur, & sans ma participation, qu'il ne s'est pas acquis peu de droits sur ma reconnoissance.

Il m'est impossible de vous répondre aujourd'hui sur tous les points, si je ne veux me mettre en guerre ouverte avec ma mere. Ce sont des agaceries continuelles, des répétitions qui ne cessent point, quoique j'y aie répondu vingt fois. Bon Dieu! quelle doit avoir été la vie de mon pere! Mais je ne dois pas oublier à qui j'écris.

Si ce singe, toujours actif & malfaisant, ce *Lovelace*, a pu pousser l'artifice..... Mais voici ma mere qui m'appelle. Oui, maman, oui; mais, de grace, un instant, s'il vous plaît. Vous n'avez que des soupçons. Vous ne pouvez me gronder que de vous avoir fait attendre. Oh! pour grondée, je suis sûre de l'être. C'est un ton que M. Antonin *Harlove* vous a fort bien appris..... Dieu! quelle impatience!

...... Il faut absolument, ma chere, que je quitte le plaisir de vous entretenir.

* *

Le charmant dialogue, que je viens d'avoir avec ma mere! Il s'est ressenti, je vous assure, de l'ordre impérieux que j'avois reçu de descendre. Mais vous aurez une lettre qui se ressentira aussi de tant de fâcheuses interruptions. Vous l'aurez; c'est-à-dire, lorsque j'aurai moi-même l'occasion de vous l'envoyer. A présent que vous m'avez donné votre adresse, M. *Hickman* me trouvera des messagers. Cependant, s'il est malheureusement découvert, il doit s'attendre d'être traité à la *Harlove*, comme sa trop patiente maîtresse.

* *

Jeudi, 13 d'Avril.

Il m'arrive deux bonheurs à la fois; celui de recevoir à ce moment la continuation de votre récit, & celui de me trouver un peu moins observée par mon Argus de mere.

Chere amie! que je me représente vivement vos embarras! une personne de votre délicatesse! un homme de l'espece du vôtre!

Votre homme est un fou; ma chere,

avec tout son orgueil, toutes ses complaisances, & tous ses égards affectés pour vos ordres. Cependant son esprit, fécond en inventions, me le fait redouter. Quelquefois je vous conseillerois volontiers de vous rendre chez miladi *Lawrance*. Mais je ne sais quel conseil vous donner. Je hasarderois mes idées, si votre principal dessein n'étoit pas de vous réconcilier avec vos proches. Cependant ils sont implacables, & je ne vois pour vous aucune espérance de leur côté. La visite de votre oncle à ma mere doit vous en convaincre. Si votre sœur vous fait réponse, j'ose dire qu'elle vous en donnera des tristes confirmations.

Quel besoin aviez-vous de me demander si votre récit rendoit votre conduite excusable à mes yeux ? Je vous ai déjà dit le jugement que j'en porte ; & je répete que tous vos chagrins & toutes les persécutions considérés, je vous crois exempte de blâme ; plus exempte du moins qu'aucune jeune personne qui ait jamais fait la même démarche.

Mais faites réflexion, chere amie, qu'il y auroit de l'inhumanité à vous en accuser. Cette démarche n'est pas de vous. Poussée d'un côté, peut-être trompée de l'autre..... Qu'on me nomme sur la terre

une personne de votre âge, qui, dans les circonstances où je vous ai vue, ait résisté si long-tems, d'un côté contre la violence, & de l'autre contre la séduction ; je lui pardonne tout le reste.

Vous jugez avec raison que toutes vos connoissances ne s'entretiennent que de vous. Quelques-uns alleguent, à la vérité, contre vous, les admirables distinctions de votre caractere ; mais personne n'excuse & ne peut excuser votre pere & vos oncles. Tout le monde paroît informé des motifs de votre frere & de votre sœur. On ne doute pas que le but de leurs cruelles attaques n'ait été de vous engager dans quelque résolution extrême, quoique avec peu d'espérance de succès. Ils savoient que, si vous rentriez en grace, l'affection suspendue en reprendroit plus de force, & que vos aimables qualités, vos talens extraordinaires, vous feroient triompher de toutes leurs ruses. Aujourd'hui, j'apprends qu'ils jouissent de leur malignité.

Votre pere est furieux, & ne parle que de violence. C'est contre lui-même assurément qu'il devroit tourner sa rage. Toute votre famille vous accuse de l'avoir jouée avec un profond artifice, & paroît supposer que vous n'êtes occu-

pée à présent qu'à vous applaudir du succès.

Ils affectent de publier tous, que l'épreuve du mercredi devoit être la derniere.

Votre mere avoue qu'on auroit pris avantage de votre soumission, si vous vous étiez rendue; mais elle prétend que, si vous étiez demeurée inflexible, on auroit abandonné le plan, & reçu l'offre que vous faisiez de renoncer à *Lovelace*. S'y fie qui voudra. Ils ne laissent pas de convenir que le ministre devoit être présent; que M. *Solmes* se seroit tenu à deux pas, prêt à recueillir le fruit de ses services; & que votre pere auroit commencé par l'essai de son autorité, pour vous faire signer les articles: autant d'inventions romanesques qui me paroissent sorties de la tête insensée de votre frere. Il y a beaucoup d'apparence que, s'il eût été capable, lui & *Bella*, de se prêter à votre réconciliation, c'eût été par toute autre voie que celle dont ils avoient fait si long-tems leur étude.

A l'égard de leurs premiers mouvemens, lorsqu'ils eurent reçu la nouvelle de votre fuite, vous vous les imaginerez mieux que je ne puis vous les représenter. Il paroît que votre tante *Hervey* fut là

premiere qui se rendit au cabinet de verdure, pour vous apprendre que la visite de votre chambre étoit finie. *Betty* la suivit immédiatement; & ne vous y trouvant point, elles prirent vers la cascade, où vous aviez fait entendre que vous aviez dessein d'aller. En retournant du côté de la porte, elles rencontrerent un domestique (on ne le nomme point, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que c'étoit Joseph *Léman*), qui revenoit en courant vers le château, armé d'un grand pieu, & comme hors d'haleine. Il leur dit qu'il avoit poursuivi long-tems M. *Lovelace*, & qu'il vous avoit vu partir avec lui.

Si ce domestique n'étoit autre que *Léman*, & s'il avoit été chargé du double emploi de les tromper, & de vous tromper vous-même, quelle idée faudroit-il prendre du misérable avec qui vous êtes? Fuyez, ma chere, si ce soupçon est confirmé pour vous; hâtez-vous de fuir, n'importe où, n'importe avec qui; ou, si vous ne pouvez fuir, mariez-vous.

Il est clair que, lorsque votre tante & tous vos amis reçurent l'alarme, vous étiez déjà fort éloignée. Cependant ils s'assemblerent tous, ils coururent vers la porte du jardin; & quelques-uns, sans s'arrêter, jusqu'aux traces du carrosse. Ils

se firent raconter, dans le lieu même, toutes les circonstances de votre départ. Alors il s'éleva une lamentation générale, accompagnée de reproches mutuels, & de toutes les expressions de la douleur & de la rage, suivant les caracteres & le fond des sentimens. Enfin ils revinrent comme des fous, ainsi qu'ils étoient partis.

Votre frere demanda d'abord des chevaux & des gens armés pour vous poursuivre. *Solmes* & votre oncle *Antonin* devoient être de la partie. Mais votre mere & madame *Hervey* combattirent ce dessein, dans la crainte d'ajouter mal sur mal, & persuadées que *Lovelace* n'auroit pas manqué de prendre des mesures pour le soutien de son entreprise ; sur-tout lorsque le domestique eut déclaré qu'il vous avoit vu fuir avec lui de toutes vos forces, & qu'à peu de distance le carrosse étoit environné de cavaliers bien armés.

* *

J'ai eu l'obligation de l'absence de ma mere à ses soupçons. Elle s'est défiée que les *Knollis* prêtoient la main à notre correspondance ; & sur le champ elle s'est déterminée à leur rendre une visite. Vous voyez qu'elle entreprend bien des choses à la fois. Ils lui ont promis de ne plus

recevoir aucune lettre de nous, sans sa participation.

Mais *Hickman* a mis dans nos intérêts un laboureur nommé *Filmer*, assez voisin de notre maison, qui nous rendra plus fidellement le même service. C'est là que vous adresserez désormais vos lettres, sous enveloppe : *A M. Jean Soberton*; *Hickman* se chargera lui-même de les prendre, & d'y porter les miennes. Je lui fournis des armes contre moi, en lui donnant l'occasion de me rendre un si grand service. Il en paroît déjà fier. Qui sait s'il n'en prendra pas droit de se donner bientôt d'autres airs ? Il feroit mieux de considérer qu'une faveur à laquelle il aspiroit depuis long-tems, le met dans une situation fort délicate. Qu'il y prenne garde. Celui qui a le pouvoir d'obliger, peut désobliger aussi. Mais il est heureux pour certaines gens de n'avoir pas même le pouvoir d'offenser.

Je prendrai patience quelque tems, si je le puis, pour voir si tous ces mouvemens de ma mere s'appaiseront d'eux-mêmes ; mais je vous jure que je ne souffrirai pas toujours la maniere dont je suis traitée. Je suis quelquefois tentée de croire que son dessein est de me chagriner volontairement, pour me faire souhaiter

plutôt un mari. Si j'en étois sûre, & si je venois à découvrir qu'*Hickman* fût dans le complot, pour s'en faire un mérite auprès de moi, je ne le verrois de ma vie.

De quelque ruse que je soupçonne le vôtre, plût au ciel que vous fussiez mariée! c'est-à-dire, en état de les braver tous, & de ne pas vous voir réduite à vous cacher ou à changer continuellement de retraite. Je vous conjure de ne pas manquer la premiere occasion qui pourra s'offrir honnêtement.

Voici les importunités de ma mere qui recommencent.

* *

Nous nous sommes vues d'un air assez froid, je vous assure. Je lui conseille de ne pas prendre long-tems avec moi *cet air d'Harlove*. Je ne le souffrirai pas.

Que j'ai de choses à vous écrire! A peine sais-je par où commencer. J'ai la tête si pleine, que mon esprit semble rouler sur tant de sujets. Cependant j'ai pris le parti, pour être libre, de me retirer dans un coin du jardin. Que le ciel ait pitié de ces meres! S'imaginent-elles que c'est par leurs soupçons, par leur vigilance & leur mauvaise humeur, qu'elles empêcheront une fille d'écrire,

ou de faire ce qu'elle s'est mis dans la tête? Elles réussiroient bien mieux par la confiance. Une ame généreuse seroit incapable d'en abuser.

Le rôle que vous avez à soutenir avec votre *Lovelace*, me paroît extrêmement délicat. Il n'a sans doute qu'un chemin ouvert devant lui. Mais je vous plains! Vous pouvez tirer parti de l'état où vous êtes ; cependant j'en conçois toutes les difficultés. Si vous ne vous êtes point apperçue qu'il soit capable d'abuser de votre confiance, je suis d'avis que vous devez feindre du moins de lui en accorder un peu.

Si vous n'êtes pas disposée à prendre sitôt le parti du mariage, j'approuve la résolution de vous fixer dans quelque lieu qui soit hors de ses atteintes. Tant mieux encore, s'il peut ignorer où vous êtes. Cependant je suis persuadée que, sans la crainte que vos parens ont de lui, ils n'auroient pas plutôt découvert votre retraite, qu'ils vous forceroient de retourner sous le joug.

Je crois qu'à toutes sortes de prix vous devez exiger de vos exécuteurs testamentaires, qu'ils vous mettent en possession de votre héritage? Dans l'intervalle, j'ai soixante guinées à vous offrir. Elles n'at-

tendent que vos ordres. Il me sera facile de vous en procurer davantage, avant qu'elles soient employées. Ne comptez pas de tirer un schelling de votre famille, s'il ne leur est arraché. Persuadés, comme ils sont, que vous êtes partie volontairement, ils paroissent surpris, & tout à la fois fort satisfaits, que vous ayiez laissé derriere vous vos bijoux & votre argent, & que vous n'ayiez pas pris de meilleures mesures pour vos habits. Concluez-en qu'ils répondront mal à votre demande.

Vous avez raison de croire que tous ceux qui ne sont pas aussi bien instruits que moi, doivent être embarrassés à juger de votre fuite. Ils ne donnent point d'autre nom à votre départ. Et dans quel sens, ma chere, pourroit-il être pris un peu favorablement pour vous? Dire que votre intention n'ait pas été de partir, lorsque vous vous êtes trouvée au rendez-vous; qui se le persuadera jamais? Dire qu'un esprit aussi ferme que le vôtre ait été persuadé contre ses propres lumieres, au moment de l'entrevue; quelle apparence de vérité? Dire que vous ayiez été trompée, forcée par la ruse; le dire; & trouver de la disposition à le croire; comment cette excuse s'accordera-t-elle

avec votre réputation ? Et demeurer avec lui, sans être mariée ; avec un homme d'un caractere si connu ; où cette idée ne conduit-elle pas la censure du public ? Mon impatience est extrême de savoir quel tour vous avez donné à tout cela dans la lettre que vous venez d'écrire pour vos habits.

Au lieu de satisfaire à votre demande, vous pouvez compter, je le répete, qu'ils s'efforceront, dans leur dépit, de vous causer tous les chagrins & toutes les mortifications qu'ils pourront s'imaginer. Ainsi ne faites pas difficulté d'accepter le secours que je vous offre. Que ferez-vous avec sept guinées ? Je trouverai aussi le moyen de vous envoyer quelques-uns de mes habits, & du linge pour les nécessités présentes. Je me flatte, ma très-chere *miss Harlove*, que vous ne mettrez pas votre *Anne Howe* sur le pied de *Lovelace*, en refusant d'accepter mes offres. Si vous ne m'obligez pas dans cette occasion, je serai portée à croire que vous aimez mieux lui être redevable qu'à moi ; & j'aurai de l'embarras à concilier ce sentiment avec votre délicatesse sur d'autres points.

Informez-moi soigneusement de tout ce qui se passe entre vous & lui. Mes alar-

mes continuelles, quoique ſoulagées par l'opinion que j'ai de votre prudence, me font ſouhaiter qu'il ne manque rien au détail. S'il arrivoit quelque choſe que vous cruſſiez pouvoir me dire de bouche, ne faites pas difficulté de me l'écrire, quelque répugnance que vous ayiez à le confier au papier. Outre la confiance que vous devez avoir aux meſures de M. *Hickman*, pour la sûreté de vos lettres, ſongez qu'un ſpectateur juge mieux du combat que celui qui eſt dans la mêlée. Les grandes affaires, comme les perſonnes d'importance, vont rarement ſeules; & leur cortege fait quelquefois leur grandeur, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont accompagnées d'une multitude de petites cauſes & de petits incidens, qui peuvent devenir conſidérables par leurs ſuites.

Tout conſidéré, je ne crois pas qu'il vous ſoit libre à préſent de vous défaire de lui quand vous le ſouhaiterez. Je me ſouviens de vous l'avoir prédit. Je répete donc qu'à votre place, je voudrois feindre au moins de lui accorder un peu de confiance. Vous le pouvez, auſſi longtems qu'il ne lui échappera rien contre la décence. De la délicateſſe dont vous êtes, tout ce qui ſera capable de le ren-

dre indigne de votre confiance ne peut se dérober à vos observations.

S'il en faut croire votre oncle *Antonin*, qui s'en est ouvert à ma mere, vos parens s'attendent que vous vous jetterez sous la protection de *miladi Lawrance*, & qu'elle offrira sa médiation pour vous. Mais ils protestent que leur résolution est de fermer l'oreille à toute proposition d'accommodement qui viendra de cette part. Ils pourroient ajouter, & de toute autre; car je suis sûre que votre frere & votre sœur ne leur laisseront pas le tems de se refroidir, du moins jusqu'à ce que vos oncles, & peut-être votre pere même, aient fait des dispositions qui les satisfassent.

Comme cette lettre doit vous apprendre le changement de ma premiere adresse, je vous l'envoie par un ami de M. *Hickman*, sur la fidélité duquel nous pouvons nous reposer. Il a quelques affaires dans le voisinage de madame *Sorlings*. Il connoît même cette femme; & son dessein étant de revenir ce soir, il apportera ce que vous aurez de prêt, ou ce que le tems vous permettra de m'écrire. Je n'ai pas jugé à propos d'employer, cette fois, aucun des gens de M. *Hickman*. Chaque moment peut de-

venir fort important pour vous, & vous jeter dans la néceſſité de changer vos deſſeins & votre ſituation.

J'entends, du lieu où je ſuis aſſiſe, ma mere qui appelle autour d'elle, & qui met tout le monde en mouvement. Elle va ſans doute me demander bientôt où j'étois, & quel emploi j'ai fait de mon tems. Adieu, ma chere. Que le ciel veille à votre conſervation! & du côté de l'honneur comme de celui des ſentimens, puiſſe-t-il vous rendre ſans tache aux embraſſemens de votre fille amie!

ANNE HOWE.



LETTRE XCVIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, à miſs HOWE.

Jeudi, 13 d'Avril, après midi.

JE ne vous cacherai pas, ma très-chere & très-obligeante amie, que je me reproche, avec une douleur extrême, cette mauvaiſe intelligence entre votre mere & vous, à laquelle j'ai le malheur de donner occaſion. Helas! combien d'infortunés j'ai faits à la fois!

Si je n'avois pour ma consolation le témoignage de mon cœur, & la pensée que ma faute ne vient pas d'une coupable précipitation, je me regarderois comme la plus misérable de toutes les femmes. Avec cette satisfaction même, que je suis rigoureusement punie, par la perte de ma réputation, qui m'est plus précieuse que la vie! & par les cruelles incertitudes qui, ne cessant point de combattre mes espérances, déchirent mon ame, & la remplissent de trouble & d'affliction!

Il me semble, ma chere amie, que vous devez obéir à votre mere, & rompre tout commerce avec une si malheureuse créature. Prenez-y garde; vous allez tomber dans le même désordre qui est la source de mon infortune. Elle a commencé par une correspondance défendue, que je me suis cru libre d'interrompre à mon gré. J'ai toujours pris plaisir à faire usage de ma plume; & ce goût m'a peut-être aveuglée sur le danger. A la vérité j'avois aussi des motifs qui me paroissoient louables; & pendant quelque tems, j'étois autorisée par la permission & les instances même de tous mes proches.

Je me sens donc quelquefois prête à discontinuer un commerce si cher, dans

la vue de rendre votre mere plus tranquille. Cependant quel mal peut-elle craindre d'une lettre, que nous nous écrirons par intervalles ? lorsque les miennes ne seront remplies que de l'aveu & du regret de mes fautes; lorsqu'elle connoît si bien votre prudence & votre discrétion; enfin lorsque vous êtes si éloignée de suivre mon malheureux exemple ?

Je vous rends graces de vos tendres offres. Soyez sûre qu'il n'y a personne au monde à qui je voulusse avoir obligation plutôt qu'à vous. M. Lovelace seroit le dernier. Ne vous figurez donc pas que je pense à lui donner cette sorte de droit sur ma reconnoissance. Mais j'espere, malgré tout ce que vous m'écrivez, qu'on ne refusera pas de m'envoyer mes habits & la petite somme que j'ai laissée. Mes amis, ou du moins quelques-uns d'entr'eux, ne seront point assez inconsiderés pour m'exposer à des embarras si vils. Peut-être ne se hâteront-ils pas de m'obliger; mais quand ils me feroient attendre long-tems cette grace, je ne suis point encore menacée de manquer. Je n'ai pas cru, comme vous le jugez bien, devoir disputer avec M. Lovelace pour la dépense du voyage & des logemens, jusqu'à ce que ma retraite soit

fixée. Mais je compte de mettre bientôt fin à cette espece même d'obligation.

Il est vrai qu'après la visite que mon oncle a rendue à votre mere, pour l'exciter contre une niece qu'il a si tendrement aimée, je ne dois pas me flatter beaucoup d'une prompte réconciliation. Mais le devoir ne m'oblige-t-il pas de la tenter? Dois-je augmenter ma faute par des apparences de ressentiment & d'obstination? Leur colere doit leur paroître juste, puisqu'ils supposent ma fuite préméditée, & qu'on leur a persuadé que je suis capable de m'en faire un triomphe avec l'objet de leur haine. Lorsque j'aurai fait tout ce qui dépend de moi, pour me rétablir dans leur affection, j'aurai moins de reproches à me faire à moi-même. Ces considérations me font balancer à suivre votre avis par rapport au mariage; surtout pendant que je vois M. *Lovelace* si fidele à toutes mes conditions qu'il appelle mes loix. D'ailleurs, les sentimens de mes amis, que vous me représentez si déclarés contre la médiation de ma famille, ne me disposent pas à chercher la protection de *miladi Lawrance*. Je suis portée à me reposer uniquement sur M. *Morden*. En m'établissant dans un état supportable

d'indépendance, jusqu'à son retour d'Italie, je me promets une heureuse fin par cette voie.

Cependant, si je ne puis engager M. *Lovelace* à s'éloigner, quels termes de réconciliation proposer à mes amis? S'il me quitte, & qu'ils emploient la force pour se saisir de moi, comme vous êtes persuadée qu'ils le feroient s'ils le craignoient moins, leurs plus séveres traitemens, leurs plus rigoureuses contraintes ne seront-elles pas justifiées par ma fuite? & tandis qu'il est avec moi, tandis que je le vois, comme vous l'observez, sans être mariée, à quelle censure ne suis-je pas exposée? Quoi! pour sauver les malheureux restes de ma réputation aux yeux du public, il faudra donc que j'observe les favorables dispositions de cette homme-là?

Je vous rendrai compte, aussi exactement que vous le souhaitez, de tout ce qui se passe entre nous. Jusqu'à présent je n'ai rien remarqué, dans sa conduite, qui mérite beaucoup de reproche. Cependant je ne saurois dire que le respect qu'il me marque, soit un respect aisé, libre, naturel; quoiqu'il ne me soit pas plus facile d'expliquer ce qui lui manque. Il y a sans

doute un fond d'arrogance & de présomption dans son caractere. Il n'est pas même aussi poli qu'on pourroit l'attendre de sa naissance, de son éducation & de ses autres avantages. En un mot, ses manieres sont celles d'un homme, qui a toujours été trop accoutumé à suivre sa propre volonté, pour se faire une étude de s'accommoder à celle d'autrui.

Vous me conseillez de lui donner quelques marques de confiance. Je serai toujours disposée à suivre vos avis, & à lui accorder ce qu'il méritera. Mais, trompée, comme je soupçonne de l'avoir été par ses ruses, non seulement malgré mes résolutions, mais même contre mon penchant, doit-il s'attendre, ou peut-on espérer pour lui, que je le traite sitôt avec autant de complaisance que si je me reconnoissois obligée à son zele, pour m'avoir enlevée? Ce seroit lui donner lieu de penser que j'ai usé de dissimulation avant mon départ, ou que j'en use depuis.

Ah! ma chére, je m'arracherois volontiers les cheveux, lorsque, relisant l'article de votre lettre où vous parlez de ce fatal mercredi, que j'ai redouté peut-être plus que je ne le devois, je considere que j'ai été le jouet d'un vil artifice, & vraisemblablement par le ministere de

ce misérable Léman ! Quelle noirceur dans leur méchanceté ! & que cet odieux attentat doit avoir été médité à loisir ! Ne seroit-ce pas me trahir moi-même, que de manquer de vigilance avec un homme de ce caractere ? Cependant quelle vie pour un esprit aussi ouvert, aussi naturellement éloigné du soupçon, que le mien !

Je dois les plus vifs remerciemens à M. *Hickman*, pour l'assistance obligeante qu'il veut bien prêter à notre commerce. Il y a si peu d'apparence qu'il ait besoin de cette occasion pour augmenter ses progrès dans le cœur de la fille, que je serois extrêmement fâchée qu'elle pût lui devenir nuisible dans l'esprit de la mere.

Je suis dans un état de dépendance & d'obligation. Ainsi je dois demeurer contente de tout ce que je ne saurois empêcher. Que n'ai-je le pouvoir d'obliger ? Ce pouvoir autrefois si précieux pour moi ! Ce que je veux dire, ma chere, c'est que mon indiscrétion doit avoir diminué l'influence que j'avois sur vous. Cependant, je ne veux pas m'abandonner moi-même, ni renoncer au droit que vous m'aviez accordé, de vous dire ce que je pense de votre conduite sur les points que je ne saurois approuver.

Permettez donc que, malgré la rigueur de votre mere pour une infortunée qui n'est pas coupable dans l'intention, je vous reproche, dans la conduite que vous tenez avec elle, une vivacité que je trouve inexcusable; sans parler, pour cette fois, de la liberté excessive avec laquelle vous traitez indifféremment tous mes proches. J'en suis véritablement affligée. Si vous ne voulez pas, pour l'amour de vous-même, supprimer les plaintes & les termes d'impatience qui vous échappent à chaque ligne, faites-le, je vous en supplie, pour l'amour de moi. Votre mere peut craindre que mon exemple, comme un dangereux levain, ne soit capable de fermenter dans l'esprit de sa fille bien aimée: & cette crainte ne peut-elle pas lui inspirer une haine irréconciliable pour moi?

Je joins à ma lettre une copie de celle que j'ai écrite à ma sœur, & que vous souhaitez de lire. Observez que, sans demander formellement ma terre, & sans m'adresser à mes curateurs, je propose de m'y retirer. Avec quelle joie ne tiendrois-je pas ma promesse, si l'offre que je renouvelle étoit acceptée? Je m'imagine que, par quantité de raisons, vous jugerez, comme moi, qu'il ne convenoit

pas d'avouer que j'ai été entraînée contre mon inclination.

CL. HARLOVE.



LETTRE XCIX.

A miss ARABELLE HARLOVE.

A Saint-Albans, mardi, 11 d'Avril.

MA CHERE SOEUR,

Je ne difconviendrai pas que ma fuite n'ait toutes les apparences d'une action indifcrete & contraire au devoir. Elle me paroîtroit inexcufable à moi-même, fi j'avois été traitée avec moins de rigueur, & fi je n'avois eu de trop fortes raifons de me croire facrifiée à un homme dont je ne pouvois foutenir l'idée. Mais ce qui eft fait n'eft plus en mon pouvoir. Peut-être fouhaiterois-je d'avoir pris plus de confiance aux intentions de mon pere & de mes oncles, fans autre motif néanmoins que mon refpect infini pour eux. Auffi fuis-je difpofée à retourner, fi l'on me permet de me retirer dans ma ménagerie; & je me foumets à toutes les conditions que j'ai déjà propofées.

Dans une occasion si décisive, je demande au ciel de vous inspirer pour moi les sentimens d'une sœur & d'une amie. Ma réputation, qui, malgré la démarche où je me suis engagée, me sera toujours plus chere que ma vie, est exposée à de cruelles atteintes. Un peu de douceur peut encore la rétablir, & faire passer nos disgraces domestiques pour une mésintelligence passagere. Autrement, je n'envisage pour moi qu'une tache éternelle, qui mettra le comble à toutes les rigueurs qu'on m'a fait essuyer.

Ainsi, par considération pour vous-même & pour mon frere, qui m'avez poussée dans le précipice; par considération pour toute la famille; n'aggravez point ma faute, si vous jugez, en vous rappellant le passé, que mon départ mérite ce nom; & n'exposez point à des maux sans remede une sœur qui ne cessera jamais d'être avec affection, votre, &c.

CL. HARLOVE.

P. S. On me feroit une très-grande faveur, de m'envoyer promptement mes habits, avec cinquante guinées qu'on trouvera dans un tiroir dont je joins ici la clef. Je vous prie de m'envoyer aussi mes livres

livres de morale, & quelques mêlanges, qui sont dans la seconde tablette de ma petite bibliotheque. On y ajoutera mes diamans, si l'on juge à propos de m'accorder cette grace. L'adresse, sous mon nom, chez M. *Osgood*, place de *Soho*, à Londres.



LETTRE C.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

MONSIEUR Lovelace, *pour continuer le récit qu'il a commencé dans sa derniere lettre, raconte à son ami tout ce qui s'est passé entre* Clarisse *& lui, dans le voyage & dans les hôtelleries, jusqu'à leur arrivée chez madame* Sorlings. *Mais, comme ce detail n'ajoute rien à celui de* miss Clarisse, *l'éditeur anglois a retranché, ce qui auroit l'air de repétition, & n'a conservé que ce qui peut servir à développer de plus en plus les deux caracteres.*

Ainsi, en descendant le lundi au soir à l'hôtellerie de Saint-Albans, M. Lovelace *peint les circonstances dans ces terrmes :*

Quantité de gens, qui s'assemblerent autour de nous, sembloient marquer, par

leur visage allongé & par leurs regards immobiles, l'étonnement où ils étoient de voir une jeune personne, d'une figure charmante & de l'air le plus majestueux, arriver, sans autre compagnie que la mienne, d'un voyage qui avoit fait fumer les chevaux & suer les valets. J'observai leur curiosité & l'embarras de ma déesse. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, avec les marques d'une douce confusion; &, quittant ma main assez brusquement, elle se hâta d'entrer dans l'hôtellerie.

* *

Ovide n'entendoit pas mieux que ton ami l'art des métamorphoses. Sur le champ, je la transformai aux yeux de l'hôtesse, en une petite sœur, aussi chagrine qu'aimable, que je ramenois, malgré elle & par surprise, de la maison d'un parent, où elle avoit passé l'hiver, pour l'empêcher de se marier à un damnable libertin (j'approche toujours de la vérité autant que je puis) que son pere, sa mere, sa sœur ainée, & tous ses chers oncles, ses tantes & ses cousines, avoient en horreur. Cette fable expliquoit tout à la fois la mauvaise humeur de ma belle, son dépit contre moi, s'il duroit encore, & son habillement, qui n'étoit pas propre au voyage; sans compter que c'étoit lui

donner fort à propos une juste assurance de mes vues honorables.

* * * *

Sur le débat qu'il eut avec elle, particuliérement à l'occasion du reproche qu'elle lui fit, de l'avoir poussée au sacrifice de son devoir & de sa conscience, il écrit:

Elle ajouta quantité de choses, encore plus mortifiantes. Je l'écoutai en silence. Mais lorsque mon tour fut venu, je plaidai, je raisonnai, je m'efforçai de lui répondre; & m'appercevant que l'humilité ne suffisoit pas, j'élevai la voix, & je fis briller dans mes yeux un air de colere, dans l'espérance de tirer avantage de cette douce poltronnerie qui a tant de charmes dans ce sexe (quoiqu'elle ne soit souvent qu'une affectation), & qui avoit peut-être servi, plus que tout le reste, à me faire triompher de cette fiere beauté.

Cependant elle n'en parut pas intimidée. Je la vis prête elle-même à s'emporter beaucoup, comme si ma réponse n'eût servi qu'à l'irriter. Mais lorsqu'un homme est aux mains avec une femme sur des affaires de cette nature, quelque ressentiment qu'elle affecte, il auroit peu d'habileté, s'il ne trouvoit pas le moyen de l'arrêter. Se ressent-elle trop vivement

quelque expression hardie ? il en sera quitte pour deux ou trois autres hardiesses, qu'il doit prononcer avec la même fermeté ; sauf à les adoucir ensuite par des interprétations favorables.

A l'occasion de la répugnance qu'elle prétendoit avoir eue d'abord à lui écrire, voici ses réflexions.

J'en conviens, ma précieuse, & vous deviez ajouter que j'ai eu des difficultés innombrables à combattre. Mais vous pourrez souhaiter quelque jour de ne vous en être pas vantée : & peut-être regretterez-vous aussi tant de jolis dédains ; tels que de m'avoir assuré « que ce n'est point » en ma faveur que vous rejettez *Solmes* ; » que ma gloire, si je m'en fais une de » vous avoir emmenée, tourne à votre » honte ; que j'ai plus de mérite à mes » propres yeux qu'aux vôtres ou à ceux » de tout autre (quel fat elle fait de moi, » *Belford !*) ; que vous souhaiteriez de » vous revoir dans la maison de votre » pere, quelles qu'en pussent être les sui- » tes.... » Si je te pardonne ces réflexions, ma charmante, ces souhaits, ces mépris, je ne serai pas le Lovelace que j'ai la réputation d'être, & que ce traitement me fait juger que tu me crois toi-même.

En un mot, son air & ses regards,

pendant toute cette dispute, marquoient une espece d'indignation majestueuse, qui sembloit venir de l'opinion de sa supériorité sur l'homme qu'elle avoit devant elle.

Tu m'as souvent entendu badiner sur la pitoyable figure que doit faire un mari, lorsque sa femme croit avoir, ou qu'elle a réellement, plus de sens que lui. Je pourrois t'apporter mille raisons qui ne me permettent pas de penser à prendre *Clarisse Harlove* pour ma femme; du moins, sans être sûr qu'elle ait pour moi cet amour de préférence que je dois attendre d'elle en l'épousant.

Tu vois que je commence à chanceler dans mes résolutions. Ennemi, comme je l'ai toujours été, des entraves du mariage, que je retombe aisément dans mon ancien préjugé! Puisse le ciel me donner le courage d'être honnête! Voilà une priere, *Belford.* Si malheureusement elle n'est pas écoutée, l'aventure sera fâcheuse pour la plus admirable de toutes les femmes. Mais, comme il ne m'arrive pas souvent d'importuner le ciel par mes prieres, qui sait si celle-ci ne sera point exaucée?

Pour ne rien dissimuler, je suis charmé des difficultés que j'envisage, & de la

carriere qui s'ouvre devant moi pour l'intrigue & le ſtratagême. Eſt-ce ma faute, ſi mes talens naturels ſont tournés de ce côté-là ? Conçois-tu d'ailleurs quel triomphe j'obtiens ſur tout le ſexe, ſi j'ai le bonheur d'en ſubjuguer l'ornement ? Ne te ſouviens-tu pas de mon premier vœu ? Ce ſont les femmes, tu le ſais, qui ont commencé avec moi. Celle-ci m'épargne-t-elle ? Crois-tu, *Belford*, que j'euſſe fait quartier au bouton de roſe, ſi j'avois été bravé avec les mêmes hauteurs ? Sa grand'mere, me demanda grace. Il n'y a que l'oppoſition & la réſiſtance qui m'irritent.

Pourquoi cette adorable perſonne emploie-t-elle tant de ſoins à me convaincre de ſa froideur ? Pourquoi ſon orgueil entreprend-il d'humilier le mien ? Tu as vu dans ma derniere lettre avec quel mépris elle me traite. Cependant que n'ai-je pas ſouffert pour elle, & que n'ai-je pas même ſouffert d'elle ? Aurai-je la foibleſſe de m'entendre dire qu'elle me mépriſera, ſi je m'eſtime plus que ce mépriſable *Solmes* ?

Dois-je ſupporter auſſi qu'elle m'interdiſe toutes les ardeurs de ma paſſion ? Lui jurer de la fidélité, c'eſt lui faire connoître que j'en doute moi-même,

puiſque j'ai beſoin de me lier par des ſermens. Maudit tour qu'elle donne à toutes ſes idées ! Sa cenſure eſt la même aujourd'hui qu'auparavant. Etre en mon pouvoir, n'y être pas, elle n'y met aucune différence. Ainſi mes pauvres ſermens ſont étouffés, avant qu'ils oſent ſe préſenter ſur mes levres : & que diable un amant peut-il dire à ſa maîtreſſe, s'il ne lui eſt permis ni de mentir ni de jurer ?

J'ai eu recours à quelques petites ruſes qui ne m'ont pas mal réuſſi. Lorſqu'elle m'a preſſé un peu durement de la quitter, je lui ai fait une demande fort humble, ſur un point qu'elle ne pouvoit me refuſer ; & j'ai affecté une reconnoiſſance auſſi vive, que s'il eût été queſtion d'une faveur de la plus haute importance. C'étoit de me promettre, comme elle l'avoit déjà fait, que jamais elle ne ſeroit la femme d'un autre homme, tandis que je n'aurois point d'autre engagement, & que je ne lui donnerois aucun juſte ſujet de plainte. Promeſſe inutile, comme tu vois, puiſqu'à chaque moment elle peut trouver des prétextes pour ſe plaindre, & qu'elle demeure ſeule juge de l'offenſe. Mais c'étoit lui montrer combien il y a de juſtice & de raiſon

dans mes espérances, & lui marquer en même tems que je ne pensois point à la tromper.

Aussi ne se fit-elle pas presser. Elle me demanda quelle sûreté je desirois. Sa parole, lui dis-je; sa seule parole. Elle me la donna. Mais je lui dis que cette promesse avoit besoin d'un sceau; &, sans attendre son consentement, qu'elle n'auroit pas manqué de me refuser, je la scellai sur ses levres. Tu me croiras, si tu veux *Belford*; mais je te jure que c'est la premiere fois que je me suis échappé à cette hardiesse, & qu'une liberté si simple, prise avec autant de modestie que si j'étois *vierge* moi-même, (afin qu'une autrefois elle croie n'avoir rien à redouter), me parut mille fois plus délicieuse que tout ce que j'ai jamais goûté de plaisir avec les autres femmes. Ainsi le respect, la crainte, l'idée du péril & de la défense, font le principal prix d'une faveur.

Je jouai fort bien le rôle de frere, lundi au soir, devant l'hôtesse de Saint-Albans. Je demandai pardon à ma chere sœur de l'avoir emmenée contre son attente & sans aucuns préparatifs. Je parlai de la joie que son retour alloit causer à mon pere, à ma mere, à tous nos

amis; & je pris tant de plaisir à m'étendre sur les circonstances, que, d'un regard, qui me pénétra jusqu'au fond de l'ame, elle me fit connoître que j'étois allé trop loin. Je ne manquai pas d'excuses, lorsque je me trouvai seul avec elle. Mais il me fut impossible de découvrir si mes affaires en étoient devenues pires ou meilleures. Tiens, *Belford*, je suis de trop bonne foi. Ma victoire, & la joie que j'ai de me trouver presqu'en possession de mon trésor, me dévoilent le cœur, & le tiennent comme à découvert. C'est ce diable de sexe, qu'on ne peut guérir de sa dissimulation. Si je pouvois engager ma belle à parler aussi naturellement que moi...... Mais il faut que j'apprenne d'elle l'art d'être plus réservé.

Elle ne doit pas être bien pourvue d'argent; mais elle a trop de fierté pour en recevoir de moi. Je voudrois la conduire à Londres (à Londres, cher ami, s'il est possible, & je crois que tu m'entends assez), pour lui offrir les plus riches étoffes, & toutes les commodités de la ville. Je ne puis lui faire goûter cette proposition. Cependant mon agent m'assure que son implacable famille est résolue de lui causer toutes sortes de chagrins.

Il paroît que ces misérables ont *enragé* de bon cœur, depuis le moment de sa fuite; & qu'ils continuent d'enrager, graces au ciel; & que, suivant mes espérances, leur rage ne cessera pas sitôt. Enfin mon tour est venu! Ils regrettent amérement de lui avoir laissé la liberté de visiter sa voliere, & de se promener au jardin. C'est à ces maudites promenades qu'ils attribuent l'occasion qu'elle a trouvée (quoiqu'ils ne puissent deviner comment) de concerter les moyens de fuir. Ils ont perdu, disent-ils, un excellent prétexte pour la renfermer plus étroitement, lorsque je les ai menacés de la secourir, s'ils entreprenoient de la conduire, malgré elle, à la citadelle de son oncle. C'étoit leur intention. Ils craignoient que, de son consentement, ou sans sa participation, je ne prisse le parti de l'enlever dans leur propre maison. Mais l'honnête *Joseph*, qui m'avoit informé de leur dessein, me rendit un service admirable. Je l'avois instruit à faire croire aux *Harloves* que j'ai autant d'ouverture pour mes gens, que leur stupide aîné en a pour lui. Ils le crurent informé de tous mes mouvemens par mon valet de chambre; & l'ayant chargé d'observer aussi sa jeune maîtresse, toute la famille dormit tranquillement sur la

foi d'un miniſtre ſi fidele. Nous étions tranquilles avec un peu plus de raiſon, ma charmante & moi.

Il m'étoit venu à l'eſprit, comme je crois te l'avoir marqué alors, de l'enlever quelque jour dans le bûcher, qui eſt aſſez éloigné du château. Cette entrepriſe auroit infailliblement réuſſi, avec ton ſecours & celui de tes camarades; & l'action étoit digne de nous. Mais la conſcience de *Joſeph*, comme il l'appelle, fut d'abord un obſtacle, qui ſe réduiſit enſuite à lui faire craindre qu'on ne découvrît la part qu'il y auroit eue. Cependant je n'aurois pas eu plus de peine à lui faire ſurmonter ce ſcrupule qu'un grand nombre d'autres, ſi je n'avois compté, dans le même tems, ſur un rendez-vous de ma belle, où je me promettois bien qu'elle ne m'échapperoit pas; &, dans d'autres tems, ſur les bons offices même de la ſpirituelle famille, qui ſembloit travailler elle-même à la faire tomber dans mes bras. D'ailleurs j'étois sûr que *James* & *Arabelle* ne finiroient pas leurs folles épreuves & leurs perſécutions, qu'à force de la fatiguer ils n'en euſſent fait la femme de *Solmes*, ou qu'ils ne lui euſſent fait perdre la faveur de ſes deux oncles.



LETTRE CI.

M. Lovelace au même.

Il me semble que j'ai beaucoup obligé ma chere compagne, en amenant madame Greme pour l'accompagner, & en souffrant que, sur le refus qu'elle a fait d'aller à Médian, cette bonne femme se chargeât de lui procurer un logement. Elle observe sans doute que toutes mes vues sont honorables, puisque je lui laisse le choix de sa demeure. J'ai remarqué sensiblement le plaisir que je lui faisois, lorsque j'ai mis madame Greme dans la chaise avec elle, & que j'ai pris le parti de l'escorter à cheval.

Un autre se seroit alarmé des explications qu'elle pouvoit recevoir de madame Greme. Mais comme la droiture de mes intentions est connue de toute ma famille, j'en ai eu d'autant moins d'inquiétude, qu'ayant toujours été fort au-dessus de l'hypocrisie, je ne cherche point à paroître meilleur que je ne suis réellement. Quelle nécessité d'être hypocrite, lorsque je me suis apperçu jusqu'à présent que la qualité de libertin ne m'a pas

nui dans l'esprit des femmes ? Ma déesse elle-même a-t-elle fait difficulté d'entrer en correspondance avec moi, quoique ses parens eussent pris tant de peine à lui apprendre que j'en étois un ? Pourquoi prendre un nouveau caractere, qui seroit au fond pire que l'autre ? D'ailleurs, madame Greme est une pieuse matrone, qui n'auroit pas voulu blesser la vérité pour m'obliger. Elle prioit autrefois le ciel pour ma réformation, lorsqu'on en avoit l'espérance. Je doute qu'elle continue cette bonne pratique ; car son maître & mon très-honoré oncle ne fait pas scrupule, dans l'occasion, de dire beaucoup de mal de moi à tous ceux qui ont la bonté de l'entendre ; hommes, femmes & enfans. Ce cher oncle, comme tu sais manque souvent au respect qu'il me doit. Oui, *Belford*, du respect : & pourquoi non ? je te prie. Tous les devoirs ne sont-ils pas réciproques ? Pour madame Greme, la bonne ame ! lorsque son maître est attaqué de la goutte dans son château de Médian, & que l'aumonier ne se trouve point, c'est elle qui fait la priere ou qui lit un chapitre de quelque bon livre auprès du malade. Quel étoit donc le danger de laisser une si bonne espece de femme avec ma charmante ? Je me

ſuis apperçu que leur entretien étoit fort animé, pendant la marche; & je m'en ſuis même reſſenti; car je ne ſais pourquoi il m'eſt monté une charmante rougeur au viſage.

Je te répete, *Belford*, que je ne déſeſpere pas d'*être honnête*. Mais comme il nous arrive quelquefois, foibles mortels que nous ſommes, de n'être pas maîtres de nous-mêmes, je dois m'efforcer d'entretenir la belle *Clariſſe* dans une parfaite confiance, juſqu'à ce que je la tienne à Londres dans la maiſon que tu ſais, ou dans quelqu'autre lieu qui ne ſoit pas moins sûr. Si je lui donnois auparavant le moindre ſujet de ſoupçon, ou ſi j'entreprenois de contraindre ſes volontés, elle pourroit implorer des ſecours étrangers, & ſuſciter contre moi tout le canton; ou ſe jeter peut-être entre les bras de ſes parens, aux conditions qu'ils jugeroient à propos de lui impoſer: & ſi j'étois capable à préſent de la perdre, ne ſerois-je pas indigne, mes enfans, de la qualité de votre chef? Oſerois-je lever les yeux devant les hommes, & montrer mon viſage devant les femmes? Dans l'état où j'ai conduit cette grande affaire, ma déeſſe n'oſe avouer qu'elle ſoit partie contre ſon inclination; & j'ai pris ſoin

de faire croire aux *implacables* qu'il n'a rien manqué à ſon conſentement.

Elle a reçu la réponſe de *miſs Howe* à une lettre qu'elle lui avoit écrite de Saint-Albans. J'en ignore le ſujet ; mais j'ai vu ſes beaux yeux couverts de larmes, & l'orage enſuite eſt tombé ſur moi.

Miſs Howe eſt auſſi une créature charmante, mais d'une pétulance & d'une fierté ſingulieres. Je la redoute. A peine ſa mere eſt-elle capable de la contenir. Il faut que, par l'entremiſe de mon honnête *Joſeph*, je continue de faire jouer cette vieille machine ; l'oncle Antonin, ſur la mere de cette dangereuſe fille ; pour la ménager ſuivant mes vues, & réduire ma belle à dépendre uniquement de moi. Madame *Howe* ne peut ſouffrir de contradiction. Sa fille n'eſt pas plus patiente. Une jeune perſonne, qui commence à trouver dans elle-même toutes les qualités maternelles, n'eſt pas fort à l'aiſe ſous l'empire d'une mere. Belle carriere pour un intrigant ! Une mere qni fait l'importante, une fille vive, ſenſible à l'excès ; & leur *Hickman*, qui n'eſt en vérité rien, une bonne & épaiſſe machine. Si je n'avois pas des vûes plus relevées.....Il eſt malheureux ſeulement que les deux jeunes perſonnes euſſent leur demeure ſi près l'une

de l'autre, & qu'elles fussent liées d'une si étroite amitié. Qu'il auroit été charmant de pouvoir les ménager toutes deux à la fois !

Mais un seul homme ne sauroit avoir toutes les femmes qui valent quelque chose. Conviens que c'est grand dommage néanmoins..... lorsque l'homme est tel que ton ami.



LETTRE CII.

M. LOVELACE *au même.*

NOUS ne quittons pas la plume, la belle *Clarisse* & moi. Jamais deux amans n'eurent tant de goût pour l'écriture; & jamais il n'y en eut, peut-être, qui aient eu tant d'intérêt à se cacher mutuellement ce qu'ils écrivent. Elle n'a point d'autre occupation. Elle n'en veut point d'autre. Je lui en donnerois de plus agréables, pour peu qu'elle voulût s'y prêter. Mais je ne suis point assez réformé pour un mari. *La patience est une vertu*, dit milord M.... *A pas lents, mais sûrs*, est une autre de ses sentences. Si je n'avois pas une bonne dose de cette vertu, je n'aurois pas attendu le tems de

la maturité pour l'exécution de mes complots.

Ma bien aimée n'a pas manqué, apparemment, d'écrire à son amie tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour entr'elle & moi. Je donnerai peut-être une belle matiere à sa plume, si son goût est pour le détail comme le mien.

Je ne serois point assez barbare pour permettre à cet oncle Antonin d'irriter la dame *Howe* contr'elle, si je ne redoutois les conséquences d'un commerce trop libre entre deux jeunes personnes de ce caractere; l'une si vive, toutes deux si prudentes: qui ne se feroit pas une gloire de l'emporter sur deux filles comme elles, & de les faire tourner autour du doigt?

Ma charmante s'est hâtée d'écrire à sa sœur, pour lui demander ses habits, de l'argent, & quelques livres. Dans quel livre apprendroit-elle quelque chose qu'elle ignore? C'est de moi qu'elle apprendra mille choses. Elle feroit mieux de m'étudier.

Elle peut écrire. Avec tout son orgueil, elle n'en sera pas moins réduite à m'avoir obligation. *Miss Howe*, à la vérité, ne manquera point d'empressement pour fournir à ses besoins. Mais je doute qu'elle

le puiſſe ſans la participation de ſa mere, qui eſt l'avarice même ; & l'agent de mon agent, l'oncle Antonin, a déjà donné quelques avis à la mere qui la tiendront en garde contre les ſubſides pécuniaires. Si la fille a quelque argent de réſerve, je puis faire inſpirer à madame *Howe* de l'emprunter. Ne blâme pas, *Belford*, des ruſes qui n'ont que ma généroſité pour fondement. Tu me connois. Je donnerois la moitié de mon bien pour le plaiſir d'avoir obligé ce que j'aime. Milord M..... m'en laiſſera plus que je ne deſire. Ma paſſion n'eſt pas pour l'or, que je n'eſtime, au contraire, qu'autant qu'il eſt utile à mes plaiſirs, & qu'il m'aſſure de l'indépendance.

Il a fallu faire entrer dans la tête de ma chere novice, pour mon intérêt comme pour le ſien, dans la crainte que ſes adreſſes de lettres ne fiſſent découvrir nos traces, qu'elle en devoit prendre une de moi pour recevoir ſes habits ; du moins ſi l'on ſe détermine à lui accorder une demande ſi juſte. Je ne ſuis point tranquille là-deſſus. Si la réponſe eſt favorable, je commencerai à me défier d'une réconciliation, & je ſerai forcé de méditer une ou deux ruſes pour la prévenir : je puis ajouter auſſi, pour éviter les fâcheux

accidens ; car c'est un grand point pour moi, comme j'en ai toujours assuré l'honnête *Joseph*.

Tu vas me prendre pour un vrai démon. Dis ; qu'en penses-tu ? Mais tous les libertins ne sont-ils pas autant de démons ? & toi, dans la sphere de ton petit pouvoir, n'en es-tu pas un comme les autres ? Si tu fais tout le mal que tu as dans la tête & dans le cœur, tu es plus méchant que moi ; car je t'assure que je ne remplis jamais la moitié de mes idées.

J'ai proposé, & la belle consent, que tout ce qui lui viendra de sa famille te soit adressé chez ton cousin *Osgood*. Qu'on ne manque point de faire partir, à mes frais, un messager, qui m'apporte sur le champ tout ce que tu recevras. Si le paquet n'étoit pas facile à transporter, tu m'en donnerois avis. Mais je te jure hardiment que ses proches ne causeront aucun embarras de cette nature. Je m'en tiens si certain, que je suis tenté de les abandonner à eux-mêmes. Un esprit juste connoît les bornes de sa défiance, & n'emploie pas plus de précautions qu'il n'en a besoin.

Mais, tandis que j'y pense, rappelle ton attention pour deux choses qui en demandent beaucoup. L'une est de m'é-

crire désormais en chiffre, comme je t'écrirai moi même. Savons-nous entre les mains de qui nos lettres peuvent tomber ? & ne seroit-il pas horrible de nous voir sauter par une traînée de notre propre poudre ? Le second point que tu ne dois pas oublier, c'est que j'ai changé de nom ; changé, te dis-je, sans me soucier d'être autorisé par un acte de parlement. Je me nomme à présent *Robert Huntingfort*. Ecris-moi sous cette adresse, *à Hertfort*, pour prendre à la poste.

Lorsque je lui ai parlé de toi, elle m'a demandé quel est ton caractere. Je t'en ai donné un, beaucoup meilleur que tu ne le mérites, pour l'honneur du mien. Cependant je lui ai dit que tu avois l'air assez épais ; afin que, s'il lui arrive de te voir, elle ne s'attende pas à te trouver mieux que tu n'es pour la figure. Au fond, ton épaisseur apparente ne t'est pas trop désavantageuse. Si tu avois la physionomie bien fine, on ne découvriroit rien d'extraordinaire en toi lorsqu'on vient à t'entretenir : au lieu que, te prenant d'abord pour un ours, on est surpris de te trouver quelque chose qui ressemble à l'espece humaine. Félicite-toi donc de tes défauts, qui sont évidemment tes principales perfections, & qui t'attirent une distinction

que tu ne pourrois espérer autrement.

La maison qui nous sert aujourd'hui de logement, n'est pas fort commode. J'ai poussé la délicatesse jusqu'à trouver mauvais que les chambres communiquent l'une à l'autre, parce que j'ai prévu que cette ordonnance d'architecture ne plairoit point à ma belle; & je lui ai dit que, si je pouvois me rassurer contre les poursuites, je la laisserois dans ce lieu rustique, puisqu'elle souhaite si ardemment que je m'éloigne. Le diable s'en mêlera, si je ne parviens à bannir de son cœur jusqu'à l'ombre de la défiance. Son incrédulité ne tiendra point contre la raison & les apparences.

Nous avons ici deux jeunes créatures assez agréables, toutes deux filles de notre hôtesse, qui se nomme madame *Sorlings*. Je ne leur ai marqué jusqu'à présent qu'une simple admiration. Que ce sexe est avide de louanges! La plus jeune, que j'ai vu travailler à la laiterie, m'a causé tant de satisfaction par sa propreté & son adresse, que j'ai cedé à la tentation de lui donner un baiser. Elle m'a remercié *de ma bonté*, par une profonde révérence; elle a rougi, & je me suis apperçu, à d'autres marques de son

embarras, qu'elle ne manque pas plus de sensibilité que d'agrémens. Sa sœur étant survenue, l'impression de ce qui s'étoit passé l'a fait rougir encore, avec tant de confusion, que je me suis cru obligé de faire une excuse pour elle. Mademoiselle *Kitty*, ai-je dit à son aînée, j'ai pris tant de plaisir à voir votre laiterie si propre, que je n'ai pu m'empêcher de dérober un baiser à votre sœur. Vous avez votre part au mérite, j'en suis sûr ; ainsi vous m'accorderez, s'il vous plaît, la même grace. Les bons naturels ! Elles me plaisent toutes deux. L'aînée m'a fait une révérence comme sa sœur. J'aime les caracteres reconnoissans. Pourquoi ma *Clarisse* n'a-t-elle pas la moitié de cette humeur obligeante ?

Je pense à prendre une de ces deux filles pour servir ma charmante à son départ. La mere fait un peu l'importante ; mais je lui conseille de ne pas trop affecter ces airs-là. Si je m'appercevois que les difficultés vinssent de quelque soupçon, je serois capable de mettre une de ses filles, ou peut-être toutes deux, à l'épreuve.

Passe-moi un peu de rodomontade, mon cher *Belford*. Mais réellement mon



cœur eſt fixé. Je ne puis penſer, dans la nature, qu'à mon adorable *Clariſſe*.



LETTRE CIII.

M. LOVELACE, *au même.*

C'EST aujourd'hui mercredi, ce jour terrible où j'étois menacé de perdre pour jamais l'unique objet de mon affection. Quel eſt mon triomphe! Avec quelle ſatisfaction & quel air de tranquillité vois-je mes ennemis humiliés, & mordant leur frein au château d'*Harlove*! Après tout, c'eſt peut-être un bonheur pour eux qu'elle leur ſoit échappée par la fuite. Qui ſait de quoi ils étoient menacés, ſi j'étois entré dans le jardin avec elle; ou ſi, ne la trouvant point au rendez-vous, j'avois exécuté le projet de ma viſite, ſuivi de mes *redoutables Theſſaliens*?

Mais ſuppoſons que je fuſſe entré avec elle, ſans autre eſcorte que mon courage; je m'imagine qu'il y auroit eu peu de danger pour moi. Tu ſais que les eſprits de la trempe des *Harloves*, qui ſont délicats ſur la réputation, & qui ſe con-

tiennent par politique dans les bornes des loix, peuvent être comparés aux araignées, qu'on voit fuir dans leur trou lorsqu'elles sentent remuer un de leurs filets par un doigt puissant, & qui abandonnent toutes leurs toiles à des ennemis qu'elles redoutent; au lieu que, s'il y tombe une sotte mouche qui n'a ni la force ni le courage de se défendre, elles accourent audacieusement, elles tournent autour du pauvre insecte, elles l'engagent dans leurs liens; & lorsqu'il n'est plus en état de remuer les jambes ni les ailes, elles triomphent de leur avantage; & tantôt s'avançant sur lui, tantôt se retirant, elles le dévorent à loisir. Que dis-tu de cette comparaison? Mais, attends, *Belford*; il me semble qu'elle ne conviendroit pas mal, non plus, aux filles qui se laissent prendre dans nos pieges. Mieux encore, sur ma foi. L'araignée représente fort bien les héros tels que nous. Commence par l'araignée ou par la mouche, tu trouveras l'idée assez juste.

Mais, pour revenir à mon sujet, tu n'auras pas manqué d'observer, comme moi, que les esprits dont je parle jouent un pauvre rôle dans une guerre offensive, avec des extravagans de notre espece, qui se mettent au-dessus de loix,

&

& qui dédaignent de se couvrir du masque de la réputation. Tu rendrois aisément témoignage que le nombre ne m'a jamais effrayé. Ajoute que, dans la querelle que j'ai avec les *Harloves*, toute la famille n'ignore pas que je suis l'injurié. Dans leur propre église, la peur ne les rassembla-t-elle pas comme un troupeau de moutons, lorsqu'ils me virent entrer? Ils ne surent qui devoit risquer de sortir le premier, lorsque le service fut fini. *James*, à la vérité, ne s'y trouvoit pas. S'il y eût été, peut-être auroit-il entrepris de faire le brave. Mais il y a sur le visage une sorte d'audace qui décele de l'effroi dans le cœur. Telle auroit été l'enseigne de *James*, si j'avois pris le parti de leur rendre une visite. Lorsque j'ai eu en face un ennemi de cette nature, j'ai toujours été calme & serein; & j'ai laissé à ses amis le soin d'appaiser des emportemens qui m'ont fait pitié.

Cette idée me conduit à rappeller tout ce que j'ai fait de louable dans ma vie; ou du moins de supportable, si tu crois qu'il y ait de l'exagération dans l'autre terme. Je crains bien que tu ne me sois pas d'un grand secours, pour cette revue de mes bonnes actions; car je n'ai

jamais été si méchant que depuis que je te connois. Tâche néanmoins de m'aider. N'ai-je pas eu quelque bon mouvement dont tu puisses te souvenir? Cherche dans ta mémoire, *Belfort*. Il revient quelque chose à la mienne; mais vois si tu peux te rappeller quelque trait que j'aie oublié.

Je crois pouvoir dire assez hardiment que la plus grande tache de mon écusson vient de ce sexe, de ce maudit sexe qui fait le charme & le tourment de ma vie! Il n'est pas besoin que tu me fasses souvenir du bouton de rose. L'aventure m'est présente: & je t'apprendrai même que j'ai eu l'adresse d'en faire passer les plus flatteuses circonstances aux oreilles de ma belle, par le ministere de l'honnête *Joseph*; quoique je n'en aie pas recueilli tout le fruit que j'avois espéré pour l'augmentation de mon crédit. C'est le diable, mon cher ami; & telle a toujours été la rigueur de mon sort. Ai-je fait quelque chose de bien? on dit séchement que j'ai fait mon devoir, tandis que tout ce qui n'est pas de la même nature est mis contre moi dans le plus grand jour. Cela est-il juste, *Belfort*? La balance ne devroit-elle pas être égale? Que me revient-il de mes vertus, si l'on ne m'en tient pas compte? Cependant je dois convenir aussi

que j'ai vu le bonheur de Jean d'un œil d'envie. « Sérieusement une jolie femme » est un joyau qui n'est pas fait pour » pendre au cou d'un misérable (*). »

Conviens à ton tour que, si je suis coupable dans mes adorations pour ce sexe, les femmes en général doivent m'en aimer mieux. Aussi n'y manquent-elles pas, & je les en remercie de bon cœur ; à l'exception de quelques petites précieuses, qui me font enrager par-ci par-là, & qui, sous prétexte d'aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, souhaiteroient de me voir à elles exclusivement.

Où je m'égare ! Tu m'as dit plus d'une fois que tu aimois mes excursions. Compte que j'aurai le tems de satisfaire ton goût ; car je n'ai jamais aimé comme j'aime, & j'aurai besoin probablement d'une longue patience, avant que je frappe le grand coup, si je me détermine à le frapper. Adieu, cher *Belfort*.

(*) Deux vers d'une comédie angloise.





LETTRE CIV.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Jeudi au soir, 13 d'Avril.

MA situation me donne le tems de vous écrire, & vous expose peut-être à recevoir un trop grand nombre de mes lettres. J'ai eu, avec M. Lovelace, un nouveau débat, & des plus vifs, à la suite duquel est venue l'occasion que vous m'avez conseillé de ne pas négliger lorsqu'elle se présenteroit honnêment. Il est question de savoir si je mérite vos reproches ou votre approbation, pour l'avoir laissée sans effet.

L'impatient personnage m'a fait demander plusieurs fois la liberté de me voir, pendant que j'étois à vous écrire ma derniere lettre, sans avoir rien de particulier à me dire, & pour me donner apparemment le plaisir de l'entendre. Il semble qu'il en prenne beaucoup lui-même à exercer la volubilité de sa langue, & que, lorsqu'il a fait sa provision de termes agréables, il ait besoin de mes oreilles

pour l'écouter. Cependant il prend un ſoin ſuperflu. Je ne lui fais pas ſouvent la grace de louer ſon éloquence, ou d'en marquer autant de ſatisfaction qu'il le deſire.

Après avoir fini ma lettre, & dépêché l'homme de M. *Hickman*, j'allois me retirer dans la chambre que j'occupe; mais il m'a ſuppliée de demeurer, & d'entendre ce qu'il avoit à me dire. Ce n'étoit rien d'extraordinaire, comme je viens de le remarquer; mais des plaintes, des reproches, d'un air & d'un ton qui m'ont paru approcher de l'inſolence. Il ne pouvoit vivre, m'a-t-il dit, s'il ne me voyoit plus ſouvent, & ſi je ne le traitois pas avec plus d'indulgence.

Là-deſſus je ſuis entrée avec lui dans une chambre voiſine, aſſez irritée, pour ne vous rien diſſimuler; d'autant plus, que je le voyois établi tranquillement dans cette maiſon, ſans parler de ſon départ.

Notre chagrine conférence a commencé auſſitôt. Il a continué de m'irriter, & je lui ai répété quelques uns des propos les plus ouverts que je lui euſſe déjà tenus. Je lui ai dit particuliérement que d'heure en heure j'étois plus mécontente & de moi-même & de lui; qu'il me

paroiſſoit de ces hommes, qui ne gagnent pas à être mieux connus, & que je n'aurois pas l'eſprit en repos, tandis qu'il ne me laiſſeroit pas à moi-même.

Ma chaleur a pu le ſurprendre ; mais réellement il m'a paru tout-à-fait décontenancé ; héſitant, & n'ayant rien à dire pour ſa défenſe, ou qui pût excuſer ſes airs impérieux, lorſqu'il n'ignoroit pas que je vous écrivois, & qu'on attendoit ma lettre. Enfin, dans mon reſſentiment, je l'ai quitté avec précipitation, après lui avoir déclaré que je voulois être maîtreſſe de mes actions & de mon tems..... ſans être obligée de lui en rendre compte.

Son inquiétude a paru fort vive, juſqu'à la premiere occaſion qu'il a trouvée de me revoir ; & lorſque je n'ai pu me diſpenſer de le ſouffrir, il s'eſt préſenté de l'air le plus humble & le plus reſpectueux.

Il m'a dit que je l'avois fait rentrer en lui-même, & que, ſans avoir aucun reproche à ſe faire du côté de l'intention, il ſentoit que ſon impatience avoit pu bleſſer ma délicateſſe ; que, faiſant profeſſion d'une extrême franchiſe, il n'avoit pas obſervé juſqu'aujourd'hui qu'elle ne s'accordoit pas toujours avec la véritable

politesse, à laquelle il craignoit d'avoir manqué en voulant éviter des apparences de flatterie & d'hypocrisie, pour lesquelles il me connoissoit beaucoup d'aversion : que désormais je trouverois, dans toute sa conduite, le changement qu'on devoit attendre d'un homme qui se reconnoissoit d'autant plus honoré de ma compagnie, que personne n'avoit plus d'admiration pour la délicatesse de mon esprit & de mes sentimens.

J'ai répondu à ce compliment, que je lui devois peut-être des félicitations sur la découverte qu'il venoit de faire, & que je le priois donc de ne plus oublier que la véritable politesse & la franchise doivent s'accorder toujours ; mais qu'un mauvais sort m'ayant jetée dans sa compagnie, je regrettois, avec raison, que cette connoissance lui fût venue si tard, parce qu'avec de la naissance & de l'éducation, il me paroissoit étrange qu'elle eût pu lui manquer.

Il ne croyoit pas non plus, m'a-t-il dit, s'être conduit assez mal pour avoir mérité une réprimande si sévere.

Peut-être lui faisois-je injustice, ai-je repliqué. Mais, s'il en étoit persuadé, mes reproches pouvoient lui servir à faire une autre découverte, qui tourneroit à mon

avantage : avec tant de raiſon d'être content de lui-même, il devoit me trouver bien peu généreuſe, non ſeulement de ne pas paroître plus ſenſible à ce nouvel air d'humilité, par lequel il croyoit peut-être ſe rabaiſſer, mais d'être prête envérité à le prendre au mot.

Comme il étoit en défenſé contre des traits auxquels il s'étoit attendu, ſa haine pour la flatterie ne l'a point empêché de me répondre qu'il avoit toujours admiré, avec une ſatisfaction infinie, mes talens ſupérieurs, & une ſageſſe qui lui paroiſſoit étonante à mon âge : que, malgré la mauvaiſe opinion que j'avois de lui, il étoit diſpoſé à trouver juſte tout ce qui ſortoit de ma bouche ; & qu'à l'avenir, il ne ſe propoſeroit point d'autre regle que mon exemple & mes avis.

Je lui ai dit qu'il ſe trompoit, s'il me croyoit capable des illuſions ordinaires de l'amour propre ; que, s'attribuant tant de franchiſe, il devoit commencer par être fidele à la vérité, lorſqu'il me parloit de moi-même ; & qu'en ſuppoſant d'ailleurs que je méritaſſe une partie de ſes éloges, il n'en avoit que plus de raiſon de s'applaudir de ſes artifices, qui avoient précipité une jeune perſonne de

mon caractere dans un si grand excès de folie.

Réellement, ma chere, il ne mérite pas d'être traité avec plus d'égards. Et puis, n'est-il pas vrai qu'il a fait de moi une folle accomplie ? Je tremble qu'il ne le pense lui-même.

Il étoit surpris de m'entendre. Il ne revenoit pas de son étonnement. Quel malheur pour lui, de ne pouvoir rien dire, ni rien faire, qui me donnât une meilleure idée de ses principes ! Il me supplioit du moins de lui apprendre comment il pouvoit se rendre digne de ma confiance.

Je lui ai déclaré que rien n'étoit plus capable de m'obliger que son absence ; qu'il ne paroissoit pas que mes amis fussent disposés à me poursuivre ; que, s'il vouloit partir pour Londres, ou pour Brekshire, ou pour tout autre lieu, il feroit ce qu'il y avoit de plus conforme à mes desirs, & de plus convenable à ma réputation.

C'étoit son dessein, m'a-t-il dit, sa ferme résolution, aussitôt qu'il me verroit dans une retraite de mon goût, dans un lieu plus commode.

Celui-ci me conviendra, ai-je repliqué, lorsque vous n'y serez plus pour

troubler mon repos, & pour resserrer trop mon logement.

Il ne croyoit pas cette maison assez sûre. Comme je n'avois pas eu dessein de m'y arrêter, il n'avoit pas pris soin de recommander le secret à ses gens, ni à madame Greme lorsqu'elle m'avoit quittée; sans compter, m'a-t-il dit, qu'il y avoit dans le voisinage trois ou quatre bonnes maisons, où ses gens s'étoient déjà liés avec les domestiques. Il ne pouvoit penser à me laisser seule dans un lieu si mal gardé. Mais je n'avois qu'à choisir, dans toute l'Angleterre, une demeure sûre & tranquille; & lorsqu'il m'y verroit établie, il choisiroit la sienne dans l'endroit du royaume le plus éloigné, si ce sacrifice étoit nécessaire à mon repos.

Je lui ai confessé nettement que je ne me pardonnerois jamais de l'avoir vu à la porte du jardin, n'y à lui de m'avoir mise dans la nécessité de le suivre; que mes regrets ne faisoient qu'augmenter; que je croyois ma réputation blessée, sans apparence qu'elle pût jamais se rétablir; qu'il ne devoit pas s'étonner de voir croître de jour en jour mon inquiétude & ma douleur; que tout ce que j'avois à desirer étoit qu'il me laisât le soin de

moi-même ; & que, lorsqu'il m'auroit quittée, je verrois mieux à quelle résolution je devois m'arrêter, & quelle retraite je devois choisir.

Ce discours a paru le jeter dans des réflexions plus profondes. Il auroit souhaité, m'a-t-il dit d'un ton fort grave, que, sans m'offenser, & sans être soupçonné de vouloir s'écarter des loix que je lui avois imposées, il lui eût été permis de me faire une humble proposition... Mais le respect sacré qu'il avoit pour mes ordres, quoiqu'il ne fût pas redevable à mon penchant de l'occasion qu'il avoit eue de me servir, lui lioit la langue ; à moins que je ne promisse de lui pardonner, si je ne l'approuvois pas.

Je lui ai demandé, avec quelque confusion, ce qu'il vouloit dire.

Il m'a fait une seconde préface, comme si ma permission même ne l'eût pas rassuré ; &, baissant les yeux, avec un air de modestie qui lui sied assez mal, il m'a proposé de ne pas différer la célébration. « Elle rétablira tout, s'est-il hâté » d'ajouter. Les deux ou trois premiers » mois, que vous êtes menacée de passer » dans l'obscurité & dans la crainte, nous » les passerons agréablement à visiter toute » ma famille, & à recevoir des visites

» Nous verrons *miſs Howe*; nous ver-
» rons qui vous voudrez voir ; & rien
» n'ouvrira mieux le chemin à la récon-
» ciliation que vous avez tant à cœur. »

Il eſt certain, ma chere amie, que votre conſeil m'eſt revenu alors dans toute ſa force. Je n'en ai pas trouvé moins dans ſes raiſons, & dans la vue préſente de ma triſte ſituation. Mais que pouvois-je répondre ? J'aurois eu beſoin de quelqu'un qui eût parlé pour moi. Je ne pouvois agir tout d'un coup, comme ſi le tems des délicateſſes eût été paſſé. Je n'avois pu ſuppoſer que cette propoſition dût arriver ſitôt.

Il s'eſt fort bien apperçu qu'elle ne m'irritoit pas. J'ai rougi, j'en ſuis sûre ; je ſuis demeurée muette ; & je m'imagine que j'avois l'air d'une folle. Il ne manque pas de courage. Auroit-il voulu que je me fuſſe rendue au premier mot ? ſon ſexe ne regarde-t-il pas le ſilence du nôtre comme une marque de faveur ? D'un autre côté, ſortie depuis trois jours du château d'Harlove, après lui avoir déclaré, par mes lettres, que je ne penſerois point au mariage, ſans l'avoir fait paſſer, en quelque ſorte, par un état d'épreuve, quel moyen de l'encourager tout d'un coup par des ſignes d'approbation, ſur-tout

immédiatement après les vivacités auxquelles je venois de m'emporter ? Je n'en aurois pas été capable, quand il auroit été question de la vie.

Il m'a regardé d'un œil fixe, malgré sa modestie étudiée, comme s'il eût voulu pénétrer mes dispositions; tandis qu'à peine osois-je lever mes regards sur lui. Il m'a demandé pardon avec beaucoup de respect. Il trembloit, m'a-t-il dit, que je ne le jugeasse pas digne d'une autre réponse qu'un silence méprisant. Le véritable amour craint toujours d'offenser. (Prenez garde, Lovelace, ai-je pensé, qu'on ne juge du vôtre par cette regle.) Il auroit observé inviolablement mes loix, si je ne lui avois permis.....

Je n'ai pas voulu l'entendre plus longtems. Je me suis levée, avec des marques très-visibles de confusion, & je l'ai laissé faire à lui-même ses complimens insensés.

Ce que je puis ajouter, ma chere *miss Howe*, c'est que, s'il souhaite réellement la cérémonie, il ne pouvoit avoir une plus belle occasion pour presser mon consentement. Mais il l'a manquée, & l'indignation a succédé. Mon étude à présent sera de l'éloigner de moi.

CL. HARLOVE.



LETTRE CV.

M. Lovelace à M. Belford.

Que faire avec une femme qui eſt au-deſſus de la flatterie, & qui mépriſe les louanges, lorſqu'elles ne ſont point approuvées de ſon propre cœur ?

Mais pourquoi cette admirable créature preſſe-t-elle ſa deſtinée ? Pourquoi brave-t-elle le pouvoir dont elle eſt abſolument dépendante ? Pourquoi ſouhaiter, devant moi, de n'avoir jamais quitté la maiſon de ſon pere ? Pourquoi me refuſer ſa compagnie, juſqu'à me faire perdre patience, & me mettre dans le cas d'exciter ſon reſſentiment ? Enfin pourquoi, lorſqu'elle eſt offenſée, porte-t-elle ſon indignation au plus haut point où jamais une beauté mépriſante, dans le fort de ſon pouvoir & de ſon orgueil, ait pu la porter ?

Trouves-tu que, dans ſa ſituation, il il y ait de la prudence à me dire, & à me répéter « que d'heure en heure elle » eſt plus mécontente & d'elle-même & » de moi ; que je ne ſuis pas de ces » hommes qui gagnent à être mieux con-

» nus ; (cette hardiesse, *Belford*, te plai-
» roit-elle dans la bouche d'une captive ?)
» qu'un mauvais sort l'a jetée dans ma
» compagnie ; que, si je la crois digne des
» chagrins que je lui donne, je dois m'ap-
» plaudir des artifices par lesquels j'ai pré-
» cipité une personne si extraordinaire
» dans le plus grand excès de folie ; qu'elle
» ne se pardonnera jamais à elle-même de
» s'être rendue à la porte du jardin, ni
» à moi de l'avoir forcée de me suivre
» (ce sont ses propres termes) ; qu'elle
» veut prendre soin d'elle-même ; que
» mon absence lui rendra la maison de
» madame *Sorlings* plus agréable ; & que
» je puis aller à Berks, à Londres, ou
» dans tout autre lieu, au diable, je sup-
» pose, où elle m'envoie de tout son
» cœur ? »

Qu'elle entend mal ses intérêts ! Tenir ce langage à un esprit aussi vindicatif que le mien ! à un libertin, tel qu'elle me croit ! au pouvoir duquel elle est actuellement ! J'étois indéterminé, comme tu sais. La balance penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je voulois voir à quoi son penchant pourroit la conduire, & quelles seroient mes propres inclinations. Tu vois comment les siennes se déclarent. Douterois-tu qu'elles ne

déterminent les miennes? Ses fautes n'étoient-elles pas en assez grand nombre? Pourquoi m'oblige-t-elle de regarder en arriere?

Je veux examiner cette grande affaire à tête reposée, & je t'informerai du résultat.

Si tu savois, si tu pouvois voir quel vil esclave elle a fait de moi! Elle m'a reproché d'avoir pris de *grands airs*. Mais c'étoient des airs qui lui prouvoient mon amour, qui lui faisoient connoître que je ne pouvois vivre hors de sa présence. Elle s'en est vengée néanmoins. Elle a pris plaisir à me mortifier. Elle m'a traitée avec un dédain...... par ma foi, *Belford*, à peine ai-je trouvé un mot pour ma défense. J'ai honte de te dire à quel sot elle m'a fait ressembler. Mais dans un autre lieu, où je ne désespere pas encore de la conduire, & dans d'autres circonstances, j'aurois pu sur le champ humilier son orgueil.

C'est donc à ce tems, où je compte qu'elle ne sera plus libre de me fuir, que je remets les épreuves, & l'essai de mes grandes inventions; tantôt humble, tantôt fier; tantôt attendant, ou demandant; tantôt me réduisant à la complaisance & à la soumission; jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée de la résistance. Je t'en dis

assez. Je pourrai m'expliquer davantage, à mesure que je me confirmerai dans mes desseins. Si je la vois obstinée à faire revivre ses mécontentemens ; ... si ses hauteurs.... Mais brisons. Ce n'est pas encore le tems des menaces.



LETTRE CVI.

M. LOVELACE au même.

NE vois-je pas, cher ami, que je n'aurai besoin que de patience pour arriver au pouvoir suprême ? Qu'aurons-nous à dire si toutes ces plaintes d'une réputation blessée, ces regrets qui ne font qu'augmenter, ces ressentimens qui ne s'éteindront jamais, ces ordres chagrins de m'éloigner, ne signifient que le mariage ; & si la véritable cause de tant de pétulance & d'inquiétude n'est que le délai qu'on me voit apporter à toucher cet article ?

Il m'étoit arrivé une fois de l'effleurer : mais je m'étois cru obligé de m'envelopper dans des nuages, & d'abandonner mon sujet aussi-tôt qu'on s'étoit apperçu de mon intention ; dans la

crainte qu'on ne me reprochât d'abuser des circonstances; sur-tout après la défense qu'on m'avoit faite de remuer cette corde sans avoir donné des preuves de ma réformation, & sans avoir tenté une réconciliation avec les *Harloves*. Aujourd'hui que je me vois maltraité, injurié, & si fortement pressé de la quitter, qu'il ne me reste aucun prétexte pour la retenir s'il lui prenoit envie de m'échapper; sans compter qu'au moindre doute de ma bonne foi, elle pourroit se jeter sous quelque autre protection, ou retourner peut-être au château d'*Harlove*, & se livrer à *Solmes*; j'ai parlé ouvertement, & j'ai apporté, quoiqu'avec des précautions infinies, & même avec un air d'embarras (de peur qu'elle n'en fût offensée, *Belford*), des raisons qui devoient la faire consentir à me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que ses regards baissés, son silence, accompagné d'un tremblement de levres, & l'éclat redoublé de son teint, m'ont appris éloquemment que l'offense n'étoit pas mortelle!

Charmante créature! ai-je dit en moi-même, (garde-toi, *Belford*, de découvrir mon triomphe à d'autres personnes de ce sexe) en suis-je donc sitôt à ce

point ? ſuis-je déjà maître de la deſtinée de *Clariſſe Harlove ?* ſuis-je déjà cet homme réformé que je devois être avant que de recevoir le moindre encouragement ? Eſt-ce ainſi que plus vous me connoiſſez, moins vous trouvez de raiſons de prendre du goût pour moi ? Et comment l'art entre-t-il dans un eſprit ſi céleſte ? Me bannir, inſiſter ſi rigoureuſement ſur mon abſence, dans la vue de m'approcher plus près de vous & de rendre apparemment le plaiſir plus cher ? Vos petites ruſes juſtifient merveilleuſement les miennes, & m'excitent à déployer ſur vous la fécondité de mon génie.

Mais permettez-moi de vous dire, adorable fille, qu'en ſuppoſant même que vos deſirs ſoient quelque jour remplis, vous me devez compte auparavant de la répugnance que vous avez eue à partir avec moi, dans une criſe, où votre départ étoit néceſſaire pour éviter un engagement forcé avec un miſérable que vous devez haïr, ſi vous rendez plus de juſtice à votre mérite qu'au mien.

Je ſuis accoutumé, n'en doutez pas, aux préférences d'une infinité de femmes qui ne ſont pas au-deſſous de vous pour le rang, quoique je n'en connoiſſe point

dont le mérite ſoit égal au vôtre. Deviendrois-je le mari d'une femme qui m'a donné lieu de douter du degré que j'occupe dans ſon eſtime ? Non, mon très-cher amour. J'ai tant de reſpect pour vos ſaintes loix, que je ne puis ſouffrir qu'elles ſoient violées par vous-même. D'ailleurs ne croyez pas que votre ſilence & votre rougeur ſuffiſent pour m'expliquer vos intentions. Je ne veux pas non plus qu'il me reſte de l'inquiétude ſur vos motifs, c'eſt-à-dire, du doute ſi c'eſt amour ou néceſſité qui vous inſpire cette condeſcendance.

Sur ces principes, *Belford*, quel autre parti avois-je à prendre que d'expliquer ſon ſilence comme une marque de mécontentement ? Je lui ai demandé pardon d'une hardieſſe dont tout me portoit à la croire offenſée. Je lui ai promis qu'à l'avenir mon reſpect ſeroit inviolable pour ſes volontés, & que je lui prouverois par toute ma conduite qu'un véritable amour craint toujours de déplaire & d'offenſer.

Et qu'a-telle pu répondre ? Je m'imagine, *Belford*, que c'eſt ta demande.

Répondre ? Ma foi, elle a paru chagrine, déconcertée, piquée, incertaine, autant que j'en ai pu juger, ſi ſa colere

devoit tomber ſur elle-même ou ſur moi. Cependant elle s'eſt tournée, comme pour cacher une larme, qui lui échappoit malgré elle : elle a pouſſé un ſoupir, diviſé en trois ou quatre parties ; chacune avec la force qu'il falloit pour ſe faire entendre, mais en s'efforçant néanmoins de l'étouffer : & ſortant enfin, elle m'a laiſſé maître du champ de bataille.

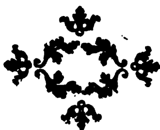
Ne me parle point de politeſſe. Ne me parle point de généroſité. Ne me parle point de compaſſion. Les forces ne ſont-elles pas égales? L'avantage n'eſt-il pas même de ſon côté ? Ne m'a-t-elle pas fait douter de ſon amour ? N'a-t-elle pas pris l'officieuſe peine de me déclarer que ſa haine pour *Solmes* ne venoit d'aucune conſidération pour moi ? & que dois-je penſer du chagrin qu'elle reſſent de ſe voir hors de ſes atteintes, ou, ce qui revient au même, de s'être rendue à la porte du jardin !

Songes-tu quel ſeroit le triomphe des orgueilleux *Harloves*, ſi je prenois le parti de l'épouſer à préſent ? Une famille inférieure à la mienne ! Nul d'entr'eux digne de mon alliance, à l'exception d'elle ! un bien conſidérable, dans lequel je ſais me renfermer pour éviter toutes

ſortes d'obligations & de dépendances ! Des eſpérances ſi relevées ! Ma perſonne, mes talens, qui ne ſont pas mépriſables aſſurément, & qui n'ont obtenu que le mépris des *Harloves!* obligé de rendre des ſoins furtifs à leur fille, tandis que deux maiſons des plus conſidérables du royaume me faiſoient des propoſitions auxquelles je fermois l'oreille, ſoit pour l'amour d'elle, ſoit parce que, déteſtant d'ailleurs le mariage, je ſuis réſolu de n'avoir jamais d'autre femme : me voir forcé de la dérober, non ſeulement à eux, mais à elle-même ! Et ne faut-il pas que je me réduiſe encore à implorer le pardon de ſa famille ? à demander d'être reconnu pour le fils d'un ſombre tyran, qui n'a que ſes richeſſes à vanter ; pour le frere d'un miſérable, qui a conçu contre moi une haine immortelle ; & d'une ſœur indigne de mon attention (ſans quoi j'aurois triomphé d'elle à mon gré, & sûrement avec mille fois moins de peine que de ſa ſœur, qu'elle a barbarement outragée) ; enfin pour le neveu de deux oncles, qui, n'ayant point d'autre mérite que leur fortune acquiſe, en prendroient droit de m'inſulter, ou voudroient me voir rampant, dans l'attente de leur faveur ?

Non, non, mes ancêtres! on n'aura point à vous reprocher que le dernier de vos descendans, qui n'en est pas assurément le plus méprisable, s'abaisse, rampe, baise la poussiere, pour devenir *l'esclave d'une femme!*

Je reprendrai tantôt la plume.





LETTRE CVII.

M. LOVELACE au même.

MAIS cette femme, n'eſt-ce pas la divine *Clariſſe?* (ſupprimons le nom d'*Harlove*, que je mépriſe dans tout autre qu'elle) N'eſt-ce pas ſur cet adorable objet que retombent implicitement mes menaces? Si la vertu eſt la véritable nobleſſe, que *Clariſſe* eſt ennoblie par la ſienne! & qu'une alliance avec elle ſeroit capable auſſi d'ennoblir, s'il n'y avoit point à lui reprocher la famille dont elle eſt ſortie & qu'elle préfere à moi!

Cependant, marchons la ſonde en main. N'y a-t-il rien eu de répréhenſible juſqu'à préſent dans elle-même? & quand on pourroit tout expliquer en ma faveur, mes réflexions ſur le paſſé ne me rendront-elles pas malheureux, auſſitôt que la nouveauté ſera dépouillée de ſes charmes, & que je ſerai en poſſeſſion du bonheur où j'aſpire? Un libertin capable de délicateſſe, la pouſſe plus loin que les autres hommes. Comme il eſt rare qu'il trouve les réſiſtances de la vertu

dans

dans les femmes avec lesquelles il se lie, il s'accoutume à juger de toutes les autres par celles qu'il a connues. Il n'y a point de femme au monde qui résiste à la persévérance d'un amant, lorsqu'il sait proportionner l'attaque aux inclinations : c'est-là, comme tu sais, le premier article du *symbole* des libertins.

Eh quoi, *Lovelace?* t'entends-je demander avec surprise : peux-tu douter de la plus admirable de toutes les femmes ? Doutes-tu de la vertu de *Clarisse?*

Je n'en doute point, cher ami. Je n'ose en douter. La religieuse vénération que j'ai pour elle me feroit trouver de l'impiété dans ce doute. Mais je te demande à mon tour, ne se peut-il pas que le principe de sa vertu soit l'orgueil ? De qui est-elle fille ? De quel sexe est-elle ? Si *Clarisse* est impécable, d'où lui vient son privilege ? L'idée orgueilleuse de donner un grand exemple à son sexe peut l'avoir soutenue jusqu'à présent. Mais cet orgueil n'est-il pas abbattu ? Connois-tu des hommes ou des femmes qui soient capables de résister à l'infortune & a l'humiliation ? Humilie particuliérement une femme, & tu verras, avec très-peu d'exceptions, que l'abaissement passe jusqu'à l'ame. *Miss Clarisse Harlove* est-elle donc le modele

de la vertu ? eſt-ce la vertu-même ? Tout le monde en a cette idée, me répondra-t-on, tous ceux qui la connoiſſent, tous ceux qui ont entendu parler d'elle.

C'eſt-à-dire, que le bruit commun eſt en ſa faveur ! Mais le bruit commun établit-il la vertu ? La ſienne eſt-elle éprouvée ? Où eſt l'audacieux qui ait oſé mettre la vertu de *Clariſſe* à l'épreuve ?

Je t'ai dit, *Belfort*, que je voulois raiſonner avec moi-même ; & je me trouve engagé dans cette diſcuſſion ſans m'en être apperçu. Pouſſons-la juſqu'à la rigueur. Je ſais que tout ce qui m'eſt échappé juſqu'ici, & tout ce qui va ſortir volontairement de ma plume, ne te paroîtra pas fort généreux dans un amant ; mais, en mettant la vertu au creuſet, mon deſſein n'eſt-il pas de l'exalter, ſi je l'en vois ſortir pure & triomphante ? Ecartons, pour un moment, toutes les conſidérations qui peuvent naître d'une foibleſſe à laquelle quelques uns donneroient aſſez mal à propos le nom de *gratitude*, & qui n'eſt ſouvent propre qu'à corrompre un cœur noble.

Au fait, cher ami. Je vais mettre ma charmante à la plus ſévere épreuve ; dans la vue d'apprendre à toutes les perſonnes de ſon ſexe que tu voudras inſtruire par

la communication de quelques passages de mes lettres, ce qu'elles doivent être pour mériter l'estime d'un galant homme; ce qu'on attend d'elles ; & si elles ont à faire à quelque tête sensée & délicate (orgueilleuse, si tu veux), combien elles doivent apporter de soin, par une conduite réguliere & constante, à ne pas lui donner occasion de juger désavantageusement de leur caractere, par des faveurs hasardées, qui seront toujours traitées de foiblesses. Une femme n'a-t-elle pas en garde l'honneur d'un homme? & ses fautes ne jettent-elle pas plus de honte sur un mari que sur elle-même? Ce n'est pas sans raison, *Belfort*, que j'ai toujours eu du dégoût pour l'état d'entraves.

Au fait, encore une fois, puisque je suis tombé sur cette importante question: savoir, si je dois prendre une femme; & si ce doit être une femme de la premiere ou de la seconde main? L'examen sera de bonne foi. Je rendrai, à cette chere personne, non seulement une sévere, mais une généreuse justice; car mon dessein est de la juger par ses propres régles, aussi bien que par nos principes.

Elle se reproche d'être entrée en correspondance avec moi, c'est-à-dire, avec

un homme d'un caractere fort libre, qui s'est d'abord proposé de l'engager dans ce commerce, & qui a réussi par des moyens qu'elle ignore elle-même.

Voyons : quels ont été ses motifs pour cette correspondance ? S'ils n'ont pas été d'une nature que sa délicatesse puisse trouver condamnable, pourquoi se les reprocher ?

A-t-elle été capable d'erreur ? l'a-t-elle été d'y persister ? N'importe qui étoit le tentatur, ou quelle étoit la tentation, C'est le fait, c'est l'erreur qui est maintenant devant nous. A-t-elle persisté contre la défense de son pere ? C'est un reproche qu'elle se fait. Jamais une fille, néanmoins, eut-elle de plus hautes idées du devoir filial & de l'autorité paternelle ? Non, jamais. Quels doivent donc avoir été les motifs qui ont eu plus de force que le devoir sur une fille si respectueuse ? Qu'en ai-je dû penser dans ce tems ? Quelles espérances en ai-je dû concevoir.

On dira que sa principale vue étoit de prévenir des accidens redoutables, entre ses proches & l'homme qu'ils insultoient de concert.

Fort bien : mais pourquoi prenoit-elle plus d'intérêt à la sûreté des autres, qu'ils

n'y en prenoient eux-mêmes ? D'ailleurs, la fameuse rencontre n'étoit-elle pas arrivée ? Une personne de vertu devoit-elle connoître des raisons assez fortes pour la faire passer sur un devoir évident ; surtout lorsqu'il n'étoit question que de prévenir un mal incertain ?

Je crois t'entendre encore : quoi, *Lovelace !* c'est le tentateur qui devient aujourd'hui l'accusateur ?

Non, mon ami ; je n'accuse personne. Je ne fais que raisonner avec moi-même ; & dans le fond de mon cœur, je justifie & je révere cette fille divine. Mais laisse-moi chercher néanmoins si c'est à la vérité qu'elle doit sa justification, ou à ma *foiblesse,* qui est le véritable nom de l'amour. Lui supposerons-nous un autre motif ?

Ce sera, si tu veux, l'amour : motif que tout l'univers jugera excusable; non parce qu'il le pense, pour te le dire en passant, mais parce que tout l'univers sent qu'il peut être égaré par cette fatale passion.

Que ce soit donc l'amour. Mais l'amour de qui ?

D'un *Lovelace*, me réponds-tu.

N'y a-t-il qu'un *Lovelace* au monde ? Combien de *Lovelace* peuvent avoir senti l'impression d'une si charmante

figure & de tant d'admirables qualités ! C'eſt ſa réputation qui a commencé ma défaite ; c'eſt ſa beauté & l'excellence de ſon eſprit qui ont rivé mes chaînes. Aujourd'hui, ce ſont toutes ces forces enſemblent qui forment un lien comme invincible, & qui me la font juger digne de mes attaques, digne de toute mon ambition.

Mais a-t-elle eu la bonne foi, la candeur, de reconnoître cet amour ?

Elle ne l'a pas eue.

S'il eſt donc vrai qu'il ſe trouve de l'amour au fond, n'y a-t-il pas avec lui quelque vice caché ſous ſon ombre ? de l'affectation, par exemple ? ou, ſi tu veux, de l'orgueil ?

Que réſulte-t-il ? La divine *Clariſſe* ſeroit donc capable d'aimer un homme qu'elle ne doit pas aimer. Elle ſeroit donc capable d'affectation. Sa vertu n'auroit donc que l'orgueil pour fondement : &, s'il y a de la vérité dans ces trois ſuppoſitions, la divine *Clariſſe* ne ſeroit donc qu'une femme !

Comment peut-elle amuſer un amant tel que le ſien ; le faire trembler, lui qui s'eſt fait une habitude de triompher des autres femmes ; le faire douter ſi elle a de l'amour pour lui, ou pour quelque

homme au monde ; & n'avoir pas eu sur elle-même un juste empire, dans des occasions qu'elle croit de la plus haute importance pour son honneur ? (Tu vois, *Belfort*, que je la juge par ses propres idées.) Mais s'être laissé piquer par l'injustice d'autrui, jusqu'à promettre d'abandonner la maison de son pere, & de partir avec un homme dont elle connoissoit le caractere ; en stipulant même de faire dépendre son mariage de plusieurs suppositions éloignées & sans vraisemblance ? Quand le sujet de ses plaintes auroit été capable de justifier toute autre femme, une *Clarisse* devoit-elle ouvrir l'entrée de sou cœur à des ressentimens dont elle se condamne aujourd'hui d'avoir été si touchée ?

Mais voyons cette chere créature qui prend la résolution de révoquer sa promesse ; qui ne s'en détermine pas moins à se trouver au rendez-vous avec son amant, homme dont elle connoît la hardiesse & l'intrépidité, à qui elle a manqué de parole plus d'une fois, & qui vient, comme elle doit s'y attendre, dans la disposition de recueillir le fruit de ses services, c'est-à-dire, résolu de l'enlever. Voyons cet homme qui l'enleve actuellement, & qui en devient le maître

absolu. Ne peut-il pas se trouver, je le répete, d'autres *Lovelaces*, d'autres mortels audacieux & constans qui lui ressemblent, quoiqu'ils puissent ne pas conduire tout-à-fait leurs desseins par les mêmes voies !

Est-il donc vrai qu'une *Clarisse* ait été fragile, suivant ses propres regles, fragile sur des points de cette importance ? & ne se peut-il pas qu'elle le devienne encore plus ; qu'elle le soit sur le plus grand point, vers lequel toutes ses autres fragilités semblent l'acheminer naturellement ?

Ne me dis pas que, pour nous comme pour ce sexe, la vertu est une faveur du ciel ; je ne parle ici que de l'empire moral que chacun peut avoir sur ses sens : & ne me demande pas pourquoi l'homme s'accorde des libertés qu'il refuse aux femmes, & dont il ne veut pas même qu'elles puissent être soupçonnées ? Vains argumens, puisque les fautes d'une femme sont plus injurieuses pour son mari, que celles d'un mari ne le sont pour sa femme. Ne comprends-tu pas quel odieux désordre les premieres jetteroient dans la succession des familles ? Le crime ne sauroit être égal. D'ailleurs, j'ai lu quelque part que la femme est faite pour l'homme : cette

dépendance entraîne une obligation plus indiſpenſable à la vertu.

Toi, *Lovelace !* (me dirois-tu peut-être, ſi je te connoiſſois moins) toi, demander tant de perfection dans une femme !

Oui, moi, puis-je te répondre. Connois-tu le grand Céſar ? ſais-tu qu'il répudia ſa femme ſur un ſimple ſoupçon ? Céſar étoit auſſi libertin que *Lovelace*, & n'étoit pas plus fier.

Cependant je conviens qu'il n'y eut peut-être jamais de femme qui ait tant approché que ma *Clariſſe* de la nature angélique. Mais, encore une fois, n'a-t-elle pas déjà fait des démarches qu'elle condamne elle-même ? des démarches, dont le public & ſa propre famille ne l'auroient pas crue capable, & que ſes plus chers parens ne veulent pas lui pardonner ? Ne t'étonne pas même que je n'admette point, en faveur de ſa vertu, l'excuſe qu'on peut tirer de ſes juſtes reſſentimens. Les perſécutious & les tentations ne ſont-elles pas l'épreuve des ames vertueuſes ? Il n'y a point d'obſtacles ni de reſſentimens qui autoriſent la vertu à s'anéantir elle-même.

Reprenons. Crois-tu que celui qui a pu la mener ſi loin, ne ſoit pas encou-

ragé, par le ſuccès, à marcher en avant? Il n'eſt queſtion que d'un eſſai, *Belford*. Qui s'alarmera d'un eſſai pour une femme toute divine? Tu ſais que je me ſuis quelquefois plu à faire des eſſais ſur de jeunes perſonnes de mérite & d'un aſſez beau nom. C'eſt une choſe étrange que je n'en aie pas encore trouvé une qui ait tenu ferme plus d'un mois, ou aſſez long-tems pour épuiſer mon invention. J'en ai tiré des concluſions fâcheuſes; & ſi je n'en découvre aucune dont la vertu ſoit incorruptible, tu vois que je ſerai en état de prêter ſerment contre tout le ſexe. Toutes les femmes ſont donc intéreſſées à l'épreuve que je médite. Quelle eſt celle qui, connoiſſant *Clariſſe*, ne mît pas volontiers ſur ſa tête l'honneur de toute l'eſpece? Que celle qui le refuſeroit s'avance, & ſoutienne l'engagement à ſa place.

Je t'aſſure, cher ami, que j'ai des idées prodigieuſement hautes de la vertu comme de toutes les graces & les perfections auxquelles je n'ai pas été capable de parvenir. Tous les libertins n'en diroient pas autant. Ils craindroient de ſe condamner eux-mêmes, en approuvant ce qu'ils négligent. Mais l'ingénuité a

toujours fait une éclatante partie de mon caractere.

Satan, qui a bonne part, comme tu peux croire, au dessein que j'ai formé, mit notre premier pere à de rudes épreuves; & c'est à la conduite que ce bon homme tint dans ces occasions, qu'il a dû la réparation de son honneur, & les récompenses qui sont venues à la suite. Une personne innocente, qui a le malheur d'être soupçonnée, ne doit-elle pas souhaiter que tous les doutes soient éclaircis ?

Renauld, dans l'*Arioste*, éloigna de lui la coupe du chevalier *Mantuan*, sans vouloir tenter l'expérience (*). L'auteur lui prête de fort bonnes raisons : « Pourquoi chercherois-je ce que je serois au désespoir de trouver ? Ma femme est d'un sexe fragile. Je ne puis avoir meilleure opinion d'elle. Si je trouve des raisons de l'estimer moins, la disgrace sera pour moi-même. » Mais Renauld n'eût pas refusé de mettre la dame à l'épreuve, avant qu'elle eût été sa femme, & lorsqu'il auroit pu tirer avantage de ses lumieres.

Pour moi, je n'aurois pas rejeté la coupe, quoique marié; n'eût-ce été que pour me confirmer dans la bonne opi-

(*) Voyez Roland le Furieux, liv. 43.

nion que j'aurois eue de l'honnêteté de ma chere moitié. J'aurois voulu ſavoir ſi j'avois une colombe ou un ſerpent dans mon ſein.

En un mot, que penſer d'une vertu qui redouteroit les épreuves, & par conſéquent, d'une femme qui voudroit les éviter? Je conclus que, pour établir parfaitement l'honneur d'une ſi excellente créature, il eſt néceſſaire qu'elle ſoit éprouvée; & par qui, ſi ce n'eſt par celui qu'elle accuſe de l'avoir déjà fait mollir ſur des points de moindre importance? Son propre intérêt le demande; non ſeulement parce qu'il a déjà fait quelque impreſſion ſur elle, mais encore parce que le regret qu'elle en a, doit faire préſumer qu'elle ſera plus en garde contre de nouvelles attaques.

Il faut convenir que ſa ſituation préſente eſt un peu à ſon déſavantage; mais la victoire lui en ſera plus glorieuſe.

Ajoutons qu'une ſeule épreuve ne ſuffiroit pas: pourquoi? parce que le cœur d'une femme peut être d'airain dans un moment, & de cire dans l'autre. Je l'ai vérifié mille fois, & toi ſans doute auſſi. Les femmes, diras-tu, ne paſſeroient pas mal leur tems, ſi tous les hommes s'aviſoient de les mettre à l'épreuve. Mais,

Belford, ce n'eſt pas mon avis non plus. Quoique libertin, je ne ſuis pas ami du libertinage dans autrui, excepté dans toi & tes camarades. Enfin recueille cette morale de mon ennuyeuſe diſcuſſion; « Les petites fripponnes qui n'ont pas de » goût pour l'épreuve, doivent faire un » choix qui réponde à leurs diſpoſitions. » Elles doivent honorer de la préférence » de bons & ſages mâles, qui ne ſont » point accoutumés à la ruſe; qui les » prendront ſur le pied qu'elles ſe don- » nent; & qui, ne trouvant rien d'abſolu- » ment mauvais dans eux-mêmes, ne ſe » portent pas aiſément à ſoupçonner les » autres. »

Tu vas me demander à préſent ce que deviendra la belle, ſi la victoire ne ſe range pas ſous ſes étendards? Que veux-tu? Une fois ſubjuguée, comme tu ſais, elle l'eſt pour toujours. C'eſt une autre de nos maximes libertines. Quelle ſource de plaiſir, pour un ennemi du mariage, de vivre avec une fille du mérite de *Clariſſe*, ſans cette incommode formalité qui oblige les femmes à changer réellement de nom, & qui entraîne tant d'autres ſujets de dégoût!

Mais ſi *Clariſſe* eſt toujours divine, ſi *Clariſſe* ſort glorieuſe de l'épreuve!

Eh bien! je l'épouserai alors, n'en doute pas. Je bénirai mon étoile ; à qui j'aurai l'obligation d'une femme que je regarderai comme un ange.

Mais ne me haïra-t-elle pas? Ne refusera-t-elle pas peut-être...... Non, non, *Belford*. Dans les circonstances où nous sommes, c'est ce que je redoute le moins. Me haïr! Et pourquoi haïroit-elle un homme qui ne l'en aimera que mieux après l'épreuve? Ajoute que j'ai le droit de représailles à faire valoir. Ma résolution n'est-elle pas justifiée par celle qu'elle a de m'éprouver moi-même? N'a-t-elle pas déclaré qu'elle veut attendre, pour notre mariage, de bonnes preuves de ma réformation?

Finissons cette grave & éloquente lettre. Toi-même, que je suppose dans les intérêts de la belle, parce que je n'ignore pas que mon très-digne oncle t'a prié d'employer l'influence qu'il te croit sur mon esprit, pour me persuader de courber la tête sous le joug nuptial, ne me permets-tu pas de tenter si je pourrai la réduire au rang des mortelles ; d'essayer si, dans cette fleur de jeunesse, avec tant de charmes, avec une santé si parfaite, elle est véritablement inflexible, & supérieure aux foiblesses de la nature?

Je veux commencer à la premiere occasion. Je veillerai sur tous ses pas ; j'observerai chaque moment, pour saisir celui que je cherche ; d'autant plus qu'elle ne m'épargne pas, qu'elle prend avantage de tout ce qui se présente pour me tourmenter, & qu'au fond elle ne me croit point, elle ne s'attend point à me trouver honnête. Si *Clarisse* est une femme, si *Clarisse* m'aime, je la surprendrai une fois en défaut. L'amour est un traître pour ceux qui le logent. L'amour au-dedans, *Lovelace* au-dehors, elle sera plus qu'une femme, ou moi bien moins qu'un homme, si je ne sors pas victorieux.

A présent, *Belford*, tu es informé de mes desseins. *Clarisse* est à moi ; mais elle m'appartiendra plus encore. Quoique le mariage soit en mon pouvoir, qui me blâmera d'essayer si je ne puis être son vainqueur autrement ? Si je manque de succès, sa gloire n'en peut tirer qu'un nouveau lustre, & ma confiance sera parfaite à l'avenir. C'est alors qu'elle méritera le sacrifice que je lui ferai de ma liberté, & que tout son sexe lui devra des honneurs presque divins.

Vois-tu maintenant toute la circulation de mon entreprise ? Tu dois la voir comme dans un miroir. Cependant,

cabale (*) est le mot. Que mon secret ne t'échappe pas, même en songe. Personne ne doute qu'elle ne doive être ma femme. Elle passera pour telle, lorsque je te donnerai le mot. En attendant, je ferai parade de réformation ; & si je ne puis conduire la belle à Londres, quelqu'une de nos favorites me dédommagera de cette contrainte. J'ai tout dit.

(*) Ce mot, dans leur société, étoit le sceau inviolable du secret.

Fin du Tome cinquieme.

LETTRES
ANGLOISES.

TOME SIXIEME.

LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.



HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.



LETTRE CVIII.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

(En réponse aux lettres 8 & 14.)

MODÉREZ votre inquiétude, ma très-chere amie, sur les petits différens qui s'élevent entre ma mere & moi. Je vous assure que nous ne nous en aimerons pas moins. Si ma mere ne m'avoit pas pour

exercer ſon humeur, il faudroit qu'elle la tournât ſur un autre : & moi, ne ſuis-je pas une fille très-bizarre ? Otez-nous cette occaſion, il nous en renaîtroit mille pour une. Vous m'avez ſouvent entendu dire que c'eſt une ancienne habitude entre nous : & vous ne le ſavez que de moi-même ; car lorſque vous étiez avec nous, vous aviez l'art de nous entretenir dans une parfaite harmonie. En vétité, je vous ai toujours redoutée plus qu'elle ; mais l'amour accompagne cette crainte. Vos reproches portent un air d'inſtruction & de douceur, qui fait néceſſairement impreſſion ſur un caractere généreux. La méthode de ma mere eſt différente : « Je le » veux ; je vous l'ordonne ; entendez-» vous ? ne ſais-je pas mieux que vous ce » qui vous convient ? je ne ſouffrirai point » qu'on me déſoblige. » Quel moyen, pour une fille un peu formée, de ſoutenir continuellement ce langage, & de n'avoir pas beaucoup de lenteur pour l'obéiſſance ?

Ne me conſeillez pas, ma chere, d'obéir à ma mere lorſqu'elle m'interdit toute correſpondance avec vous. Cette défenſe n'eſt pas raiſonnable, & je ſuis sûre que ce n'eſt pas ſon propre jugement qu'elle conſulte. Votre vieux lutin d'oncle, dont les viſites ſont plus fréquentes que jamais,

poussé par votre frere & votre sœur, en est l'unique occasion. Dans l'éloignement où ils sont de vous, la bouche de ma mere est une espece de porte-voix par lequel ils se font entendre. Encore une fois, cette défense ne peut venir de son cœur. Mais quand elle en viendroit, quel peut donc être le danger pour une fille de mon âge, d'écrire à une personne de son sexe? Que le chagrin & l'inquiétude ne vous causent pas trop d'abattement, ma très-chere amie, & ne vous fassent pas créer des difficultés imaginaires. Si votre inclination vous porte à vous servir d'une plume, j'ai le même goût, que j'exercerai dans toutes les occasions, & pour vous écrire, & malgré toutes leurs plaintes. Que vos lettres ne soient pas remplies non plus de reproches & d'accusations contre vous-même. C'est une injustice. Je souhaiterois que votre Anne *Howe*, qui n'a pas quitté la maison de sa mere, fût aussi bonne de la moitié que *miss Clarisse Harlowe*, qu'on a chassée de celle de son pere.

Je ne dirai rien de votre lettre à *Bella*, jusqu'à ce que j'en ai vu les effets. Vous espérez, dites-vous, malgré mes craintes qu'on vous enverra votre argent & vos habits. Je suis fâchée d'avoir à vous apprendre que le conseil s'est assemblé à

l'occasion de votre lettre ; & que votre mere, la seule qui ait opiné en votre faveur, a trouvé des oppositions qu'elle n'a pu vaincre. Ainsi j'exige absolument que vous acceptiez mes offres ; & que vous m'expliquiez tout ce qui peut vous manquer d'ailleurs, afin que je me hâte de vous l'envoyer.

Ne vous attachez pas tant à l'espoir d'une réconciliation, qu'il vous fasse négliger l'occasion de vous assurer d'un protecteur ; tel que seroit votre *Lovelace* avec la qualité de mari. Je m'imagine, du moins, que, si vous aviez quelque insulte à craindre alors, ce ne seroit que de lui. Quelles peuvent être ses vues, lorsqu'il laisse échapper des circonstances dont on ne sauroit le soupçonner de n'avoir pas connu le prix ? Ce n'est pas vous que je trouve blâmable. Vous ne pouviez vous expliquer autrement que par votre silence & votre rougeur, lorsque cet insensé s'est retranché dans sa soumission pour des loix que vous lui avez imposées dans une autre situation. Mais, comme je le disois quelques lignes plus haut, vous inspirez réellement de la crainte...... Et puis, je vous réponds que vous ne l'avez pas épargné.

Je

Je vous l'ai dit dans ma derniere lettre: le rôle que vous avez à soutenir est extrêmement délicat. J'ajoute que vous avez l'ame trop délicate pour ce rôle. Mais, quand l'amant est exalté, l'héroïne doit être humiliée. Il est naturellement fier & insolent. Je ne sais si vous ne devriez pas engager son orgueil, qu'il nomme son honneur; & s'il n'est pas à propos d'écarter un peu plus le voile. Je voudrois du moins que les regrets de vous être trouvée au rendez-vous, & d'autres plaintes, fussent supprimés. Que servent les regrets, ma chere? Il ne les supportera point; vous ne devez pas espérer qu'il les supporte.

Cependant mon propre orgueil est mortellement blessé, qu'un misérable de ce sexe puisse obtenir cette espece de triomphe sur une personne du mien.

Je dois avouer, après tout, que votre courage me charme. Tant de douceur, lorsque la douceur est convenable; tant de fermeté, lorsque la fermeté est nécessaire; quelle grandeur d'ame!

Mais je suis portée à juger que, dans les circonstances où vous êtes, un peu de réserve & de politique ne seroit pas d'un mauvais usage. L'humilité, dont il paroît se revêtir lorsqu'il vous voit échauffée

contre lui, ne lui est pas naturelle. Je me le représente hésitant, décontenancé, comme vous le peignez, sous la supériorité de vos corrections. Mais *Lovelace* n'est rien moins qu'un sot. Ne vous exposez point au mélange du ressentiment & de l'amour.

Vous êtes très-sérieuse, ma chere, dans la premiere de vos deux lettres, sur ce qui touche M. *Hickman* & ma mere. A l'égard de ma mere, épargnez-vous crtte gravité. Si nous ne sommes pas toujours bien ensemble, dans d'autres tems nous ne sommes pas trop mal. Aussi long-tems que je suis capable de la faire sourire, au milieu de ses plus grands accès d'humeur, (quoiqu'elle s'efforce quelquefois de s'en empêcher) c'est un fort bon signe, un signe que sa colere n'est pas profonde, ou qu'elle ne peut durer long-tems. D'ailleurs, un mot d'honnêteté, un regard obligeant, que j'adresse à son favori, met toujours l'un en extase, & rend l'autre d'une humeur supportable. Mais votre situation me pénetre le cœur; &, malgré ma légéreté, il faut qu'ils partagent quelquefois tous deux mon chagrin, qui ne cessera qu'avec l'incertitude de votre sort: surtout après le malheur que j'ai eu de

ne pouvoir vous procurer une protection qui vous auroit garantie de la fatale démarche dont je déplore avec vous la néceſſité.

ANNE HOWE.



LETTRE CIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE, à miſs HOWE.

VOUS me répétez, ma chere, que mes habits & la petite ſomme que j'ai laiſſée derriere moi, ne me ſeront point envoyés. Cependant l'eſpérance ne m'abandonne point encore. La plaie eſt récente. Lorſque leurs paſſions viendront à ſe refroidir, ils conſidéreront les choſes d'un autre œil. Que ne me promets-je pas avec une avocate telle que ma chere & mon excellente mere? Charmante indulgence! Helas! que mon cœur a ſaigné, & qu'il ſaigne encore pour elle!

Vous ne voulez pas que je compte ſur une réconciliation! Non, non, je ne me flatte pas de cette idée. Je connois trop les obſtacles. Mais puis-je empêcher que ce ne ſoit le plus cher de mes deſirs?

A l'égard de cet homme, que puis-je de plus ? Quand je serois disposée à préférer le mariage aux tentatives que je me vois obligée de faire pour ma réconciliation, vous voyez que le mariage ne dépend pas absolument de moi.

Vous dites qu'il est fier & insolent. Il l'est sans doute. Mais votre opinion peut-elle être qu'il se propose jamais de me réduire au niveau de son orgueil ? Et qu'entendez-vous, ma chere amie, lorsque vous me conseillez d'*écarter un peu plus le voile* ? Il me semble en vérité que je n'en ai jamais eu. Je vous assure hardiment que, si j'apperçois dans M. *Lovelace* quelque apparence qui ressemble au dessein de m'humilier, son insolence ne me fera jamais découvrir une foiblesse indigne de votre amitié ; c'est-à-dire, également indigne & de moi & de mon ancien caractere.

Mais, comme je suis sans autre protection que la sienne, je ne le crois pas capable d'abuser de ma situation. S'il a souffert pour moi des peines extraordinaires, il n'en a l'obligation qu'à lui-même. Qu'il en accuse, s'il lui plaît, son propre caractere, qui a fourni un prétexte à l'antipathie de mon frere. Je ne lui ai pas caché là-dessus mes sentimens. D'ailleurs, me

ſuis-je jamais engagée avec lui par quelque promeſſe ? Mon affection s'eſt-elle jamais déclarée pour lui ? Ai-je jamais deſiré la continuation de ſes ſoins ? Si la violence de mon frere n'avoit pas précipité les choſes dans l'origine, n'eſt-il pas fort vraiſemblable que mon indifférence auroit rebuté cet eſprit fier, & l'auroit fait retourner à Londres, qui eſt ſa demeure ordinaire ? Alors toutes ſes eſpérances & ſes prétentions ſe ſeroeint évanouies, parce qu'il n'auroit pas reçu de moi le moindre encouragement. Le jour de ſon départ auroit fini notre correſpondance ; & croyez-moi, jamais elle n'auroit commencé, ſans la fatale rencontre qui m'y engagea, pour l'intérêt d'autrui, inſenſée que j'étois ! & nullement pour le mien. Penſez-vous, & peut-il penſer lui-même que cette correſpondance, qui, dans mes intentios, ne devoit être que paſſagere, & ſur laquelle vous ſavez que ma mere fermoit les yeux, eût abouti à cette malheureuſe fin, ſi je n'avois été pouſſée d'un côté & trompée de l'autre ? Quand vous me ſuppoſeriez donc, dans ſa dépendance abſolue, quel prétexte auroit-il pour ſe venger ſur moi des fautes d'autrui, dont il eſt certain, d'ailleurs, qu'il a ſouffert moins que moi ? Non, chere *miſs*

Hove, il n'eſt pas poſſible qu'il me donne ſujet de craindre de lui tant de noirceur & ſi peu de généroſité.

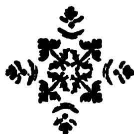
Vous ne voulez pas que je m'afflige des petits différens qui s'élevent entre votre mere & vous. Puis-je n'en être pas fort touchée, lorſqu'ils s'élevent à mon occaſſion ? n'eſt-ce pas un ſurcroît de douleur qu'ils ſoient ſuſcités par mon oncle & par mes autres parens ? Mais ſouffrez que j'obſerve avec trop d'affectation peut-être, pour les circonſtances où je ſuis, que les plaintes modeſtes que vous faites de votre mere tournent clairement contre vous. Ce langage qui vous chagrine, *je le veux, je l'ordonne, je pretends être obéie*, ne marque-t-il pas que vous vous révoltez contre ſes volontés.

J'obſerverai encore, par rapport à notre correſpondance, qui vous paroît ſans danger avec une perſonne de votre ſexe, que je n'ai pas cru qu'il y en eût davantage dans celle que je me ſuis permiſe avec M. *Lovelace*. Mais, ſi l'obéiſſance eſt un devoir, la faute conſiſte à le violer, quelles que puiſſent être les circonſtances. Ce ne ſera jamais une action louable, de s'élever contre la volonté de ceux à qui l'on doit le jour. S'il eſt vrai, au contraire qu'elle mérite d'être punie, vous

voyez que je le suis sévérement ; & c'est sur quoi j'ai voulu vous faire ouvrir les yeux par mon exemple. Cependant j'en demande pardon au ciel ; mais il m'en coûte beaucoup pour vous donner un avis si contraire à mes intérêts : & de bonne foi, je n'ai pas la force de le suivre moi-même. Mais, s'il n'arrive point de changement dans mon sort, je ferai là-dessus de nouvelles réflexions.

Vous me donnez de fort bons conseils sur la conduite que je dois tenir avec mon oncle ; & j'essairai peut-être de m'y conformer : à l'exception de la *politique*, qui ne sera jamais, ma très-chere *miss Howe*, le caractere ni le rôle de votre sincere & fidelle amie.

CL. HARLOVE.





LETTRE CX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

VOUS ne sauriez douter, ma chere *miss Hove*, que les circonstances de ma fuite, & les cris affectés que j'entendis à la porte du jardin, ne m'aient laissé d'étranges inquiétudes. Combien n'ai-je pas frémi de la seule pensée d'être entre les mains d'un homme qui auroit été capable de me tromper lâchement par un artifice prémédité? Chaque fois qu'il s'est présenté à mes yeux, mon indignation s'est réveillée avec cette idée; d'autant plus que j'ai cru remarquer sur son visage une sorte de triomphe qui me reprochoit ma crédulité & ma foiblesse. Peut-être n'est-ce au fond que la même vivacité & le même air d'enjouement qu'il porte naturellement dans sa physionomie.

J'étois résolue de m'expliquer avec lui sur cet important article, la premiere fois que je me sentirois assez de patience pour lui en parler avec modération; car, outre la nature de l'artifice, qui me piquoit.

excessivement d'elle-même, je m'attendois, s'il étoit coupable, à des excuses & des évasions qui devoient m'irriter encore plus ; & s'il désavouoit mes soupçons, je prévoyois que son désaveu me laisseroit des doutes qui nourriroient mon inquiétude, & qui augmenteroient mes dégoûts & mes ressentimens à la moindre offense.

L'occasion que je desirois s'est présentée, & je ne veux pas differer un moment à vous informer de ce qu'elle a produit.

Il étoit à me faire sa cour, dans les termes les plus polis; déplorant le malheur qu'il avoit, disoit-il, d'être moins avancé que jamais dans mon estime, sans savoir à quoi il devoit attribuer cette disgrace ; & m'accusant de je ne sais quel préjugé, ou d'un fond d'indifférence, que son chagrin étoit de voir croître de jour en jour. Enfin il me supplioit de lui ouvrir mon cœur, pour lui donner l'occasion de reconnoître ses fautes & de les corriger ; ou celle de justifier sa conduite, & de mériter un peu plus de part à ma confiance.

Je lui ai répondu assez vivement : Eh bien, M. *Lovelace*, je vais m'ouvrir avec une franchise qui convient peut-être à mon caractere plus qu'au vôtre (il se

flattoit que non, m'a-t-il dit), & vous déclarer un ſoupçon qui me donne fort mauvaiſe opinion de vous, parce qu'il m'oblige de vous regarder comme un homme artificieux, dont les deſſeins doivent m'inſpirer de la défiance.

J'écoute, mademoiſelle, avec la plus vive attention.

Il m'eſt impoſſible de penſer favorablement de vous, auſſi long-tems que la voix qui s'eſt fait entendre du jardin, & qui m'a remplie d'une terreur dont vous avez tiré tant d'avantage, demeure ſans explication. Apprenez-moi nettement, apprenez-moi ſincérement le fond de cette circonſtance, & celui de vos intrigues avec ce vil *Joſeph Léman*. La bonne foi que vous aurez ſur ce point ſera ma regle, à l'avenir, pour juger de vos proteſtations.

Comptez, très-chere *Clariſſe*, m'a-t-il répondu, que je vais vous expliquer tout, ſans le moindre déguiſement. J'eſpere que la ſincérité de mon récit expiera ce que vous pourrez trouver d'offançant dans l'action.

» Je ne connoiſſois pas ce *Léman*, & » j'aurois dédaigné l'infame methode de » corrompre les domeſtiques d'autrui, » pour découvrir les ſecrets d'une fa-

» mille, si je n'avois pas été informé
» qu'il s'efforçoit d'engager un de mes
» gens à lui rendre compte de tous mes
» mouvemens & de toutes mes intrigues
» supposées, en un mot, de toutes les
» actions de ma vie privée. Ses motifs ne
» demandoient pas d'éclaircissement. J'or-
» donnai à mon valet de chambre, car
» c'étoit à lui-même que les offres étoient
» adressées, de me faire entendre la pre-
» miere conversation qu'il auroit avec lui;
» &, prenant le moment où j'entendis
» proposer une somme assez considérable
» pour une information qu'on demandoit
» particuliérement, avec promesse d'une
» récompense encore plus forte après le
» service, je me présentai brusquement,
» j'affectai de faire beaucoup de bruit;
» &, demandant un couteau pour couper
» les oreilles du traître, dont je tenois
» dejà l'une, dans la vue, lui dis-je,
» d'en faire un présent à ceux qui l'em-
» ployoient, je le forçai de m'apprendre
» leur nom.

» Votre frere, mademoiselle, & votre
» oncle Antonin, furent les deux per-
» sonnes qu'il nomma.

» Il ne me fut pas difficile, après lui
» avoir fait grace, en lui représentant
» l'énormité de son entreprise & mes

» honorables intentions, de l'engager dans
» mes intérêts par l'eſpoir d'une groſſe
» récompenſe, ſur-tout lorſque je lui eus
» fait concevoir qu'il pouvoit conſerver
» en même tems la faveur de votre frere
» & de votre oncle, & que je ne deſirois
» ſes ſervices que par rapport à vous &
» à moi, pour nous garantir des effets
» d'une mauvaiſe volonté, dans laquelle
» il me confeſſa que lui & vos autres
» domeſtiques trouvoient beaucoup d'in-
» juſtice.

C'eſt par cette voie, je vous l'avoue,
» mademoiſelle, que j'ai ſouvent fait
» tourner ſes maîtres ſur le pivot que je
» tenois à la main, ſans qu'ils aient pu
» s'en défier. Mon agent, qui ne ceſſe pas
» de ſe donner pour honnête homme,
» & qui me rappelle toujours à ſa conſ-
» cience s'eſt trouvé d'autant plus à l'aiſe,
» que je l'ai aſſuré continuelleement de
» la droiture de mes vues, & qu'il a
» reconnu par lui-même que ſes ſoins
» avoient prévenu plus d'un fâcheux
» accident.

» Ce qui a ſervi encore à me les ren-
» dre plus agréables, permettez que je
» le reconnoiſſe devant vous, mademoi-
» ſelle, c'eſt que, ſans votre participa-
» tion, ils vous ont procuré conſtamment

» la liberté d'aller au jardin & au bûcher,
» qu'on ne vous auroit peut-être pas
» laissée si long-tems. Il s'étoit chargé,
» auprès de la famille d'observer toutes
» vos démarches; & son attention étoit
» d'autant plus empressée, qu'elle servoit
» à écarter tous les autres domestiques.

Ainsi, ma chere, il se trouve que, sans le savoir, j'avois obligation moi-même à ce profond politique.

Je suis demeurée muette d'étonnement. Il a continué.

« A l'égard de l'autre circonstance,
» qui vous a fait prendre mademoiselle,
» une si mauvaise opinion de moi, je
» confesse ingénument que votre résolu-
» tion de partir m'étant un peu suspecte,
» & la mienne étant de ne rien épargner
» pour vous soutenir dans votre premiere
» idée, la crainte de n'avoir pas assez de
» tems pour vous faire goûter mes raisons
» m'avoit fait ordonner à *Léman* d'éloi-
» gner tous ceux qui se présenteroient, &
» de se tenir lui-même à peu de distance
» de la porte. »

Mais, monsieur, ai-je interrompu, comment vous est-il arrivé de craindre que je ne changeasse de résolution? Je vous avois écrit, à la vérité, pour vous en informer, mais vous n'avez pas eu ma

lettre : & comme je m'étois réservée le droit d'abandonner mon premier dessein, avez-vous pu savoir si ma famille ne s'étoit pas laissé fléchir, & si je n'avois pas de bonnes raisons pour demeurer ?

« Je serai sincere, mademoiselle. Vous „ m'aviez fait espérer que, si vous chan- „ giez de résolution, vous m'accorde- „ riez une entrevue, pour m'en apprendre „ les motifs. Je trouvai votre lettre ; mais „ n'ignorant pas que vos amis étoient „ inébranlables dans leurs idées, & ne „ doutant pas néanmoins que vous ne „ m'écrivissiez pour suspendre votre réso- „ lution, & probablement pour éviter „ aussi l'entrevue, je pris le parti de laisser „ votre lettre, dans l'espérance de vous „ engager du moins à me voir : & n'étant „ pas venu sans quelque préparation, „ j'étois résolu, quelles que fussent vos „ nouvelles vues, de ne vous pas laisser re- „ tourner au château. Si j'eusse pris votre „ lettre, il auroit fallu s'en tenir à ces nou- „ veaux ordres, du moins jusqu'à d'autres „ événemens : mais ne l'ayant pas reçue, & „ vous croyant bien persuadée que, dans „ une situation si désespérée, j'étois ca- „ pable de rendre une visite à vos amis, „ je comptai absolument sur l'entrevue „ que vous m'aviez fait espérer.

Méchant esprit que vous êtes! lui ai-je dit; c'est mon chagrin, de vous avoir donné l'occasion de prendre des mesures si justes pour abuser de ma foiblesse! Mais est-il vrai que vous auriez poussé la hardiesse jusqu'à rendre visite à ma famille?

« Oui, mademoiselle. J'avois quelques „ amis prêts à m'accompagner; & si les „ vôtres avoient refusé de me voir & de „ m'entendre, je serois allé directement „ chez *Solmes* avec le même cortege.

Qu'auriez-vous donc fait à M. *Solmes?*

« Pas le moindre mal, s'il nous eût » reçus de bonne grace. »

Mais enfin, s'il ne vous eût pas reçus de bonne grace, comme vous l'entendez, que lui auriez-vous fait? Cette question a paru l'embarrasser. Pas le moindre mal dans sa personne, m'a-t-il répété. Je l'ai pressé de s'expliquer mieux:

« Si je lui permettois de le dire, il » s'étoit proposé seulement d'enlever ce » pauvre misérable, & de le tenir enfermé » l'espace d'un ou deux mois. C'étoit une » entreprise dont l'exécution étoit jurée, » quelles qu'en pussent être les suites. »

A-t-on jamais rien entendu de si horrible? J'ai poussé un profond soupir, & je lui ai dit de reprendre à l'endroit où je l'avois interrompu.

« J'avois ordonné à *Léman* de se tenir
„ à peu de distance de la porte ; &, s'il
„ entendoit quelque dispute entre nous,
„ ou s'il voyoit paroître quelqu'un dont
„ l'arrivée pût nous troubler, de pousser
„ les cris que vous avez entendus : &
„ cela, dans la double vue de le mettre à
„ couvert des soupçons de votre famille,
„ & d'être averti qu'il étoit tems pour moi
„ de vous engager, s'il étoit possible, à
„ partir, suivant votre promesse. J'espere,
„ mademoiselle, que, si vous considérez
„ toutes les circonstances, & le danger où
„ j'étois de vous perdre sans retour, l'a-
„ veu que je vous fais de cette invention,
„ & de celle qui regarde *Solmes*, ne
„ m'attirera point votre haine. Supposez
„ que vos parens fussent arrivés, comme
„ nous pouvions nous y attendre tous
„ deux ; n'aurois-je pas été le plus mépri-
„ sable de tous les hommes, si je vous
„ avois abandonnée aux insultes d'un
„ frere & de toute une famille, qui vous
„ ont traitée si cruellement sans avoir le
„ prétexte que notre entrevue leur auroit
„ fourni ? »

Que d'horreurs ! me suis-je écriée. Mais monsieur, en prenant tout ce que vous me dites pour autant de vérités, s'il est venu quelqu'un, pourquoi n'ai-je vu que

Léman à la porte ? Pourquoi nous a-t-il ſuivis ſeul, & à tant de diſtance ?

Il eſt fort heureux pour moi, m'a-t-il répondu, en mettant la main dans une de ſes poches, & puis dans une autre...... J'eſpere que je ne l'ai pas jetée.... Elle eſt peut-être dans l'habit que je portois hier. Je penſois peu qu'il ſeroit néceſſaire de la produire......Mais je ſuis bien aiſe d'en venir à la démonſtration, quand l'occaſion s'en préſente..... Je puis être un étourdi..... Je puis être un négligent..... & je ſuis en vérité l'un & l'autre. Mais, par rapport à vous, mademoiſelle, jamais un cœur ne fut plus ſincere.

Il s'eſt levé là-deſſus; & s'avançant vers la porte, il s'eſt fait apporter le dernier habit qu'il avoit quitté. Il en a tiré un lettre chiffonnée, comme un papier dont il avoit tenu peu de compte : la voici, m'a-t-il dit, en revenant à moi d'un air joyeux.

Elle étoit datée, lundi au ſoir, & de la main de *Joſeph Léman* : « Qui lui demandoit pardon d'avoir crié trop tôt.
„ La crainte d'être ſoupçonné lui avoit
„ fait prendre le bruit d'un petit chien,
„ qui le ſuit toujours & qui avoit traverſé
„ la charmille, pour le mouvement de
„ quelqu'un de ſes maîtres. Lorſqu'il s'é-

„ toit apperçu de son erreur, il avoit „ ouvert la porte avec sa propre clef; & „ sortant avec précipitation, il avoit „ voulu lui apprendre que sa seule frayeur „ l'avoit fait crier. Mais bientôt, ajou- „ toit-il, plusieurs personnes de la mai- „ son avoient pris l'alarme; & les re- „ cherches étoient commencées à son „ retour (*) ».

J'ai branlé la tête après cette lecture. Ruses, ruses, ai-je dit; c'est ce que je puis penser de plus favorable. Ah, monsieur *Lovelace!* que le ciel vous pardonne, & qu'il aide à votre réformation! Mais je ne vois que trop, par votre propre récit, que vous êtes un homme rempli d'artifice.

« L'amour, ma très-chere vie, est » une ingénieuse passion. Nuit & jour j'ai » mis ma stupide cervelle à la torture » (quelle stupidité! ai-je dit en moi- » même) pour trouver le moyen de pré- » venir un odieux sacrifice, & tous les » malheurs qui seroient venus à la suite. » Si peu d'assurance de votre affection! » une antipathie si injuste de la part de » vos amis! un danger si pressant de vous

[*] On a vu, dans une lettre de M. *Lovelace*, qu'il avoit promis à *Léman*, de lui en faire une de cette nature, qu'il n'auroit que la peine de copier.

» perdre par cette double raiſon ! Je n'a-
» vois pas fermé l'œil depuis quinze jours :
» & je vous avoue, mademoiſelle, que, ſi
» j'avois négligé quelque choſe pour em-
» pêcher votre retour au château, je ne
» me le ſerois pardonné de ma vie. »

Je ſuis revenue à me blâmer moi-même d'avoir conſenti à le voir : & mes remords ſont juſtes ; car, ſans cette malheureuſe entrevue, toutes ſes méditations de quinze jours ne lui auroient ſervi de rien ; & peut-être n'en ſerois-je pas moins échappée à M. *Solmes*.

Cependant s'il eût exécuté la réſolution de ſe préſenter à ma famille, & s'il en eût reçu quelque inſulte, comme il n'auroit pas manqué d'en recevoir, à quels déſaſtres ne falloit-il pas s'attendre ?

Mais que penſer de ce deſſein formé d'enlever le pauvre *Solmes*, & de le tenir priſonnier pendant deux mois ? O ma chere ! à quel homme ai-je permis de m'enlever, au lieu de *Solmes* ?

Je lui ai demandé s'il croyoit que des énormités de cette nature, & cette audace à braver les loix de la ſociété, puſſent demeurer impunies.

Il n'a pas fait difficulté de me dire, avec un de ces airs enjoués que vous lui connoiſſez, qu'il n'avoit eu que ce moyen

pour arrêter la malice de ses ennemis, & pour me garantir d'un mariage forcé : que ces entreprises désespérées lui causoient peu de plaisir, & qu'il n'auroit fait aucun mal à la personne de *Solmes* : qu'il se seroit exposé sans doute à la nécessité de quitter son pays, du moins pour quelques années ; mais que, s'il avoit été réduit à l'exil, parti, d'ailleurs, qu'il auroit embrassé volontairement après avoir perdu l'espérance d'obtenir mon cœur, il se seroit procuré un compagnon de voyage, de son sexe & de ma famille, auquel je ne pensois guere.

A-t-on jamais rien vu d'approchant ? Je ne puis douter qu'il ne parlât de mon frere !

Voilà donc, monsieur, lui ai-je dit avec les marques d'un vif ressentiment, l'usage que vous faites de votre agent corrompu....

Mon agent, mademoiselle ! Il est celui de votre frere comme le mien. Vous savez, par mes aveux sinceres, qui a commencé la corruption. Je vous assure, mademoiselle, que je me suis échappé à bien des choses, en qualité de représailles dont je n'aurois pas été capable de donner l'exemple.

Ce qui me reste à dire là-dessus, M. *Lo-*

velace, c'est que ce misérable agent à double face ayant causé probablement de grands maux de part & d'autre, & paroissant continuer ses viles pratiques, mon devoir m'oblige de faire connoître à mes amis quel serpent ils nourrissent dans leur sein.

Oh ! par rapport à lui, mademoiselle, vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; le tems de ses services touche à sa fin. Le coquin en a tiré bon parti. Son dessein n'est pas de vieillir dans sa condition. Il est actuellement en traité pour une hôtellerie, qu'il regarde comme le sommet de la fortune. Je vous apprendrai même qu'il fait l'amour à la *Betty* de votre sœur; & cela, par mon conseil. Ils doivent se marier, lorsque *Léman* sera établi. Je médite déjà quelque moyen de punir cette effrontée soubrette, de toutes les insolences que vous avez essuyées d'elle, & de l'en faire repentir jusqu'au dernier moment de sa vie.

Que de misérables projets, monsieur ! Comment ne craignez-vous pas de trouver aussi quelque vengeur pour des maux bien plus grands dont vous êtes coupable ? Je pardonne de tout mon cœur à *Betty*. Elle n'étoit point à moi ; &, suivant les apparences, elle n'a fait qu'obéir aux

ordres de celle à qui elle devoit de l'obéissance, avec plus de soumission que je n'en ai eu pour ceux à qui j'en devois beaucoup davantage.

N'importe, m'a-t-il répondu ; peut-être, ma chere, dans la vue de m'effrayer « Le décret étoit prononcé. Il falloit que,
» *Betty* portât la peine de son insolence:
» & si je croyois que Léman ne méritât pas
» moins d'être puni, il me promettoit que
» dans son plan, qui étoit double, l'un
» & l'autre auroient part à sa vengeance.
» Le mari & la femme ne devoient pas
» souffrir séparément.

La patience m'a manqué. Je lui en ai fait nettement l'aveu. Je vois, monsieur, lui ai-je dit, avec quel homme je suis condamnée à vivre ; & me retirant, je l'ai laissé dans un état que j'aurois pris dans un autre pour de l'embarras & de la confusion.





LETTRE CXI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

LA franchise avec laquelle j'ai continué de m'expliquer, lorsque j'ai revu M. Lovelace, & le dégoût que j'ai marqué ouvertement pour ses idées, pour ses manieres, & pour ses discours, paroissent l'avoir un peu rappellé à lui-même. Il veut tourner en plaisanterie les menaces auxquelles il s'est échappé contre mon frere & M. Solmes. « Il a, dit-il, trop » de ménagemens à garder dans sa patrie, » pour s'abandonner à des projets de ven- » geance qui le mettroient dans la né- » cessité de la quitter. Il prétend d'ailleurs » qu'il a permis à Léman de rapporter » de lui mille choses qui n'ont & qui » ne peuvent avoir aucune vérité ; dans » la seule intention de se rendre formi- » dable aux yeux de quelques personnes, » & de prévénir de grands désordres par » cette voie. C'est un malheur pour lui » d'avoir quelque réputation d'esprit & » de vivacité ; on lui attribue souvent ce » qu'il n'a pas dit ou ce qu'il n'a pas

» fait, & plus encore ; on juge de lui sur
» quelques discours échappés, qu'il ou-
» blie, comme dans cette occasion, aussi-
» tôt qu'ils ont passé ses levres.

Il se peut, ma chere, qu'il soit de bonne foi dans une partie de ses excuses. J'ai peine à croire qu'à son âge, il puisse être aussi méchant qu'on l'a prétendu. Mais un homme de ce caractere, à la tête d'une troupe de gens tels qu'on peint ses compagnons, tous riches, intrépides, & capables des entreprises dont j'ai le malheur d'être un exemple, me paroît extrêmement dangereux.

Son indifférence pour l'opinion publique est une autre de ses excuses. Je la trouve très-mauvaise. Que peut espérer une femme, d'un homme qui a si peu d'égard pour sa propre réputation ? Ces agréables libertins peuvent amuser, une heure ou deux, dans une conversation mêlée. Mais c'est l'homme de probité, l'homme de vertu, dont il faut desirer la société pour tous les momens de la vie. Quelle est la femme qui consente, lorsqu'elle pourra s'en dispenser, à s'abandonner au pouvoir d'un homme qui ne connoît aucune loi morale ; dans le doute s'il daignera remplir, de son côté, les obligations conjugales, & la traiter du

du moins avec les égards de sa politesse ?

Avec ces principes, ma chere, avec ces réflexions, me jeter moi-même à la tête d'un homme..... Plût au ciel..... Mais que servent à présent les regrets ? A quelle protection recourir, quand je serois libre de renoncer à la sienne ?



LETTRE CXII.

M. LOVELACE *à M.* BELFORD.

Vendredi, 14 d'Avril.

JE ne connois rien de si insensé que tous ces *Harloves*. Que veux-tu que je te dise, *Belford?* Il faut que la belle tombe, eût-elle tous les génies immortels pour sa garde ; à moins que, se rassemblant visiblement autour d'elle, ils ne l'arrachent de mes bras, pour l'enlever avec eux dans la région éthérée.

Ma crainte, ma seule crainte, c'est qu'une fille, qui m'a suivi avec tant de répugnance, n'offre à son pere des conditions qui pourroient être acceptées ; telles que de m'abandonner, pour être délivrée

de *Solmes*. Je cherchois le moyen de me garantir d'une si cruelle espece de danger. Mais les *Harloves* paroissent résolus d'achever pour moi l'ouvrage qu'ils ont commencé.

Qu'il se trouve de stupides créatures dans le monde! N'est-ce pas un génie bien fin que ce frere, de n'avoir pas conçu que celui qui est capable de se laisser corrompre pour entreprendre une mauvaise action, peut être aussi sûrement corrompu contre celui qui l'emploie, surtout lorsqu'on lui offre l'occasion de tirer un double avantage de sa perfidie? Toi-même, *Belford*, tu ne pénétreras jamais la moitié de mes inventions.

(*Il lui raconte ici la conversation qu'il a eue avec* Clarisse, *sur les cris de son agent, qu'elle avoit entendus à la porte du jardin. Les circonstances sont les mêmes qu'on a lues dans la lettre précédente. Ensuite il continue:*

N'admires-tu pas l'habileté de ton ami pour les glorieuses impostures? Vois combien j'étois proche de la vérité. Je ne m'en suis écarté qu'en assurant que le bruit s'étoit fait sans ordre, & par l'unique mouvement d'une terreur panique. Si je lui avois fait un aveu plus exact, son

orgueil, mortifié de se voir pris pour dupe, ne me l'auroit jamais pardonné.

Si le hasard avoit fait de moi un héros guerrier, la poudre à canon me seroit inutile. Je renverserois tous mes ennemis par la seule force de mes stratagemes, en faisant retomber tous leurs desseins sur leur tête.

Mais que dis-tu de ces peres & de ces meres ?...... Que le ciel les prenne en pitié ! Si la providence n'avoit pas plus de part à leur conduite que la discrétion, sauveroient-ils une de leurs filles ? *James* & *Arabelle* peuvent avoir leurs motifs, mais que dire d'un pere à qui le bon sens a manqué dans une affaire de cette importance ? Que dire d'une mere ? d'une tante ? de deux oncles ? Qui peut penser sans impatience à cette troupe d'imbécilles ?

Ma charmante apprendra bientôt jusqu'où leur ressentiment va contr'elle. Je me flatte qu'alors elle prendra un peu plus de confiance à moi. C'est alors que je serai jaloux de n'être pas aimé avec la préférence que mon cœur desire, & que je la réduirai à reconnoître le pouvoir de l'amour & de la reconnoissance. Alors

alors, je ferai libre de prendre un baiser sur ses levres; & je ne ressemblerai point *à un pauvre affamé qui voit devant lui un morceau délicieux, auquel il n'ose toucher sur sa vie* (*).

Mais je me souviens qu'anciennement j'étois timide avec les femmes. Je le suis encore avec celle-ci. Timide! cependant qui connoît ce sexe mieux que moi? C'est sans doute par cette raison même, que je le connois si bien. Lorsque j'ai réfléchi sur moi-même, par comparaison avec l'autre sexe, j'ai trouvé, *Belford*, qu'un homme, de mon caractere a dans l'ame quelque chose qui tient beaucoup de celle des femmes. Ainsi, comme *Tirésias*, il est capable de connoître leurs pensées & leurs inclinations presqu'aussi bien qu'elles-mêmes. Les femmes modestes, & moi, nous sommes à peu près au même point, avec cette seule différence, que ce qu'elles pensent, je l'exécute. Mais les femmes immodestes vont beaucoup plus loin que moi, & dans leurs pensées & dans leurs actions.

Veux-tu que je te donne une preuve de cette idée? C'est que nous autres libertins, nous ne laissons pas d'aimer la modestie dans une femme; tandis que les

[*] Deux vers d'une comédie angloise.

femmes modeftes, j'entends celles qui affectent de le paroître, préferent toujours un homme impudent. D'où cela viendroit-il, fi ce n'étoit d'une véritable reffemblance dans le fond de la nature? C'eft apparemment ce qui a fait dire au poëte, *que toute femme eft un libertin dans le cœur*. C'eft à elles de prouver, fi elles le peuvent, la fauffeté de cette imputation.

Je me fouviens auffi d'avoir lu, dans quelque philofophe, qu'*il n'y a point de méchanceté comparable à celle d'une méchante femme*. Peux-tu me dire, *Belford*, de qui eft ce bon mot? N'eft-ce pas de Socrate? fa femme étoit un diable. Seroit-ce de Salomon? (*) Le roi Salomon! tu as fans doute entendu parler d'un roi de ce nom. Ma mere, qui étoit une femme fimple, m'avoit appris dans mon enfance à répondre, Salomon, lorfqu'elle me demandoit qui étoit le plus fage de tous les hommes. Mais elle ne m'a jamais appris d'où lui venoit la partie de fa fageffe qui n'étoit pas infpirée.

Ma foi, *Belford*, nous ne fommes pas

[*] M. Lovelace ne devinoit pas plus jufte en citant Salomon, que Socrate. Ce paffage eft de l'Eccléfiafte, chap. 25.

si méchans, toi & moi, qu'on ne puisse l'être encore plus. Il n'est question que de savoir nous arrêter au point où nous sommes.



LETTRE CXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Vendredi, 14 d'Avril.

VOICI les circonstances d'une conversation dont je sors, avec M. Lovelace, & que je dois nommer agréable.

Il a commencé par m'apprendre qu'il venoit d'être informé que mes amis ont abandonné tout d'un coup la résolution de me poursuivre, ou de me faire rentrer sous le joug; & qu'il ne lui restoit par conséquent que de savoir mes intentions, c'est-à-dire, ce que je voulois faire, & ce que je voulois qu'il fît.

Je souhaitois, lui ai-je dit, qu'il partît immédiatement. Lorsqu'on sauroit dans le monde que je serois absolument indépendante de lui, on se persuaderoit sans peine que les mauvais traitemens de mon frere m'ont forcée de quitter la maison

paternelle ; & c'étoit une apologie de ma conduite que je pouvois faire avec justice, autant pour la justification de mon pere que pour la mienne.

Il m'a repliqué, avec beaucoup de douceur, que, si mes amis demeuroient fermes dans cette nouvelle résolution, il n'avoit aucune objection à former contre mes volontés ; mais, qu'étant assuré en même tems qu'ils n'avoient pris ce parti que dans la crainte des malheurs où mon frere pouvoit être entraîné par une aveugle vengeance, il étoit porté à croire qu'ils reprendroient leur premier dessein aussi-tôt qu'ils croiroient le pouvoir sans danger.

C'est un risque, mademoiselle, a-t-il continué, auquel je ne saurois m'exposer. Vous le trouveriez vous-même étrange. Cependant je n'ai pas plutôt appris leur nouvelle résolution, que je me suis cru obligé de vous en instruire, & de prendre là-dessus vos ordres.

Je serois bien aise, lui ai-je dit, (pour m'assurer s'il n'avoit pas quelque vue particuliere) de savoir quel est votre propre avis.

Il me seroit aisé de vous l'expliquer, si je l'osois, si j'étois sûr de ne pas vous déplaire ; si ce n'étoit pas rompre des con-

ditions qui seront inviolables pour moi.

Dites, monsieur, ce que vous pensez. Je suis libre d'y donner mon approbation ou de la refuser.

Pour temporiser, mademoiselle, en attendant que j'aie le courage de parler plus haut, (le courage ma chere ! ne plaignez-vous pas M. Lovelace de manquer de courage ?) je vous proposerai seulement ce que je crois le plus capable de vous plaire. Supposons, si votre penchant ne vous porte pas chez *miladi Lawrence*, que vous fissiez un tour du côté de Windsor.

Pourquoi Windsor ?

Parce que c'est un lieu agréable; parce qu'il est à portée de Berkshire, d'Oxford, de Londres : de Berkshire, où milord M.. est à présent; d'Oxford, dans le voisinage duquel *miladi Lawrence* fait sa demeure; de Londres, où vous serez toujours libre de vous retirer, & où je pourrai moi-même, si vous l'exigez, choisir ma retraite pendant votre séjour à Windsor, sans être fort éloigné de vous.

Cette ouverture ne m'a pas déplu. Je n'ai pas eu d'autre objection à lui faire que le désagrément de me voir trop loin de *miss Howe*, à qui je souhaitois de pouvoir toujours donner de mes nouvelles

dans l'espace de deux ou trois heures.

Si j'avois des vues sur quelque autre lieu que Windsor, il n'attendoit que mes ordres pour m'y faire préparer un logement commode. Mais, de quelque côté que je tournasse mon choix, plus près ou plus loin de *miss Howe*, il avoit des domestiques, dont la plus importante affaire étoit de m'obéir.

Il m'a fait une proposition dont je lui ai sû bon gré, celle de reprendre mon ancienne *Hannah*, aussitôt que je serois fixée, à moins que je n'aimasse mieux avoir près de moi une des deux filles de madame *Sorlings*, dont il m'avoit entendu louer le caractere.

Le nom d'*Hannah* m'a fait beaucoup de plaisir, comme il a pu s'en appercevoir. Je lui ai dit que j'avois déjà pensé à rappeller cette bonne fille; qu'à l'égard des deux autres, elles étoient trop utiles à leur famille, où chacune avoit son office, qu'elles remplissoient toutes deux avec une ardeur admirable; que, dans la satisfaction que je prenois à les voir, je passerois volontiers mes jours avec elles, sur-tout, lorsqu'après son départ, le logement me deviendroit plus commode.

Il n'étoit pas besoin, m'a-t-il dit, de répéter les objections qui combattoient

ce dessein. A l'égard de Windsor, ou de tout autre lieu que je pourrois choisir, je déciderois aussi s'il devoit m'y accompagner; parce que, dans tous les points où non seulement ma réputation, mais ma délicatesse même seroient intéressées, il ne consulteroit point d'autres idées que les miennes; &, puisqu'il m'avoit trouvée la plume à la main, il étoit tenté de me laisser dans cette occupation, & de monter à cheval sur le champ, pour aller prendre langue dans le lieu qu'il me plairoit de nommer.

Connoissez-vous quelqu'un à Windsor? lui ai-je demandé, pour être toujours sur mes gardes. Croyez-vous qu'il s'y trouve des logemens commodes?

A l'exception de la forêt, m'a-t-il dit, où j'ai pris souvent le plaisir de la chasse, Windsor est, de tous les lieux agréables celui que j'ai le moins fréquenté. Je n'y ai pas la moindre connoissance.

Après d'autres réflexions, je suis convenue que Windsor avoit une partie des qualités que je desirois à ma retraite; & je lui ai dit que, s'il pouvoit trouver une chambre seulement pour moi, & un cabinet pour *Hannah*, je m'y rendrois volontiers. J'ai ajouté que le fonds de mes richesses n'étoit pas considérable, & que je voulois éviter d'avoir obli-

gation à personne. Enfin, je lui ai fait entendre que le plutôt seroit le mieux, parce que rien ne l'empêcheroit de partir sur le champ pour Londres ou pour Berkshire, & que je publierois alors mon indépendance.

Il m'a renouvellé, dans des termes fort civils, l'offre d'être mon banquier. Je ne m'en suis pas excusée moins civilement.

Cette conversation, à tout prendre, avoit eu beaucoup d'agrément pour moi. Il m'a demandé si je souhaitois que mon logement fût dans Windsor, ou hors de la ville. Aussi près du château, lui ai-je dit, qu'il sera possible; parce que j'aurai la facilité d'assister au service divin, dont je n'ai été privée que trop long-tems.

Il seroit charmé, m'a-t-il dit, s'il pouvoit me procurer un logement chez quelque chanoine du château, où il s'imaginoit que, par diverses raisons, je me plairois plus que dans tout autre lieu; &, pouvant se reposer sur la parole que je lui ai donnée de ne pas lui préférer d'autre homme, aux conditions qu'il a si joyeusement acceptées, il demeurera d'autant plus tranquille, que son rôle à présent, est de mériter mon estime, par la seule voie qu'il connoît propre à la

lui faire obtenir. « Je ne suis qu'un jeune
» homme, mademoiselle, a-t-il ajouté
» d'un air fort sérieux; mais j'ai fait une
» longue course. Que cet aveu ne m'attire
» pas le mépris d'une ame aussi pure que
» la vôtre. Il est tems d'abandonner un
» train de vie dont je suis fatigué; car
» je puis dire, comme Salomon, qu'il n'y
» a rien de nouveau pour moi sous le
» soleil. Mais je suis persuadé qu'une con-
» duite vertueuse offre des plaisirs qui ne
» s'alterent point, & qui ont toujours le
» charme de la nouveauté. »

Ce discours m'a causé la plus agréable surprise. Je l'ai regardé attentivement, comme si je m'étois défiée du témoignage de mes yeux & de mes oreilles. Sa contenance s'accordoit avec son langage.

Je lui en ai marqué ma joie, dans des termes dont il a paru si touché, qu'il trouvoit plus de satisfaction, m'a-t-il dit, dans cette aurore de ses beaux jours & dans mon approbation, qu'il n'en avoit jamais ressenti du succès de ses passions les plus emportées.

Assurément, ma chere, il parle de bonne foi. Il ne seroit pas capable de ce langage ni de ces idées, si son cœur n'y avoit autant de part que son esprit. Ce qui suit m'a disposée encore plus à le croire sincere.

« Au milieu de mes erreurs, a-t-il re-
» pris, j'ai conservé du respect pour la
» religion & pour ceux qui lui sont sincé-
» rement attachés. J'ai toujours changé
» de discours, lorsque mes compagnons
» de libertinage, en vertu du *Test de mi-
» lord Shaftbury*, qui fait partie du sym-
» bole des libertins, & que je puis nommer
» la pierre de touche de l'infidélité, se
» sont efforcés de tourner les choses saintes
» en ridicule. C'est ce qui m'a fait donner
» le nom de *libertin décent*, par quelques
» honnêtes prêtres, qui ne m'en croyoient
» pas plus réglé dans la pratique; & mes
» désordres m'ont laissé une sorte d'or-
» gueil, qui ne m'a pas permis de désa-
» vouer ce nom.

» Je suis d'autant plus porté à cet aveu,
» mademoiselle, qu'il peut vous faire es-
» pérer que l'entreprise de ma réforma-
» tion, dont je me flatte que vous aurez
» la bonté de vous charger, ne sera pas
» aussi difficile que vous avez pu le crain-
» dre. Il m'est arrivé plus d'une fois,
» dans mes heures de retraite, lorsqu'après
» quelques mauvaises actions la pointe du
» remords se faisoit sentir, de prendre
» plaisir à penser que je menerois quelque
» jour une vie plus réglée. Sans ce fond
» de goût pour le bien, je m'imagine qu'il

» ne faudroit rien espérer de durable
» dans la plus parfaite réformation. Mais
» votre exemple, mademoiselle, doit tout
» faire & tout confirmer. »

C'est de la grace du ciel, M. Lovelace, que vous devez tout vous promettre. Vous ne savez pas combien vous me faites de plaisir, lorsque vous me donnez occasion de vous parler dans ces termes.

Là-dessus, ma chere, je me suis rappellé sa générosité pour la jolie paysanne, & sa bonté pour ses fermiers.

« Cependant, mademoiselle, a-t-il repris
» encore, souvenez-vous, s'il vous plaît,
» que la réformation ne sauroit être l'ou-
» vrage d'un instant. Je suis d'une viva-
» cité infinie. Souvent elle m'emporte.
» Jugez, mademoiselle, parce que vous
» allez entendre, quel prodigieux che-
» min j'ai à faire, avant qu'une bonne
» ame puisse penser un peu bien de
» moi : quoique j'aie quelquefois jeté
» les yeux sur les ouvrages de nos *myf-*
» *tiques*, & que j'en aie assez lu pour faire
» trembler de plus honnêtes gens que moi,
» je n'ai jamais pu comprendre ce que
» c'est que *la grace* dont vous parlez, ni
» la maniere dont ils expliquent ses opé-
» rations. Permettez donc que votre
» exemple soit d'abord mon appui sen-

» ſible ; & qu'au lieu d'employer des
» termes que je n'entends pas encore,
» je renferme tout le reſte dans cette eſ-
» pérance. »

Je lui ai dit qu'il y avoit quelque choſe de choquant dans ſon expreſſion ; & que j'étois ſurpriſe qu'avec ſon eſprit & ſes talens, il n'eût pas fait plus de progrès, du moins dans la théorie de la religion. Cependant ſon ingénuité m'a plu. Je l'ai exhorté à ne pas craindre de relire les mêmes livres, pour y puiſer plus de lumieres, qu'il ne manqueroit pas d'y trouver, lorſqu'il y apporteroit de meilleures intentions; & j'ai ajouté que ſa remarque ſur la durée incertaine d'une réformation à laquelle on ne prendroit pas de goût, me paroiſſoit juſte ; mais que les goûts de cette nature ne commençoient véritablement qu'avec la pratique de la vertu.

Il m'a juré, ma chere *miſs Howe*, l'indocile perſonnage m'a juré que ſes réſolutions étoient ſinceres. J'eſpere que je n'aurai point occaſion, dans mes lettres ſuivantes, de contredire de ſi belles apparences. Quand je n'aurois rien à combattre de ſon côté, je ſerois bien éloignée d'oublier ma faute, & le tort que je me ſuis fait par mon imprudente démarche : mais

il m'est si doux de voir luire quelque rayon d'espérance, où je n'appercevois que d'épaisses ténébres, que j'ai pris la premiere occasion pour communiquer ma joie à une tendre amie, qui prend tant de part à tout ce qui m'intéresse.

Cependant soyez sûre, ma chere, que ces agréables idées ne me feront rien relâcher de mes précautions. Non que j'appréhende plus que vous qu'il n'entretienne quelque vue injurieuse à mon honneur: mais il est homme à plusieurs faces; & j'ai reconnu, dans son caractere, une instabilité qui me cause de l'inquiétude. Ainsi je suis résolue de le tenir aussi éloigné qu'il me sera possible, & de ma personne & de mes pensées. Que tous les hommes soient des séducteurs ou n'en soient pas, je suis sûre que M. Lovelace en est un. Delà vient que je m'efforcerai toujours de pénétrer quel peut être son but, dans chaque proposition & dans cháque récit qu'il me fait. En un mot, dans toutes les occasions qui pourront me laisser du doute, mes plus heureuses espérances seront toujours accompagnées des plus grandes craintes. Je crois que, dans une situation telle que la mienne, il vaut mieux craindre sans sujet, que de s'exposer au danger sans précaution.

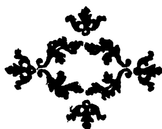
M. Lovelace eſt parti pour Windſor, d'où il ſe propoſe de revenir demain. Il a laiſſé deux de ſes gens pour me ſervir pendant ſon abſence.

J'ai écrit à ma tante *Hervey*, dans l'eſpérance de l'engager à ſe joindre à ma mere, pour me faire obtenir mes habits, mes livres & mon argent. Je l'aſſure que, ſi je puis rentrer en grace avec ma famille, en me réduiſant à la ſimple négative pour tous les hommes qui pourront m'être propoſés, & me voir traitée comme une fille, une niece & une ſœur, je perſiſte encore dans l'offre de me borner au célibat, & de rejeter tout ce qui ne ſera point approuvé de mon pere. Je lui inſinue, néanmoins, qu'après le traitement que j'ai reçu de mon frere & de ma ſœur, il ſeroit peut-être plus à propos, pour leur intérêt comme pour le mien, qu'on me permît de vivre loin deux: j'entends à ma Ménagerie, & je ſuppoſe qu'on ne l'interpretera point autrement. J'offre d'y recevoir les ordres de mon pere, ſoit pour ma conduite, ſoit pour la forme de mon domeſtique, & pour les moindres circonſtances qui pourront lui prouver ma ſoumiſſion.

Si l'on permet que ma tante m'accorde la faveur de quelques lignes, elle appren-

dra de ma sœur où sa réponse doit m'être adressée.

Je ne marque pas moins d'empressement, dans cette lettre, que dans celle que j'ai écrite à ma sœur, pour me procurer une prompte réconciliation, qui puisse m'empêcher d'être précipitée plus loin. « Un peu de douceur, lui dis-je, » peut encore faire passer ce malheureux » événement pour une simple mésintelli- » gence : mais le délai la rendroit éga- » lement honteuse pour eux & pour moi. » J'appelle à elle de la nécessité où la » violence d'autrui m'a réduite. »





LETTRE CXVI.

M. Lovelace à M. Belford.

Vendredi, 14 d'Avril.

Tu m'as souvent reproché ma vanité, *Belford*; sans distinguer l'agrément qui l'accompagne, & qui te force à m'admirer, dans le tems même que tu m'en dérobes le mérite. L'envie te rend incapable de distinguer. La nature t'inspire de l'admiration, sans que tu saches comment. Tu es un mortel trop épais & d'une vue trop bornée, pour te rendre jamais compte à toi-même de l'instinct qui te fait mouvoir.

Fort bien, crois-je t'entendre dire; mais, Lovelace, tu ne te purges pas du reproche de vanité.

Il est vrai, cher ami; & tu peux ajouter que j'en ai une dose abominable. Mais si l'on ne passe pas la vanité aux gens de mérite, à qui sera-t-elle pardonnable? Cependant il est vrai aussi que, de tous les hommes, ils sont ceux qui ont le moins occasion d'en avoir; parce qu'étant en fort petit nombre, on les reconnoît faci-

lement à leur marque, & qu'on est disposé à les exalter. Un sot, à qui l'on peut faire comprendre qu'un autre a plus de capacité que lui, conclut assez volontiers qu'un tel homme doit être un sujet fort extraordinaire.

A ce compte, quelle est la conclusion générale qu'il faut tirer des *prémisses ?* C'est, sans doute, que personne ne doit être vain. Mais que dire de ceux qui ne peuvent s'en empêcher ? Peut-être suis-je dans le cas. Rien ne me donne une plus haute idée de moi-même, que la fécondité de mes inventions : &, pour la vie, je ne puis prendre sur moi de cacher ce sentiment. Cependant il pourroit bien servir à me perdre dans l'esprit de ma pénétrante déesse.

Je m'apperçois qu'elle me craint. Je me suis étudié, devant elle & devant *miss Howe*, chaque fois que je les ai vues, à passer pour une tête légere & sans réflexion. Quelle folie donc, d'avoir été si sincere dans mes explications sur le bruit du jardin ? Oui ; mais le succès de cette invention (le succès, *Belford*, aveugle les plus grands hommes) a répondu si parfaitement à mon attente, que ma maudite vanité a pris le dessus & m'a fait oublier des précautions. La menace qui regardoit

Solmes, l'idée d'emmener le frere dans ma fuite, & mon projet de vengeance sur les deux domestiques, ont causé tant d'épouvante à ma belle, que j'ai eu besoin de rappeller toutes les forces de mon esprit, pour me rétablir dans le sien. Il m'est arrivé, en même tems, quelques nouvelles favorables de l'agent que j'ai dans sa famille, ou du moins quelques nouvelles auxquelles je me suis déterminé à donner un tour favorable. J'ai saisi l'occasion pour demander audience, avant qu'elle ait eu le tems de former des résolutions contre moi; c'est-à-dire, pendant que l'admiration de mon intrépidité, dont je l'avois remplie, tenoit ses résolutions en suspens. Dans le dessein qui me conduisoit, je m'étois préparé à ne montrer que de la douceur & de la sérénité. Comme il m'est venu par-ci, par-là, dans ma vie, quelques bons mouvemens, je les ai rappellés à ma mémoire (qui n'étoit pas trop chargée du nombre), pour mettre la chere personne de bonne humeur avec moi. Qui sait; ai-je pensé, s'ils ne tiendront point, & si ma conversion n'est pas plus proche que je ne pense? Mais, à tout hasard, c'est un fondement jeté pour mon grand systême. L'amour, me suis-je dit, est naturellement ennemi du doute;

la crainte ne l'est pas ; je veux essayer de la bannir. Il ne restera donc plus que l'amour. La crédulité est son premier ministre, & jamais on ne voit l'un sans l'autre.

(*Il raconte ici à son ami tout ce qui s'est passé entre* Clarisse *& lui dans leur dernier entretien. Lorsqu'il est arrivé à la proposition de prendre un logement à Windsor, il continue ainsi :*)

A présent, *Belford*, mon dessein entre-t-il dans ton cerveau de plomb ? Non j'en suis sûr ; & je suis obligé par conséquent de te l'expliquer.

La quitter pour un jour ou deux, dans la vue de la servir par mon absence, ç'eût été lui marquer que je me fiois trop à ses dispositions pour moi. J'avois fait valoir, comme tu sais, la nécessité de ne la pas quitter tandis que j'aurois raison de croire que ses amis pensoient à nous poursuivre ; & je commençois à craindre qu'elle ne me soupçonnât d'abuser de ce prétexte pour ne pas m'éloigner. Mais à présent qu'ils se sont déclarés contre ce dessein, & qu'ils ont publié qu'ils ne la recevroient pas quand elle prendroit le parti de retourner, quelle raison m'empêcheroit de lui donner une marque d'obéissance en m'éloignant ? sur-tout lorf-

que je puis laisser auprès d'elle mon valet *Will*, qui est un homme intelligent, & qui sait tout, excepté lire & écrire, avec le brave *Jonas*; celui-ci pour m'être dépêché, dans l'occasion par l'autre, à qui je puis donner avis de tous mes mouvemens. D'ailleurs, je suis bien aise de m'informer s'il ne m'est pas venu des lettres de félicitation de mes tantes & de mes cousines Montaigu, auxquelles je n'ai pas manqué d'écrire, pour leur apprendre mon triomphe. Ces lettres, suivant les termes dans lesquels elles seront conçues, pourront me servir utilement dans l'occasion.

A l'égard de Windsor, je n'avois aucun dessein qui regardât particuliérement ce lieu, mais il falloit en nommer un, lorsqu'elle me demandoit mon avis. Je n'ose parler de Londres, sans beaucoup de précaution, parce que je voudrois que le choix vînt d'elle-même. Il y a, dans les femmes, une perversité, qui les porte à vous demander votre opinion, pour avoir le plaisir de s'y opposer après l'avoir connue, quoique leur choix eût peut-être été le même, si ce n'eût pas été le vôtre. Je pourrai former des difficultés contre Windsor, lorsque je lui aurai fait croire

que j'en ſuis revenu. Elles auront d'autant meilleure grace, que, ce lieu étant de ma nomination, ce ſera lui faire voir que je n'ai pas de ſyſtême arrêté. Jamais il n'y eut de femme auſſi pénétrante, auſſi défiante que celle-ci. Cependant il eſt aſſez mortifiant pour un honnête homme d'être ſoupçonné.

J'ajoute qu'en paſſant je pourrai voir madame *Greme*, qui a eu un très-long entretien avec ma charmante. Si je ſavois ce qui en a fait la matiere, & que, dès le premier moment de leur connoiſſance, l'une eût cherché à tirer avantage de l'autre, il me ſeroit aiſé d'inventer quelque moyen de les ſervir toutes deux ſans me nuire à moi-même. C'eſt la maniere la plus prudente de former des amitiés, qui ne ſont même jamais ſuivies d'aucun regret, quand les perſonnes qu'on ſert deviendroient capables d'ingratitude. D'ailleurs, madame *Greme* eſt en correſpondance de lettres avec la fermiere, ſa ſœur. Il peut arriver de ce côté-là, ou quelque choſe d'avantageux que je puis mettre à profit, ou quelque choſe de fâcheux dont je puis me garantir.

Aſſurez-vous toujours une porte de derriere, eſt une maxime que je n'oublie dans

dans aucun de mes exploits. Ceux qui me connoiſſent ne m'accuſeront pas d'être un homme fier. Je m'entretiens familiérement avec un valet, lorſque je me propoſe de l'engager à m'être utile. Les valets reſſemblent aux ſoldats. Ils commettent toutes ſortes de maux, ſans mauvaiſe intention, & ſimplement, les bonnes ames! pour l'amour du mal même.

Je redoute extrêmement cette *miſs Howe*. Elle a de l'eſprit comme un diable, & tourné à la malice, dont elle ne demande que l'occaſion. S'il arrivoit qu'elle l'emportât ſur moi, avec tous mes ſtratagemes & l'opinion que j'en ai, je ſerois homme à me pendre, à me noyer, ou à me caſſer la tête d'un coup de piſtolet. Pauvre *Hickman!* J'ai pitié du ſort qui l'attend avec cette *Virago*. Mais c'eſt un imbécille, à qui je ne prétends pas donner plus de ſens; &, loſque j'y penſe, il me ſemble que, dans l'état du mariage, c'eſt une néceſſité abſolue, pour le bonheur des deux chers époux, que l'un ſoit un ſot. J'ai traité autrefois cette matiere avec *miſs Howe*. Mais il faut auſſi que le ſot ſoit perſuadé qu'il l'eſt; ſans quoi la ſottiſe opiniâtre déconcerteroit ſouvent la ſageſſe.

Avec le ſecours de *Joſeph*, mon hon-

hête agent, je me suis mis à couvert, autant que je l'ai pu, du côté de ce démon femelle.



LETTRE CXV.

M. Lovelace à M. Belford.

N'EST-il pas cruel, que je ne puisse lier cette fiere beauté par aucune obligation ? J'ai deux motifs, pour m'efforcer de lui faire accepter de moi de l'argent & des habits : l'un est le plaisir réel que j'aurois de voir cette fille hautaine dans une situation plus commode, & de penser qu'elle auroit près d'elle, ou sur elle, quelque chose que je pusse dire à moi : l'autre, d'abattre sa fierté, & de l'humilier un peu. Rien ne rabaisse plus un esprit fier que les obligations pécuniaires ; & c'est par cette raison que j'ai toujours apporté beaucoup de soin à les éviter. Cependant il m'est arrivé quelquefois d'en avoir ; mais je maudissois la lenteur du tems jusqu'à mon quartier. J'ai toujours évité aussi les anticipations. C'est ce que milord M...... appelleroit *manger son bled en herbe*, & ce que je regarde comme

une maniere servile de tenir son bien de ses propres fermiers. A quelles insolences ne se croient-ils pas autorisés ? Moi, qui me crois en droit de casser la tête au premier passant, si je ne suis pas content de ses regards, comment supporterois-je l'audace d'un paysan qui me parlera son chapeau sur la tête, parce qu'il est revêtu de la qualité de mon créancier ? Je ne m'accoutumerois pas plus à cette humiliation, qu'à celle d'empruntur d'un oncle insolent ou d'une tante curieuse, qui en prendroient droit de se faire rendre compte de ma vie & de mes actions, pour le plaisir d'exercer leur censure.

Ma charmante est là-dessus d'une fierté qui ne le cede point à la mienne. Mais elle n'entend pas les distinctions. La pauvre novice ne sait pas encore qu'il n'y a rien de plus noble, rien de plus délicieux pour des amans, que le commerce mutuel des bienfaits. Dans la ferme où je suis, pour te donner un exemple familier, j'ai vu, plus d'une fois, cette remarque vérifiée. Un orgueilleux coquin de coq, dont j'admire souvent la beauté, ne manque point, lorsqu'il a trouvé un grain d'orge, d'appeller autour de lui toutes ses maîtresses. Il prend le grain dans son bec; il le laisse tomber cinq ou six

fois, en continuant son invitation. Ensuite, pendant que deux ou trois de ses belles emplumées se disputent l'honneur de la préférence (un coq, *Belford*, est le *grand seigneur* entre les oiseaux), il dirige, vers le grain, le bec de la plus avancée ; &, lorsqu'elle l'a pris, il confirme, par des caresses, les marques fieres de sa joie. La belle, d'un autre côté, par ses complaisances, fait voir qu'elle n'a pas été appellée seulement pour le grain d'orge, & qu'elle le sait fort bien.

Je t'ai dit qu'entre mes propositions j'ai fait celle de rappeller *Hannah*, ou de prendre une des filles de la fermiere. Devineras-tu mon dessein, *Belford?* Je te donne un mois pour le deviner. Mais, comme tu n'es pas grand devin, il faut te le dire simplement.

Ne doutant pas qu'aussi-tôt qu'elle se verroit établie, elle ne souhaitât de reprendre cette servante favorite, je l'avois fait chercher, dans le dessein d'employer secrétement quelques ressorts pour empêcher qu'elle ne pût venir. Mais la fortune travaille pour moi. Cette fille est fort mal d'un rhumatisme qui l'a obligée de quitter sa place, & de se confiner dans une chambre. La pauvre *Hannah!* Que je la plains! ces rhumatismes sont des accidens bien

fâcheux pour de si bons domestiques. Cependant, en me réjouissant de l'aventure, j'enverrai un petit présent à cette pauvre malade. Je sais que ma charmante y sera sensible.

Ainsi, *Belford*, feignant d'ignorer la vérité, je l'ai pressée de rappeller son ancienne servante. Elle sait que j'ai toujours eu de la considération pour cette fille, parce que je connois son attachement pour sa maîtresse. Mais je sens augmenter, dans cette occasion, la bonne volonté que j'ai pour elle.

Il n'y avoit pas plus de risque à proposer une des deux jeunes *Sorlings*. Si l'une avoit consenti à venir, & que la mere l'eût permis, (deux difficultés pour une) ce n'eût été que pour en attendre une autre; &, si je m'étois apperçu que ma charmante s'y fût affectionnée, j'aurois pu facilement lui donner quelque sujet de jalousie, qui m'auroit bientôt délivré de cet obstacle; ou, à la fille qui auroit quitté sa laiterie, tant de goût pour Londres, qu'elle n'auroit pas eu de meilleur ressource que d'épouser mon valet de chambre. Peut-être même lui aurois-je procuré le chapelain de milord M..... qui cherche à gagner les bonnes graces de l'héritier présomptif de son maître.

Bénit soit, diras-tu, le cœur honnête de ton ami *Lovelace!* Il pense, comme tu vois, à la satisfaction de tout le monde.

Mon rôle est devenu plus difficile, lorsque l'entretien est tombé sur l'article de ma réformation. En protestant que mes résolutions étoient sinceres, j'ai répété plusieurs fois que ces changemens ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Peut-on parler de meilleure foi ? Ne reconnois-tu pas mon ingénuité ? L'observation, j'ose le dire, est fondée sur la vérité & la nature. Mais il y entroit aussi un peu de politique. Je ne veux pas que, s'il m'arrive de retourner à mes vieilles pratiques, la belle puisse m'accuser d'une hypocrisie trop grossiere. Je lui ai dit même qu'il étoit à craindre que mes desirs de réformation ne fussent que des accès; mais que son exemple ne manqueroit pas de les faire tourner en habitudes. Au fond, cher *Belford*, les avis d'une si bonne & si charmante maîtresse ôtent le courage. Je te jure que je suis embarrassé à lever les yeux sur elle; &, quand j'y pense, si je pouvois l'amener un peu plus elle-même à mon niveau, c'est-à-dire, l'engager à quelque chose qui sentît l'imperfection, il y auroit plus d'égalité entre nous, & nous nous entendrions bien mieux. Les consolations

feroient mutuelles, & le remords ne feroit pas d'un feul côté.

Cette divine perfonne traite les matieres férieufes avec tant d'agrément, &, jufqu'au fon de fa voix, tout eft fi charmant dans fon langage lorfqu'elle touche quelque fujet de fon goût, que j'aurois paffé une journée entiere à l'écouter. Te dirai-je une de mes craintes ? C'eft que, fi la fragilité de la nature l'emporte en ma faveur, elle ne perde beaucoup de cette élévation & de cette noble confiance qui donne, comme je m'en apperçois, une fupériorité vifible aux ames honnêtes, fur celles qui le font moins.

Après tout, *Belford*, je voudrois favoir pourquoi l'on traite d'hypocrites ceux qui menent une vie libre, telle que la nôtre. C'eft un terme que je hais, & que je ferois très-offenfé qu'on osât m'appliquer. Pour moi, du moins, j'ai de fort bons mouvemens, & peut-être auffi fouvent que ceux qui fe piquent de vertu. Le mal eft qu'ils ne fe foutiennent point ; ou, pour m'expliquer encore mieux, que je ne prends pas, comme d'autres, le foin de déguifer mes chûtes.





LETTRE CXVI.

Miss HOWE, à miss CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 15 d'Avril.

QUOIQUE assez pressée par le tems, & comme opprimée par la vigilance de ma mere, je veux vous communiquer mes idées, en peu de mots, sur le nouveau rayon de lumiere qui semble luire à votre prosélyte.

En vérité, je ne sais que penser de cette conversion. Il parle bien ; mais, si l'on en juge par les regles ordinaires, ce n'est qu'un dissimulé, aussi odieux, qu'il prétend que les hypocrites & les ingrats le sont pour lui. De bonne foi, ma chere, croyez-vous qu'il eût pu triompher d'autant de femmes qu'on le prétend, si ces deux vices ne lui étoient pas familiers ?

Son ingénuité est le seul point qui m'embarrasse. Cependant il est assez rusé, pour savoir que celui qui s'accuse le premier émousse la pointe des accusations d'autrui.

On ne peut disconvenir qu'il n'ait la

tête fort bonne. Il y a plus à se promettre d'un homme d'esprit que d'un sot. Il est vrai aussi que la réformation doit avoir un commencement. J'accorde ces deux points en sa faveur.

Mais vous avez un moyen, que je crois le seul, pour juger de ses spécieuses confessions, & de cette facilité avec laquelle il s'accuse lui-même. Vous avoue-t-il quelque chose que vous ne sussiez pas auparavant, ou qu'il n'y ait pas d'apparence que vous puissiez apprendre d'un autre ? S'il ne vous fait pas d'autre aveu, que dit-il à son désavantage ? Vous avez entendu parler de ses duels, & de ses séductions. Personne ne les ignore. Il n'avoue donc que ce qu'il s'efforceroit inutilement de cacher ; & son ingénuité sert à faire dire : Bon ! vous ne reprochez à M. *Lovelace* que ce qu'il confesse lui-même.

A quoi donc se résoudre ? car c'est la question qui revient toujours. Il faut tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre situation ; & j'espere, comme vous, qu'elle ne sera pas toujours mauvaise. J'approuve l'ouverture qui regarde Windsor & la maison du chanoine. L'empressement avec lequel il vous a quittée pour chercher lui-même un logement, est aussi de fort

bon augure. Soit qu'il le trouve dans la maison du chanoine ou non, je pense toujours que ce qu'il y a de plus convenable, c'est que le chanoine vous donne promptement la bénédiction du mariage.

J'approuve d'ailleurs vos précautions, votre vigilance, & tout ce que vous avez fait jusqu'à présent, à l'exception du parti que vous avez pris de le voir au jardin. Je conviens même que, dans ce que je n'approuve pas, je ne juge que par l'événement; car vous ne pouviez pas deviner quelle seroit la conclusion de cette entrevue. Votre *Lovelace* est un diable, sur son propre récit. S'il avoit pris la fuite avec le misérable *Solmes* & votre frere, & que, lui-même, il eût été transporté aux colonies pour le reste de ses jours, ils auroient été sûrs tous trois de mon plein & libre consentement.

Quel étrange usage fait-il de ce *Joseph Léman?* Il faut que je le répete; son ingénuité me confond. Mais, si vous faites grace là-dessus à votre frere, je ne vois pas pourquoi il vous seroit plus difficile de lui pardonner. Cependant j'ai souhaité cent fois, depuis votre départ, que vous fussiez délivrée de lui, soit par une fievre ardente, soit par l'eau, soit par le feu, soit par quelque accident qui pût lui rom-

pre le cou, pourvu que ce fût avant que de vous avoir mise dans la nécessité de prendre le deuil pour lui.

Vous rejetez mes offres, & je ne cesse pas de les renouveller. Dites; vous enverrai-je les cinquante guinées par votre vieux porte-balle? Quelques raisons m'empêchent d'employer le valet d'*Hickman*; à moins que je ne puisse me procurer une lettre de change. Mais les recherches qu'il faudroit faire m'exposeroient aux soupçons. Ma mere est si curieuse! si fatigante! Je n'aime guere ces caracteres soupçonneux.

Il me semble que je l'entends sans cesse autour de moi. La crainte m'oblige de finir. M. *Hickman* me prie de vous faire agréer ses respects & l'offre de ses services. Je lui ai dit que j'aurois cette complaisance pour lui, parce que, dans l'embarras où vous êtes, on reçoit bien les civilités de tout le monde; mais qu'il ne devoit pas espérer de s'en faire un mérite auprès de moi, puisqu'il faudroit être aveugle ou stupide, pour ne pas admirer une personne telle que vous, & pour ne pas souhaiter de lui être utile, sans autre vue que l'honneur de la servir. « C'étoit » sans doute son principal motif, m'a- » t-il dit d'un air précieux, mais (bai-

» sant sa main, & se courbant jusqu'à
» terre) il espéroit que l'amitié qui est
» entre vous & moi ne diminueroit pas
» le mérite du respect qu'il a réellement
» pour vous. »

Adieu, ma chere. Croyez-moi ce que je serai toujours, c'est-à-dire, votre très-fidelle amie,

ANNE HOWE.



LETTRE CXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Samedi, après midi.

MON vieux messager n'étant point en bonne santé, j'arrête le vôtre pour le charger de ma réponse.

Vous ne fortifiez pas mon courage par vos dernieres réflexions. Si ces apparences de réformation ne sont que des apparences, quelles peuvent être ses vues ? Mais un homme est-il capable d'avoir le cœur si bas ? Oseroit-il insulter au Tout-Puissant ? Ne suis-je pas autorisée à juger plus favorablement de lui par cette triste réflexion, que, dans la

dépendance où je suis de son pouvoir, il n'a pas besoin d'un si horrible excès d'hypocrisie, à moins que ses desseins sur moi ne soient de la derniere bassesse? Il doit être du moins de bonne foi, dans le tems qu'il me donne de meilleures espérances. Comment pouvoir en douter? Vous devez vous joindre à moi dans cette idée, ou vous ne sauriez souhaiter de me voir sous un joug si terrible.

Mais, après tout, j'aimerois mieux être indépendante de lui & de sa famille, quoique j'ai une haute opinion de tous ses proches. Je l'aimerois beaucoup mieux; du moins jusqu'à ce que j'ai vu à quoi les miens se laisseront engager. Sans une raison si forte, il me semble que le meilleur parti seroit de me jeter tout d'un coup sous la protection de miladi Lawrance. Tout seroit conduit alors avec décence; & peut-être m'épargnerois-je une infinité de mortifications. Mais aussi, dans cette supposition, il faudroit me regarder comme nécessairement à lui, & passer pour une fille qui brave sa propre famille. Ne dois-je pas attendre quel sera le succès de ma premiere tentative? Je le dois sans doute; & cependant je ne puis en faire aucune avant que d'être établie dans quelque lieu sûr, & séparée de lui.

Madame *Sorlings* m'a communiqué ce matin une lettre qu'elle reçut hier au soir. Elle est de sa sœur Greme, qui, « espé-
» rant, dit-elle, que je lui pardonnerai
» l'excès de son zele, si sa sœur juge à
» propos de me faire voir sa lettre, sou-
» haite, pour l'intérêt de la noble famille
» & pour le mien, que je me détermine à
» rendre son jeune seigneur heureux. »
Ce sont ses termes. Elle fonde son empressement sur la réponse qu'il lui fit hier, en allant à Windsor. Elle avoit pris, dit-elle, la liberté de lui demander si le tems des félicitations approchoit. Il lui répondit « que jamais on n'avoit eu, pour une
» femme, plus de tendresse qu'il en avoit
» pour moi; que jamais une femme n'avoit
» mérité plus d'attachement; que chaque
» entretien qu'il avoit avec moi lui don-
» noit de nouveaux sujets d'admiration;
» qu'il m'aimoit avec une pureté de sen-
» timens dont il ne s'étoit jamais cru ca-
» pable, & qu'il me regardoit comme un
» ange descendu du ciel pour le rappel-
» ler de ses égaremens : mais qu'il appré-
» hendoit que son bonheur ne fût plus
» éloigné qu'il ne desiroit, & qu'il avoit
» à se plaindre des loix trop séveres que
» je lui avois imposées; loix néanmoins
» aussi sacrées pour lui, que si elles

» faisoient partie du contrat de notre ma-
» riage, &c. »

Que dois-je dire, ma chere? Que dois-je penser? Madame Greme & madame Sorlings sont d'honnêtes femmes: & cette lettre s'accorde avec la conversation qui m'a paru agréable, & qui me le paroît encore. Cependant que se proposoit-il, lorsqu'il a laissé échapper l'occasion de me déclarer ses sentimens? Pourquoi faire des plaintes à madame Greme? Ce n'est point un homme timide. Mais j'inspire de l'effroi, dites-vous. De l'effroi! ma chere. Dites-moi donc comment.

Je suis quelquefois hors de moi-même, de la nécessité où je me trouve d'observer la manœuvre de cet esprit subtil, ou de cette tête folle; je ne sais quel nom je dois lui donner.

Qu'elle est sévérement punie, me dis-je souvent à moi-même, cette vanité qui m'a fait espérer de servir de modele aux jeunes personnes de mon sexe! Si mon exemple sert désormais à leur inspirer des précautions, je dois être assez contente. A quelque sort que le ciel me destine, il ne faut plus compter que je puisse jamais lever la tête entre mes meilleurs amis & mes plus dignes compagnes. C'est une des plus cruelles circonstances du mal;

heur d'une fille imprudente, d'accabler de douleur tous ceux dont elle est aimée, & de ne causer de la joie qu'à ses ennemis & à ceux de sa famille. Que cette leçon seroit utile, si l'on prenoit soin de se la rappeller vivement dans la tention, lorsque l'esprit balance sur une démarche douteuse !

Vous ne connoissez pas, ma chere, tout le prix d'un homme vertueux ; &, malgré la noblesse de votre ame, vous participez à la foiblesse commune de la nature, en faisant trop peu de cas du bien qui est entre vos mains. Si c'étoit M. Lovelace qui vous rendît des soins, vous ne le traiteriez pas comme vous traitez M. *Hickman*, qui mérite d'être mieux traité que lui. Dites, le traiteriez-vous de même ? Vous savez qui disoit en parlant de ma mere : *Celui qui souffre beaucoup, s'apprête beaucoup à souffrir* (*). Je m'imagine que M. *Hickman* apprendroit volontiers de qui vient cette observation. Il auroit peine à croire qu'une personne qui pense si bien ne tirât pas quelque fruit de sa propre remarque, & il souhaiteroit sans doute qu'elle fût en liaison d'amitié avec sa chere miss Howe.

(*) C'est une expression de *miss Howe* dans une lettre précédente.

La douceur, loin d'être une qualité méprisable dans un homme, entre nécessairement dans l'idée du *galant homme*; c'est-à-dire, qu'elle fait une partie essentielle de la perfection qui convient à ce sexe. Un prince peut être indigne d'un si beau titre; car ce sont les sentimens & les manieres, plus que la fortune, la naissance & les dignités, qui forment cet honorable caractere. Sera-t-il dit généralement que la préférence de notre sexe est pour les hommes violens, impétueux? & miss Howe ne sera-t-elle pas du moins une exception?

Pardon, ma chere; & que votre amitié pour moi n'en souffre pas. Ma fortune est changée; mais mon cœur sera toujours le même.

CL. HARLOVE.





LETTRE CXVIII.

Miss Clarisse Harlove, à miss Howe.

Samedi au soir.

M. Lovelace a vu divers appartemens à Windsor; mais il n'en a pas trouvé, dit-il, un seul qui me convienne, & qui réponde à ma description.

Il a suivi mes instructions à la lettre. C'est un assez bon signe. Je suis d'autant plus contente de son exactitude, que c'étoit lui-même qui m'avoit proposé cette ville, & qu'à son retour il paroît avoir changé d'idée. En chemin, m'a-t-il dit, il a fait réflexion que Windsor, quoique la proposition fût venue de lui, étoit un mauvais choix; parce que je cherche la retraite, & que ce lieu est extrêmement fréquenté.

Je lui ai répondu que, si madame Sorlings ne me regarde pas comme un embarras dans sa maison, j'y passerois volontiers quelque tems de plus; à condition qu'il me quittât pour se rendre à Londres ou chez milord M.....

Il commence à croire, m'a-t-il dit,

qu'il ne me reste rien à craindre de la part de mon frere ; &, dans cette idée, si son absence peut servir à me rendre plus tranquille, il est disposé à m'obéir, du moins pour quelques jours. Il m'a renouvellé la proposition de reprendre Hannah. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, & que j'y emploierois votre secours. En effet, je vous prie, ma chere, de faire chercher cette honnête fille. Votre fidelle Robert saura sans doute ce qu'elle est devenue.

M. Lovelace s'est apperçu de l'humeur sérieuse où il m'a trouvée ; & la rougeur de mes yeux a trahi mes larmes. Je venois de répondre à votre derniere lettre. S'il ne s'étoit point approché de moi de la maniere la plus respectueuse, & s'il n'eût point ajouté, au récit qu'il m'a fait, la disposition qu'il a marquée, dès le premier mot, à s'éloigner de moi, j'étois préparée à lui faire un très-mauvais accueil. Vos réflexions m'avoient touchée si vivement, que, lorsqu'il s'est présenté, je n'ai pu voir sans indignation le séducteur à qui je dois attribuer les maux que je souffre, & tous ceux que j'ai soufferts.

Il m'a fait entendre qu'il avoit reçu une lettre de miladi Lawrance, & une autre, si j'ai bien compris, d'une des *miss Montaigu*. Si ces deux dames y parlent de moi,

il est étonnant qu'il ne m'en ait rien communiqué. Je crains, ma chere, que ses parens ne soient du nombre de ceux qui croient ma démarche téméraire & inexcusable. Mon honneur ne demande-t-il pas que je les informe de la vérité ? Peut-être me jugeront-ils indigne de leur alliance, si je leur laisse penser que ma fuite ait été volontaire. Ah ma chere ! que nos propres réflexions nous causent de peine à chaque occasion douteuse, lorsque la conscience nous reproche d'avoir manqué à notre devoir !

Dimanche matin.

Quel surcroît d'inquiétude dois-je trouver dans mes réflexions, lorsque je considere la haine que M. Lovelace porte à tous mes proches ? il en traite quelques-uns d'*implacables* : mais j'appréhende qu'il ne soit aussi implacable lui-même que le plus emporté d'entr'eux.

Je n'ai pu m'empêcher de lui exprimer avec beaucoup d'ardeur mes vœux pour une réconciliation ; & de presser son départ, comme une démarche nécessaire pour commencer le traité. Il s'est donné de grands airs à cette occasion, ne doutant pas, m'a-t-il dit, qu'il ne fût le pre-

mier de mes sacrifices. Ensuite il s'est expliqué sur mon frere en termes fort libres, sans faire plus de grace à mon pere même.

Si peu de considération pour moi, ma chere! Il est vrai, comme je le lui ai reproché, que telle a toujours été sa politesse, & qu'il n'a jamais cessé de traiter ma famille avec mépris. Je ne l'ignorois pas: que je suis coupable d'avoir entretenu la moindre correspondance avec lui!

Mais apprenez, monsieur, lui ai-je dit, que, si votre naturel violent & votre mépris pour moi vous font ménager si peu mon frere, je ne souffrirai pas que vous me parliez mal de mon pere. C'est assez, sans doute, que ma désobéissance ait fait le malheur de sa vie, & qu'une fille qu'il aimoit si tendrement ait été capable de l'abandonner. L'entendre injurier par l'auteur de ses peines, c'est ce que je ne supporterai jamais.

Il s'est jeté sur sa propre justification; mais dans des termes, comme je lui en ai fait encore un reproche, qu'une fille ne devoit pas se permettre d'entendre, & qu'un homme qui prétendoit à cette fille devoit se permettre encore moins de pro-

noncer. Enfin, me voyant tout-à-fait indignée, il m'a demandé pardon, quoiqu'avec assez peu d'humilité. Mais, pour changer de sujet, il m'a parlé ouvertement des deux lettres qu'il avoit reçues, l'une de miladi Lawrance, l'autre de miss Montaigu; & sans attendre ma réponse, il m'en a lu quelques articles.

Pourquoi cet étrange homme ne me les montra-t-il pas hier au soir? Appréhendoit-il de me causer trop de plaisir?

Miladi Lawrance s'exprime, par rapport à moi, de la maniere la plus obligeante. « Elle l'exhorte à tenir une con-
„ duite qui puisse m'engager à recevoir
„ bientôt sa main. Elle me fait ses com-
„ plimens, avec une vive impatience,
„ dit-elle, d'embrasser en qualité de niece
„ une personne si vantée; c'est sa flatteuse
„ expression. Elle se croira honorée de
„ l'occasion de m'obliger. Elle espere que
„ la cérémonie ne sera pas différée trop
„ long-tems, parce que cette heureuse
„ conclusion sera, pour elle, pour mi-
„ lord M..... & pour miladi Saldey, un
„ témoignage sûr du mérite & des bonnes
„ dispositions de leur neveu.

» Elle assure qu'elle a toujours pris un
„ vif intérêt aux peines que j'ai essuyées

„ à son occasion ; qu'il seroit le plus in-
„ grat de tous les hommes, s'il ne s'ef-
„ forçoit pas de m'en dédommager; qu'elle
„ regarde comme un devoir, pour toute
„ leur famille, de suppléer à la mienne ;
„ & que, de sa part, elle ne me laissera
„ rien à desirer. Le traitement que j'ai
„ reçu de tous mes proches seroit plus
„ surprenant, lui fait-elle observer, sur-
„ tout avec tous les avantages qu'il pos-
„ sede du côté de la nature & de la for-
„ tune, s'il ne falloit l'attribuer à ses pro-
„ pres négligences ; mais, à présent qu'il
„ est le maître d'établir à jamais son ca-
„ ractere, elle se flatte qu'il convaincra les
„ *Harloves*, qu'on avoit jugé plus mal de
„ lui qu'il ne le mérite; ce qu'elle de-
„ mande au ciel, pour son honneur, &
„ pour celui de leur maison. Enfin, elle
„ souhaite d'être informée de notre ma-
„ riage immédiatement après la cérémo-
„ nie, pour être des premieres & des plus
„ ardentes à m'en féliciter. »

Elle ne m'invite pas directement à me rendre chez elle avant la célébration ; quoique j'eusse pu m'y attendre, après ce qu'il m'avoit dit.

Il m'a fait lire ensuite une partie de la seconde lettre, où *miss Montaigu* le féli-

cite « d'avoir obtenu *la confiance d'une* » *si admirable personne.* » Tels sont ses termes. Ma confiance, chere *miss Hovve!* Personne au monde, comme vous le dites, n'en prendra une autre opinion, quand je publierois la vérité: vous voyez que *miss Montaigu*, & toute sa famille sans doute, jugent du moins ma démarche fort extraordinaire. « Elle souhaite » aussi que la cérémonie soit bientôt cé- » lébrée; & c'est le vœu, dit-elle, de mi- » lord M..... de ses tantes, de sa sœur, » & de tous ceux qui veulent du bien à » leur famille. Après cet heureux jour, » elle se propose de se rendre auprès de » moi, pour grossir mon cortege. Mi- » lord M..... s'y rendra lui-même, s'il est » un peu soulagé de sa goutte. Ensuite il » nous abandonnera un de ses trois châ- » teaux, où nous serons libres de nous » établir, si nous n'avons pas d'autres » vues. »

Miss Montaigu ne dit rien pour s'excuser de ne s'être pas trouvée sur ma route, ou à Saint-Albans, comme il me l'avoit fait espérer. Cependant elle parle d'une indisposition qui l'a tenu quelque tems renfermée. Il m'avoit dit aussi que milord M........ étoit attaqué de la goutte;

goutte ; ce qui se trouve confirmé par la lettre de sa cousine.



Vous ne douterez pas, ma chere, que ces deux lettres ne m'aient causé beaucoup de satisfaction. Il en a lu les marques sur mon visage, & j'ai remarqué, à mon tour, qu'il s'en applaudissoit. Cependant je ne cesse pas d'être surprise qu'il ne m'ait pas fait cette confidence dès hier au soir.

Il m'a pressé de me rendre directement chez miladi Lawrance, sur le seul témoignage des sentimens de cette Dame, tel que je l'ai vu dans sa lettre. Mais, quand je n'aurois aucune espérance de réconciliation avec mes amis, ce que mon devoir m'oblige du moins de tenter, comment suivre ce conseil, lui ai-je dit, lorsque je n'ai reçu d'elle aucune invitation particuliere ?

Il se croit sûr que le silence de sa tante vient du doute que son invitation fût acceptée ; sans quoi, elle me le feroit avec le plus grand empressement du monde.

Ce doute même, lui ai-je répondu, suffisoit pour me faire rejeter son conseil. Sa tante, qui connoît si bien les loix de

la véritable décence, m'apprenoit, par ce doute, qu'il ne me convenoit point encore d'accepter son invitation. D'ailleurs, monsieur, graces à vos arrangemens, ai-je un habit avec lequel je puisse me présenter ?

Oh ! m'a-t-il dit, j'étois assez bien pour paroître à la cour même, si l'on exceptoit les pierreries : & j'y porterois la plus aimable figure (il devoit dire la plus extraordinaire.) L'élégance de mon habillement l'étonnoit. Il ne comprenoit pas par quel art je paroissois avec autant d'avantage que si j'avois changé d'habit tous les jours : & puis ses cousines *Montaigu* me fourniroient tout ce qui me manque ; il alloit écrire à *miss Charlotte*, si je lui en accordois la permission.

Me prenez-vous, lui ai-je dit, pour le geai de la fable ? Voudriez-vous que j'empruntasse des habits, pour rendre visite à ceux qui me les auroient prêtés ? Assurément, M. *Lovelace*, vous me croyez beaucoup de bassesse ou trop de confiance.

Aimois-je mieux me rendre à Londres, pour quelques jours seulement, & pour y acheter des habits ?

Peut-être oui si ce n'étoit pas à ses dépens. Je n'étois pas prête encore à porter sa livrée.

Vous concevez, ma chere, que mon ressentiment contre les artifices qui m'ont forcée à la fuite, ne lui paroîtroit pas sérieux, si je ne lui marquois pas, dans l'occasion, un chagrin réel de l'état auquel il m'a réduite. Entre des coupables, il est difficile d'éviter les récriminations.

Il souhaitoit de pouvoir pénétrer mes desirs. Cette connoissance serviroit à diriger toutes ses propositions. Il feroit ses délices d'exécuter mes volontés.

Le plus ardent de mes desirs étoit de le voir éloigné. Falloit-il le répéter sans cesse ?

Dans tout autre lieu que celui où j'étois, il juroit de m'obéir, si j'insistois sur ce point. Mais il lui sembloit que le meilleur parti, à l'exception d'un seul, auquel il n'osoit toucher qu'en passant, étoit de faire valoir mes droits, parce qu'étant libre alors de recevoir ou de refuser ses visites, & le reduisant au simple commerce des lettres, je ferois connoître à tout le monde que je n'avois pensé qu'à me rendre justice à moi-même.

Vous répéterai-je continuellement, monsieur, que je ne veux point de procès avec mon pere ? Croyez-vous que ma triste situation puisse changer quelque chose à mes principes du moins lorsque

j'aurai le pouvoir de les obſerver ? Comment pourrois-je m'établir dans ma terre ſans employer les formalités de la juſtice & ſans l'aſſiſtance de mes curateurs ? L'un des deux a pris parti contre moi. L'autre eſt abſent. Quand je ſerois diſpoſé à prendre quelques meſures, il faudroit plus de tems que les circonſtances ne m'en accordent ; & ce qui m'eſt néceſſaire à préſent, c'eſt l'indépendance, c'eſt votre départ immédiat.

Il m'a proteſté, avec ſerment, que par diverſes raiſons qu'il m'avoit repréſentés, il ne croyoit pas qu'il y eût de ſûreté pour moi à demeurer ſeule. Son eſpérance étoit de trouver quelque lieu que je puſſe agréer. Mais il prenoit la liberté de me dire qu'il ſe flattoit de n'avoir pas mérité, par ſa conduite, cette ardeur que j'avois de le voir éloigné ; d'autant plus qu'aſſurément j'apportois aſſez de ſoins à lui fermer ma porte, quoiqu'il pût me proteſter, avec la plus parfaite vérité, qu'il ne m'avoit jamais quittée ſans ſe ſentir meilleur, & ſans une ferme réſolution de ſe confirmer dans ce ſentiment par mon exemple.

Des ſoins à vous fermer ma porte! ai-je répété. J'eſpere, monſieur, que vous ne vous croyez pas en droit de vous plain-

dre, si je prétends qu'on me laisse un peu de tranquillité dans ma retraite. J'espere que, toute novice que vous m'avez trouvée dans le point capital, vous ne me croyez pas assez foible pour aimer l'occasion d'entendre vos élégans discours, sur-tout lorsqu'il n'y a point de nouvel incident qui m'oblige de recevoir vos visites; & que vous ne croyez pas non plus qu'il soit nécessaire de m'interrompre à tous momens, comme si j'avois besoin de vos protestations continuelles pour me fier à votre honneur.

Il a paru un peu déconcerté.

Vous n'ignorez pas, M. *Lovelace*, ai-je continué, pourquoi je desire si ardemment votre absence. C'est pour faire connoître au public que je suis indépendante de vous, & dans l'espérance que cette opinion me fera trouver moins de difficulté à nouer un traité de réconciliation avec mes amis. J'ajouterai, pour satisfaire votre impatience, qu'ayant le bonheur d'être si bien dans l'esprit de vos proches, je consens volontiers à vous instruire, par mes lettres, de chaque pas que je ferai, & de toutes les ouvertures que je puis recevoir, sans aucune intention néanmoins de me lier, par cette complaisance, dans mes démarches &

dans mes résolutions. Mes amis savent que le testament de mon grand-pere m'autorise à disposer de ma terre & de ma part des effets, d'une maniere qui peut leur être désagréable, quoique je n'en aie pas la disposition absolue. Cette considération pourra m'attirer quelques égards, lorsque leur premiere chaleur sera refroidie, & qu'ils ne douteront point de mon indépendance.

Adorable raisonnement! Il pouvoit me protester que l'assurance que je lui avois déjà donnée combloit tous ses desirs. C'étoit plus qu'il ne pouvoit demander. Quelle félicité d'avoir une femme dont la générosité & l'honneur faisoient le fondement de son repos! Et si le ciel, à son entrée dans le monde, lui en eût fait trouver une de ce caractere, il auroit toujours eu de l'attachement pour la vertu. Mais il espéroit que le passé même tourneroit à son avantage, parce que, dans cette supposition, ses parens l'ayant toujours pressé de se marier, il auroit manqué le bonheur qu'il avoit devant les yeux; &, comme il n'avoit pas été aussi méchant que ses ennemis se plaisoient à le publier, il se flattoit que le mérite du repentir vaudroit celui de l'innocence.

Je lui ai dit que je comptois donc sur

son consentement pour ce qu'il paroissoit approuver, & que je me croyois sûre de son départ. Ensuite je lui ai demandé, d'un air ouvert, ce qu'il pensoit réellement de ma situation, & quel conseil il me donneroit dans le calme de son esprit. Il devoit juger, lui ai-je dit, que je n'étois pas peu embarrassée : Londres étoit un lieu tout-à-fait étranger pour moi. J'étois sans guide, sans protection. Lui-même, il devoit me permettre de lui dire qu'il lui manquoit bien des choses, sinon pour la connoissance, du moins pour la pratique de quantité de bienséances, qui me paroissoient indispensables dans le caractere d'un homme de naissance & d'éducation.

Il se regarde, autant que j'ai pu l'entrevoir, comme un homme d'une politesse achevée ; & son amour-propre est blessé qu'on en juge autrement. J'en suis bien fâché, mademoiselle, m'a-t-il répondu d'un air froid. Un homme d'éducation, un homme poli, souffrez que je le dise, vous paroît plus rare qu'à toutes les femmes que j'ai connues jusqu'aujourd'hui.

C'est votre malheur comme le mien, M. *Lovelace*. Je suis persuadé qu'avec un peu de discernement il n'y a point de femme qui, vous connoissant comme je

fais à présent (j'avois dessein de mortifier un orgueil qui mérite de l'être), ne juge, comme moi, que votre politesse n'est ni réguliere ni constante. Elle n'a point l'air d'une habitude. Elle s'exerce par accès & par saillies, qui n'ont pas leur source dans vous même. Vous avez besoin d'y être rappellé.

Ciel! Ciel! que je suis à plaindre! Il ne s'est défendu qu'avec cet air ironique de pitié pour lui même, au travers duquel j'ai vu facilement qu'il étoit à demi fâché.

J'ai continué : En vérité, monsieur, vous n'êtes point un homme aussi accompli qu'on devoit l'attendre de vos talens, & des facilités que vous avez eues pour les cultiver. Vous n'êtes qu'un novice (c'est un terme qu'il avoit employé dans une de nos conversations précédentes) sur mille choses louables qui ont dû faire l'objet de votre étude & de votre ambition.

* *

Je n'aurois pas sitôt cessé de lui parler avec cette franchise, parce qu'après m'en avoir donné l'occasion, il m'avoit paru traiter assez légérement un point que j'ai toujours trouvé très-grave; mais il m'a interrompu : Mademoiselle, épar-

gnez-moi. Mon regret eſt extrême d'avoir vécu inutilement juſqu'aujourd'hui. Mais convenez que vous ne vous ſeriez pas écartée d'un ſujet plus agréable & plus conforme à notre ſituation, ſi vous n'aviez pris un plaiſir trop cruel à mortifier un homme qui a paru juſqu'ici devant vous avec trop de défiance de ſon propre mérite, pour avoir oſé vous ouvrir librement ſon ame. Ayez la bonté de revenir au ſujet que vous avez quitté; &, dans un autre tems, j'embraſſerai volontiers ma correction, de la ſeule bouche du monde de qui je puiſſe la recevoir avec joie.

Vous parlez ſouvent de réformation, M. *Lovelace*, & c'eſt une confeſſion de vos erreurs; mais je vois que vous recevez fort mal des reproches auxquels vous craignez peut-être aſſez peu de donner occaſion. Je ſuis bien éloignée de prendre plaiſir à relever vos défauts. Dans la ſituation où je ſuis; il ſeroit à ſouhaiter pour vous & pour moi que je n'euſſe à faire que votre éloge. Mais puis-je fermer les yeux ſur ce qui les bleſſe, lorſque je ſouhaite qu'on me croie ſérieuſement attachée à mes propres devoirs?

J'admire votre délicateſſe, mademoiſelle, a-t-il encore interrompu. Quoique

j'en aie quelque chose à souffrir, je ne desire pas que vous en eussiez moins. Elle vient du sentiment de vos propres perfections, qui vous élevent au dessus de mon sexe, & même au-dessus du vôtre. Elle vous est naturelle. Elle ne doit pas vous paroître extraordinaire. Mais la terre n'offre rien qui en approche, m'a dit le flatteur. Dans quelle compagnie a-t-il vécu ?

Ensuite reprenant notre premier sujet, vous m'avez fait la grace de me demander mon conseil : je ne desire que de vous rendre tranquille ; de vous voir fixée à votre gré ; votre fidelle *Hannah* près de vous ; votre réconciliation heureusement commencée. Mais je prends la liberté de vous proposer différentes ouvertures, dans l'espérance qu'il s'en trouvera une de votre goût.

J'irai chez madame Howe, ou chez tout autre qu'il vous plaira de nommer, & je m'efforcerai de les engager à vous recevoir chez eux.

Auriez-vous plus de penchant à vous rendre à Florence, auprès de M. *Morden*, votre cousin & votre curateur ? Je vous offre des commodités pour ce voyage, soit par mer jusqu'à Livourne, soit par terre en traversant la France. Peut-être

engagerai-je quelque dame de ma famille à vous accompagner. *Miss Charlote* ou *miss Patty* saisiront volontiers l'occasion de voir la France & l'Italie. Pour moi, je ne vous servirai que d'escorte ; déguisé, si vous le souhaitez ; couvert de votre livrée, afin que votre délicatesse ne soit pas blessée de me voir à votre suite.

Je lui ai dit que ces projets demandoient un peu de réflexion ; mais qu'ayant écrit à ma sœur & à ma tante *Hervey*, leur reponse, si j'en recevois quelqu'une, pourroit servir à me déterminer ; qu'en attendant, s'il vouloit se retirer, j'examinerois particuliérement la proposition qui regardoit M. *Morden* ; & que, si je la goûtois assez pour la communiquer à *miss Hovve*, il seroit informé de mes résolutions dans l'espace d'une heure.

Il est sorti respectueusement. Etant revenu une heure après je lui ai dit qu'il me paroissoit inutile de vous consulter ; que le retour de M. *Morden* ne pouvoit être éloigné ; que dans la supposition même de mon départ pour l'Italie, je ne souffrirois point qu'il m'accompagnât sous aucune forme ; qu'il y avoit peu d'apparence que l'une ou l'autre de ses deux cousines fût disposée à m'honorer de sa compagnie ; & que d'ailleurs ce seroit la

même chose, aux yeux du monde que s'il m'accompagnoit lui même.

Cette réponse a produit une autre conversation, qui fera le sujet de ma premiere lettre.



LETTRE CXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

MONSIEUR *Lovelace* m'a dit que, dans l'incertitude de ma résolution sur le voyage d'Italie, il s'étoit efforcé d'imaginer quelqu'autre ouverture, qui fût capable de me plaire, & de me convaincre du moins qu'il préféroit ma satisfaction à la sienne. Alors il s'est offert à partir lui-même, pour chercher *Hannah*, & me l'amener immédiatement. Comme j'ai refusé les deux jeunes *Sorlings*, il souhaiteroit ardemment, dit-il, de voir près de moi une servante à laquelle je pusse accorder ma confiance. Je lui ai répondu que vous auriez la bonté de faire chercher *Hannah*, & de me l'envoyer aussitôt qu'il seroit possible.

Il pouvoit arriver m'a-t-il dit, qu'elle fut arrêtée par quelqu'obstacle. Feroit-

il si mal de se rendre chez *miss Howe*, pour la prier, dans l'intervalle, de me prêter sa femme de chambre ? Je lui ai fait entendre que le mécontentement de votre mere, depuis la démarche dans laquelle tout le monde suppose que je me suis engagée volontairement, m'a privée de tous les secours ouverts que je pouvois attendre de votre amitié.

Il a paru surpris que madame *Howe*, qui parloit de moi avec tant d'admiration, & sur laquelle on supposoit tant d'influence à sa fille, pût s'être refroidie pour mes intérêts. Il souhaitoit que le même homme qui s'étoit donné tant de peines pour enflammer les passions de mon pere & de mes oncles, ne fût pas encore au fond de cet odieux mystere.

Je craignois en effet, lui ai-je dit, que ce ne fût l'ouvrage de mon frere. Mon oncle *Antonin*, j'osois le dire, ne se seroit pas porté de lui-même à prévenir madame *Howe* contre moi, comme j'apprenois qu'il l'avoit fait.

Puisque mon dessein n'étoit pas de rendre visite à ses tantes, il m'a demandé si je voulois recevoir celle de sa cousine Charlotte *Montaigu*, & prendre une servante de sa main.

Cette proposition, lui ai-je dit, n'étoit

point à rejeter. Mais j'étois bien aise auparavant de voir si mes amis m'envertoient mes habits ; pour n'avoir pas, aux yeux des siens, l'air d'une étourdie & d'une fugitive.

Si je le jugeois à propos, il feroit un second voyage à Windsor, où ses recherches seroient encore plus exactes, parmi les chanoines, & dans les plus honnêtes maisons de la ville. Je lui ai demandé si ses objections contre ce lieu n'avoient pas toujours la même force ?

Je me souviens, ma chere, que, dans une de vos lettres, vous m'avez vanté Londres, comme la plus sûre de toutes les retraites. Je lui ai dit que ses prétextes pour ne me pas laisser ici, me faisant assez connoître que ce n'étoit pas son dessein, & la parole qu'il m'a donnée de s'éloigner lorsque je serai dans un autre lieu, devant me persuader qu'il y sera fidelle aussitôt que j'aurai changé de demeure, sans compter que sa présence rend ici mon logement fort incommode, je n'aurois pas d'éloignement pour le séjour de Londres, si j'avois quelque connoissance dans cette grande ville.

Comme il m'a proposé plusieurs fois Londres, je m'attendois qu'il embrasseroit ardemment cette nouvelle ouverture.

Mais je ne lui ai pas vu de disposition à la saisir. Cependant ses yeux m'ont paru l'approuver. Nous sommes de grands observateurs des yeux l'un de l'autre. En vérité, il semble que nous nous redoutions tous deux.

Il m'a fait ensuite une proposition fort agréable; celle d'inviter madame Norton à se rendre auprès de moi. Mes yeux, m'a-t-il dit aussitôt, lui apprenoient enfin qu'il avoit trouvé l'heureux expédient qui pouvoit répondre à nos desirs communs. Il s'est reproché de n'y avoir pas pensé plutôt: &, saisissant ma main, écrirai-je, mademoiselle? ferai-je partir quelqu'un? irai-je moi-même, vous chercher cette excellente femme?

Après un peu de réflexion, je lui ai dit qu'il ne pouvoit rien me proposer de plus charmant; mais que j'appréhendois de jeter ma bonne Norton dans des difficultés qu'elle auroit peine à vaincre; qu'une femme si prudente craindroit de se déclarer pour une fille fugitive, contre l'autorité de ses parens; & que le parti qu'elle prendroit de me suivre lui feroit perdre la protection de ma mere, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'en dédommager.

Ah! chere *Clarisse*, s'est-il écrié assez

généreusement, que cet obstacle ne vous arrête point ! Je ferai pour cette bonne femme, tout ce que vous souhaiteriez de faire vous-même : souffrez que je parte.

Plus froidement peut-être que sa générosité ne le méritoit, je lui ai répondu qu'il étoit impossible que je ne reçusse pas bientôt quelques nouvelles de mes amis ; que dans l'intervalle je ne voulois ruiner personne dans leur esprit, sur-tout madame Norton, dont la médiation & le crédit pouvoient m'être utiles auprès de ma mere ; & que d'ailleurs cette vertueuse femme, qui avoit le cœur au-dessus de sa fortune, manqueroit plutôt du nécessaire, que d'avoir obligation mal-à-propos aux libéralités d'autrui.

Mal-à-propos ! a-t-il repliqué. Le mérite n'a-t-il pas droit à tous les bienfaits qu'il peut recevoir ? Madame Norton est une si honnête femme, que je me croirai redevable moi-même à sa bonté, si elle m'accorde la satisfaction de l'obliger ; quand elle ne l'augmenteroit pas infiniment par l'occasion qu'elle me donnera de contribuer à la vôtre.

Comprenez-vous, ma chere amie, qu'une homme qui pense si bien puisse avoir laissé prendre assez de force aux mauvaises habitudes, pour avoir avili

ſes talens par ſes actions ? N'y a-t-il donc aucune eſpérance, me ſuis-je dit alors à moi-même, que le bon exemple, qu'il m'appartient de lui donner, pour notre intérêt commun, puiſſe opérer un changement dans lequel nous trouverions tous deux notre avantage ?

Permertez, monſieur, ai-je repris, que j'admire le ſingulier mêlange qui regne dans vos ſentimens. Il doit vous en avoir coûté beaucoup pour étouffer tant de bons mouvemens, tant d'excellentes réflexions, lorſqu'elles ſe ſont élevées dans votre eſprit ; ou, par un autre excès qui n'eſt pas moins ſurprenant, la légéreté doit avoir merveilleuſement prévalu. Mais, pour revenir à notre ſujet, je ne vois aucune réſolution à prendre avant que d'avoir reçu des nouvelles de mes amis.

Hé bien, mademoiſelle, je m'efforçois ſeulement de trouver, s'il m'eût été poſſible, quelque expédient qui vous fût agréable. Mais, puiſque je n'ai pas le bonheur de réuſſir, aurez-vous la bonté de me dire quelles ſont vos intentions ? Il n'y a rien que je ne vous promette d'exécuter, à la réſerve de vous laiſſer ici, dans un ſi grand éloignement du lieu où je dois me retirer, & dans un canton où, faute d'avoir gardé d'abord aſſez de

précautions, mes coquins de valets m'ont rendu comme public. Ces miférables, a-t-il ajouté, font orgueilleux à leur maniere, lorfqu'ils fervent un homme de quelque nom. Ils vantent la qualité de leur maître, comme s'ils étoient de la même race : & tout ce qu'ils favent de lui ou de fes affaires n'eft jamais un fecret entr'eux, quand il devroit lui en coûter la tête.

Si tel eft leur caractere, ai-je penfé, les perfonnes de naiffance devroient éviter plus foigneufement de leur donner des fujets d'indifcrétion.

Je vous avoue, lui ai-je dit, que je ne fais ce que je dois faire, ni de quel côté je dois tourner. Sérieufement, M. *Lovelace*, me confeilleriez-vous d'aller à Londres?

Je le regardois avec attention. Mais je n'ai pu rien démêler dans fes yeux.

D'abord, mademoifelle, m'a-t-il répondu, j'étois pour le voyage de Londres: parce que j'appréhendois beaucoup plus les pourfuites. A préfent que votre famille paroît un peu refroidie, je fuis plus indifférent pour le lieu qu'il vous plaira de choifir. Si je vous y vois paifible & contente, je n'ai rien à defirer.

Il eft certain que cette indifférence que je lui vois pour Londres, me fait pencher

de ce côté-là. Je lui ai demandé, dans la seule vue de l'entendre, s'il connoissoit quelque endroit à Londres, pour lequel il pût me procurer une recommandation. Non, m'a-t-il dit; il n'en connoissoit point qui lui parût convenable, ou qu'il jugeât de mon goût. A la vérité son ami *Belford* avoit un très-bel appartement près de Soho (*), chez une dame de vertu & d'honneur, qui étoit de ses parentes. Comme M. *Belford* passoit une partie de son tems à la campagne, il pouvoit l'emprunter, pour me donner la facilité de prendre d'autres mesures.

J'étois bien résolue de refuser ce logement, & tout autre qu'il eût pu nommer. Cependant je veux voir, ai-je pensé, si c'est de bonne foi qu'il me le propose. Si je romps ici cet entretien, & que demain il le reprenne avec un peu d'empressement, je craindrai qu'il n'ait pas toute l'indifférence qu'il affecte pour mon voyage de Londres, & qu'il n'ait déjà quelque logement en vue pour moi. Alors j'abandonnerai tout-à-fait ce dessein.

Cependant, après tant de généreuses ouvertures, je crois réellement qu'il y auroit un peu de barbarie à me conduire avec lui comme si je le croyois capable de

(*) Place de Londres.

la plus noire & de la plus ingrate bassesse. Mais son caractere, ses principes, sont si équivoques! Il est si leger, si vain, si changeant, qu'il n'y a point de certitude qu'il soit, une heure après, ce qu'il est au moment qu'il vous parle: & puis, ma chere, je n'ai plus à présent de gardien! je n'ai plus de pere, ni de mere! Il ne me reste que la pitié du ciel & ma vigilance: & je n'ai aucune raison d'espérer un miracle en ma faveur.

Il faudra bien, monsieur, lui ai-je dit en me levant, prendre enfin quelque résolution: mais remettons cette matiere à demain.

Il auroit voulu m'arrêter plus long-tems. Je lui ai promis de le voir demain, d'aussi bonne heure qu'il le souhaiteroit; & je lui ai dit que, dans l'intervalle, il pouvoit penser à quelque endroit convenable, soit dans Londres, soit aux environs.

Nous nous sommes séparés assez paisiblement. J'ai employé le reste de la soirée à vous écrire; & je quitte la plume, avec l'espérance de trouver un peu plus de repos dans le sommeil, que je n'en ai goûté depuis long-tems.

CL. HARLOVE.



LETTRE CXX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Lundi matin, 17 Avril.

QUOIQU'IL fût hier assez tard lorsque je me mis au lit, je n'ai pas eu longtems les yeux fermés. Nous avons fait divorce, le sommeil & moi : envain je lui fais ma cour, pour me réconcilier avec lui. Je me flatte qu'on repose plus tranquillement au château d'*Harlove*; car le trouble d'autrui aggraveroit ma faute. Mon frere & ma sœur, j'ose le dire, sont tous deux à couvert de l'insomnie.

M. *Lovelace*, qui est comme moi dans l'habitude de se lever matin, m'a trouvée au jardin vers six heures. Après les complimens ordinaires, il m'a prié de reprendre le sujet qui nous avoit occupés la veille. Il étoit question, m'a-t-il dit, d'un appartement à Londres.

Il me semble, lui ai-je répondu froidement, que vous m'en avez nommé un.

Oui, mademoiselle (observant ma contenance) ; mais c'étoit plutôt pour vous

aſſurer qu'il eſt à votre diſpoſition, que dans l'eſpérance qu'il pût vous plaire.

Je ne trouve pas non plus qu'il me convienne. A la vérité, il n'eſt point agréable de partir dans l'incertitude; mais être redevable à un de vos amis, lorſque je cherche à faire croire que je ſuis indépendante de vous, & ſur-tout à un ami chez lequel j'ai prié les miens de s'adreſſer s'ils daignent me faire quelque réponſe, il n'y auroit rien de plus mal conçu.

S'il avoit parlé de ce logement, a-t-il repliqué, ce n'étoit pas dans l'opinion que je vouluſſe l'accepter. Il avoit voulu me confirmer ſeulement ce qu'il m'avoit dit, qu'il n'en connoiſſoit aucun qui me convînt. Votre famille, mademoiſelle, n'a-t-elle pas à Londres quelques gens d'affaires, ou quelques marchands, chez leſquels on pût trouver des commodités de cette nature? J'acheterois leur fidélité à toute ſorte de prix; & ces gens-là ne ſe menent que par l'intérêt.

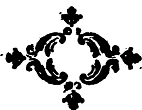
Les gens d'affairss de ma famille, lui ai-je dit, feront ſans doute les premiers qu'elle emploira pour découvrir où je ſuis. Ainſi cette propoſition n'eſt pas mieux conçue que l'autre.

Notre entretien a duré long-tems ſur le même ſujet. Enfin, pour réſultat, il s'eſt

chargé d'écrire à un autre de ses amis, nommé M. *Doleman*, pour le prier de chercher un appartement simple, mais décent, qui doit consister, suivant mes intentions, dans une chambre de lit, accompagnée d'une autre chambre pour un domestique, avec l'usage d'une salle à manger, par le bas. Il m'a donné sa lettre à lire; &, l'ayant cachetée devant mes yeux, il l'a fait partir aussitôt par un de ses gens, qui doit attendre la réponse de ce M. *Doleman*, & nous l'apporter.

Je verrai quel sera le succès. Dans l'intervalle, je me dispose à partir pour Londres, à moins que vous ne soyez d'un avis contraire.

CL. HARLOVE.





LETTRE CXXI.

M. Lovelace à M. Belford.

Samedi, dimanche, lundi.

Il commence par le récit de ce qu'on vient de lire dans la derniere lettre de miſs Clariſſe. *Il raconte enſuite à ſon ami, qu'ayant paſſé par le château de Median, en allant à celui de* Hall (*car il avoue qu'il n'a pas été à Windſor*), *il y à trouvé des lettres de ſa tante & de ſa couſine, que madame Greme étoit prête à lui envoyer par un exprès. Il s'eſt expliqué avec cette femme ſur la converſation qu'elle avoit eue, dans la chaiſe, avec* miſs Clariſſe; *& la maniere dont il lui a parlé de ſa paſſion & de ſes vues honorables l'a portée à écrire à ſa ſœur* Sorlings *la lettre qu'on a lue en ſubſtance dans celles de* miſs Clariſſe *à* miſs Howe. *Il continue dans ces termes:*

Je l'avois laiſſée de ſi bonne humeur à mon départ, que j'ai été ſurpris de lui trouver l'air ſi grave à mon retour, & de reconnoître, à la rougeur de ſes beaux yeux, qu'elle avoit pleuré. Mais lorſque j'ai ſu qu'il lui étoit venu des lettres de

de miſs Howe, j'ai compris facilement que ce petit diable l'avoit irritée contre moi. J'ai ſenti naître une vive curioſité de découvrir le ſujet de leur commerce. Mais c'eſt une entrepriſe qu'il n'eſt pas encore à propos de tenter. Une invaſion ſur un point ſi ſacré me ruineroit ſans reſſource. Cependant je ne puis penſer, ſans un véritable dépit, qu'elle emploie les jours entiers à jeter par écrit tout ce qui ſe paſſe entr'elle & moi ; tandis que je ſuis ſous le même toît, & dans une réſerve qui me dérobe le fond d'une correſpondance nuiſible peut-être à tous mes deſſeins.

Crois-tu, *Belford*, qu'il y eût un ſi grand mal à caſſer la tête au meſſager, lorſqu'il eſt chargé des lettres de ma belle, ou qu'il lui apporte celles de miſs Howe ? Entreprendre de le corrompre, & n'y pas réuſſir, ce ſeroit me perdre entiérement. Cet homme paroît fait à la pauvreté, & ſi tranquille dans ſon état, qu'avec ce qu'il lui faut pour manger & pour boire, il n'aſpire point à vivre demain plus largement qu'aujourd'hui. Quel moyen de corrompre un miſérable qui eſt ſans deſirs & ſans ambition ? Cependant le coquin ne vit qu'à demi, & cette moitié de vie n'eſt pour lui qu'un far-

deau. Si je le tuois, ferois-je responsable d'une vie entiere? Un ministre d'état ne le marchanderoit pas tant. Mais laissons-le vivre. Tu sais, cher ami, que la plus grande partie de ma méchanceté est une vapeur qui sert à montrer mon talent pour l'invention, & qu'il dépendroit de moi d'être méchant, si je le voulois.

Il rappelle ici diverses expressions de miss Clarisse *qui ont vivement piqué son orgueil, avec menace de s'en ressouvenir dans l'occasion. Il s'applaudit de ses propositions, qu'il reconnoît pour autant de ruses, sur-tout celle d'emprunter une servante de* miss Howe *jusqu'à l'arrivée d'*Annah. *Il continue*:

Tu vois, *Belford*, combien ma charmante est éloignée de croire que *miss Howe* même n'est qu'une marionnette, que je fais danser sur mes fils-d'archal, par des ressorts de la seconde ou de la troisieme main. Tromper deux femmes de cette espece, qui s'imaginent tout savoir; faire servir l'orgueil & la malignité des peres & des meres à leur donner le mouvement qu'il me plaît; & les jouer, en un mot, tandis qu'elles croient me mortifier beaucoup; quelle charmante vengeance! Et que dis-tu de ma divine, qui, lorsque je parois douter si son frere n'a pas

de part au ressentiment de madame *Howe*, me répond qu'elle craint qu'il n'en ait beaucoup, parce qu'autrement son oncle n'auroit pas enflammé madame *Howe* contr'elle ? La chere petite ! Quelle innocence !

Ne vas pas non plus jusqu'à m'attribuer la malignité de sa famille. Elle est concentrée dans le cœur de tous les *Harloves*.. Je n'emploie que leurs matériaux. Si je les abandonnois à leur propre conduite, peut-être leur vengeance s'exerceroit-elle par le feu, par le poignard, ou par le ministere de la justice. Mais je guide à propos les effets de leur haine ; & je ne fais un peu de mal, que pour en prévenir beaucoup plus.

Il falloit amener la déesse *Clarisse* à faire elle-même la proposition de Londres. Rien ne m'y a paru plus propre, que de renouveller celle de Windsor. Quand tu voudras qu'une femme fasse une chose, ne manque point de lui en proposer une autre. Voilà les femmes. Les voilà, sur ma damnation ! Qu'en arrive-t-il ? Elles nous mettent dans la nécessité de jouer le double avec elles ; &, lorsqu'elles s'en trouvent les dupes, elles se plaignent d'un honnête homme qui s'est trop bien servi de leurs propres armes.

J'ai eu peine à me contenir. Je me sentois le cœur enflé de joie. Allons, allons, modérons-nous, me suis-je dit à moi-même. Une envie de touffer m'a aidé fort à propos. Ensuite recommençant à tourner les yeux vers elle, de l'air le plus indifférent, j'ai attendu qu'elle eût fini son discours; &, lorsqu'elle a cessé de parler, au lieu de l'entretenir de Londres, je lui ai proposé de faire venir sa madame *Norton*.

Comme je suis bien sûr qu'elle craindroit de m'avoir obligation, si elle avoit accepté mes offres, j'aurois pu lui proposer de faire tant de bien à cette femme & à son fils, que cette seule raison l'auroit fait changer de sentiment: non, comme tu te l'imagines bien, que je veuille éviter la dépense; mais il ne faut penser à rien moins qu'à lui accorder la compagnie de sa *Norton*. J'aimerois autant voir auprès d'elle sa mere ou sa tante *Hervey*, *Hannah*, si sa situation lui eût permis de venir, m'auroit moins embarrassé. Pourquoi entretiens-je, à la campagne, trois coquins de valets oisifs, si ce n'est pour faire l'amour, & se marier même, quand je le juge à propos?

Ma foi, je suis fort satisfait de mes arrangemens. Chaque heure, *ne peut*

qu'augmenter à présent mes progrès dans les affections de cette fiere beauté. J'ai porté l'impolitesse au point précisément nécessaire pour me rendre redoutable, & pour lui faire connoître que je ne suis point un amant langoureux. Les moindres civilités doubleront désormais mon crédit. Le premier pas que j'ai à faire est d'obtenir l'aveu d'une flamme secrete, ou, du moins, d'une préférence qu'on m'accorde sur tous les autres hommes; après quoi, l'heureux moment ne sera pas éloigné. Une préférence reconnue sanctifie les libertés. Une liberté en produit une autre. Si ma déesse me traite d'ingrat, d'homme peu généreux, je la traiterai de cruelle. C'est un nom qui plaît aux femmes. Combien de fois, pour flatter leur orgueil, leur ai-je reproché de la cruauté, au moment que j'obtenois tout d'elles ?

Lorsque j'ai proposé ton appartement, pour confirmer que je n'en connoissois aucun qui lui convînt, mon unique vue étoit de lui donner quelque sujet d'alarme. Madame *Osgood* est une femme trop vertueuse, & qui feroit bientôt son amie plus que la mienne. Mais je voulois lui faire prendre une haute idée de sa propre pénétration. Mon plaisir, lorsque

je creuse une fosse, est d'y voir tomber ma proie d'un pied sûr & les yeux ouverts. Un homme qui regarde d'en-haut, est en droit de dire alors : Ho, ho, charmante ! par quel hasard êtes-vous là ?

* * *

Lundi, 17 d'Avril.

Il m'arrive, à l'instant, de nouveaux avis de mon honnête *Joseph*. Tu sais l'aventure de la pauvre *miss Betterton* de *Nottingham*. *James Harlove* travaille à rallumer contre moi le ressentiment de cette famille. Tous les Harloves du monde n'ont rien épargné, depuis quelque tems, pour approfondir la vérité de cette histoire ; mais les insensés sont enfin résolus d'en tirer parti. Ma tête s'occupe à faire de *James* un esprit rusé & un joli garçon, dans la vue de faire tourner plus glorieusement toutes ses ruses à mon avantage ; car je suppose que ma belle tend à m'éloigner d'elle, aussitôt que nous serons à Londres. Je te communiquerai, lorsqu'il en sera tems, la lettre de *Joseph* & celle que je vais lui écrire. Etre informé à propos du mal qu'on médite, c'est assez, avec ton ami, pour le faire avorter, & retomber sur la tête de son auteur.

Joseph fait encore le scrupuleux. Mais

je sais qu'il ne cherche, par ses délicatesses, qu'à relever le mérite de ses services. Ah, *Belford, Belford!* quel vil amas de corruption que la nature humaine, dans le pauvre comme dans le riche!



LETTRE CXXII.

Miss HOWE, *à miss* CLARISSE HARLOVE.

(En réponse à ses deux dernieres.)

Mardi, 18 *d'Avril*.

VOUS avez une famille implacable. Une nouvelle visite de votre oncle *Antonin* a non seulement confirmé ma mere dans son opposition à notre correspondance, mais l'a fait presque entrer dans tous leurs principes.

Passons à d'autres sujets. Vous plaidez avec beaucoup de générosité pour M. Hickman. Peut-être ai-je fait à son égard ce qui m'arrive quelquefois en chantant, de prendre trop haut de quelques tons, & de continuer néanmoins, plutôt que de recommencer, quoique ma voix soit obligée de se contraindre. Mais il est cer-

tain qu'il en eſt plus reſpectueux; & vous m'avez appris que les caracteres qu'un mauvais traitement eſt capable d'humilier, deviennent inſolens lorſqu'ils ſont mieux traités. Ainſi, bon & grave M. Hickman, un peu plus de diſtance je vous en ſupplie. Vous m'avez élevé un autel, & j'eſpere que vous ne refuſerez pas d'y fléchir le genou.

Mais vous me demandez ſi je traiterois M. Lovelace comme je traite M. Hickman. Réellement, ma chere, je m'imagine que non. J'ai conſidéré très-attentivement ce point de conduite en galanterie, de la part des deux ſexes; & je vous avouerai franchement le réſultat de mes réflexions. J'ai conclu que, de la part des hommes la politeſſe eſt néceſſaire, même à l'excès, pour nous faire agréer leurs premiers ſoins, dans la vue de nous engager à plier le cou ſous un joug dont l'inégalité n'eſt que trop ſenſible. Mais, en conſcience, je doute s'ils n'ont pas beſoin d'un petit mêlange d'inſolence pour ſe ſoutenir dans notre eſtime lorſqu'ils y ſont parvenus. Ils ne doivent pas nous laiſſer voir que nous puiſſions les traiter comme des ſots. D'ailleurs, je m'imagine qu'un amour trop uni, c'eſt-à-dire, une paſſion ſans épines, en d'autres

termes, une *passion* sans *passion*, ressemble à ces ruisseaux dormans, où l'on n'appercevroit pas le mouvement d'une paille, de sorte qu'un peu de crainte, & même de haine, qu'on nous inspire quelquefois, produit des sentimens tout opposés.

S'il y a de la vérité dans ce que je dis, Lovelace, qui s'est montré d'abord l'homme du monde le plus poli & le plus respectueux, a saisi la vraie méthode. La pétulance qu'il a marquée depuis, sa facilité à faire une offense, son égale facilité à s'humilier, me paroissent capables, sur-tout dans un homme à qui l'on connoît du sens & du courage, de soutenir vivement la passion d'une femme, & de la conduire, en la fatiguant par degrés, à une sorte de *non résistance*, qui differera peu de la soumission qu'un mari tyran peut desirer dans la sienne.

Il me semble, en vérité, que la différente conduite de nos deux héros à l'égard de leurs héroïnes porte la vérité de cette doctrine jusqu'à sa démonstration. Pour moi, je suis si accoutumée aux langueurs, aux soins rampans & à la soumission du mien, que je n'attends de lui que des soupirs & des révérences ; & je suis si peu touchée de ses sots discours, que

souvent, pour le faire taire ou pour me réveiller, je suis forcée d'avoir recours à mon clavessin. Au contraire, Lovelace fait tenir la balle en l'air; & son adroite vivacité dans la conversation est un jeu continuel de raquettes.

Vos disputes & vos réconciliations fréquentes vérifient cette observation. Je crois réellement que, si M. Hickman avoit eu l'art de soutenir mon attention à la maniere de votre Lovelace, je serois déjà sa femme. Mais il devoit commencer sur ce ton; car il est trop tard à présent pour y revenir. Jamais, jamais il ne se rétablira; c'est sur quoi il peut compter. Son sort est de faire le nigaud jusqu'au jour de notre mariage; &, ce qu'il y a de pire pour lui, d'être condamné à la soumission jusqu'à son dernier soupir.

Pauvre Hickman! direz-vous peut-être. On m'a quelquefois nommée votre écho: Pauvre Hickman! dis-je comme vous.

Vous vous étonnez, ma chere, que M. Lovelace ne vous ait pas fait lire, en arrivant de Windsor, les lettres de sa tante & de sa cousine. Je n'approuve pas non plus qu'il ait differé un seul moment à vous communiquer des pieces si

intéressantes, & qui ont un rapport si nécessaire aux conjonctures. Cette affectation de ne vous les montrer que le lendemain, lorsque vous étiez irritée contre lui, semble marquer qu'il les tenoit en réserve, pour faire sa paix dans l'occasion : & concluez de là que le sujet de colere étoit donc prévu. De toutes les circonstances qui sont arrivées depuis que vous êtes avec lui, c'est celle-ci qui me plaît le moins. Elle peut sembler petite à des yeux indifférens ; mais elle suffit aux miens pour justifier toutes vos précautions. Cependant je crois aussi que la lettre de madame Greme à sa sœur, la demande répétée pour Hannah, pour une des filles de votre veuve Sorlings, & surtout pour madame Norton, sont d'agréables contre-poids. Ces quatre circonstances m'empêchent de dire tout ce que je pense de l'autre. L'étourdi ! de vous avoir déclaré le soir qu'il avoit les lettres, sans offrir de vous les montrer. Je ne sais quel jugement porter de lui.

J'ai lu avec plaisir ce que les dames lui écrivent, d'autant plus que, les ayant fait sonder encore, je trouve que toute la famille desire votre alliance avec autant d'ardeur que jamais.

Il me semble qu'il n'y a point d'objec-

tion raisonnable contre votre voyage de Londres. Là, comme au centre, vous serez en état d'apprendre des nouvelles de tout le monde, & de donner des vôtres. Vous y mettrez la bonne foi de votre homme à l'épreuve, ou par l'absence à laquelle il s'est engagé, ou par d'autres essais de cette nature. Mais, au fond, ma chere, je pense toujours qu'il n'y a rien de plus pressant que votre mariage. Vous pouvez tenter (car il faut pouvoir dire que vous l'avez tenté) ce que vous avez à vous promettre de votre famille; mais, au moment qu'elle aura refusé vos propositions, soumettez-vous au joug, & tirez-en le meilleur parti que vous pourrez. M. Lovelace seroit un tigre, s'il vous mettoit dans la nécessité de vous expliquer. Cependant c'est mon opinion, que vous devez fléchir un peu. Souvenez-vous qu'il ne peut souffrir l'ombre du mépris.

Voici une de ses maximes, qui avoit rapport à moi: « Une femme, m'a-t-il dit » un jour, qui se propose tôt ou tard de » faire tomber son choix sur un homme, » doit faire connoître, pour son propre » intérêt, qu'elle distingue son adorateur » de la troupe commune. »

Vous rapporterai-je de lui une autre

belle sentence, prononcée dans son style libertin, avec un geste convenable au discours ? « Il se donnoit au diable, malgré le peu de délicatesse qu'on lui supposoit, s'il prenoit pour sa femme la premiere princesse de l'univers, qui balanceroit une minute entre un empereur & lui. »

En un mot, tout le monde s'attend à vous voir à lui. On est persuadé que vous n'avez quitté la maison de votre pere que dans cette vue. Plus la cérémonie est différée, moins les apparences vous sont favorables aux yeux du public. Ce ne sera point la faute de vos proches, si votre réputation demeure sans tache pendant que vous ne serez point mariée. Votre oncle *Antonin* tient un langage fort grossier, fondé sur les anciennes mœurs de Lovelace. Mais jusqu'à présent votre admirable caractere a servi d'antidote au poison. Le *harangueur* est méprisé, & n'excite que de l'indignation.

J'écris avec quantité d'interruptions. Vous vous appercevrez même que ma lettre est pliée & chiffonnée, parce que l'arrivée subite de ma mere m'oblige souvent de la cacher dans mon sein. Nous avons eu un fort joli débat, je vous assure. Ce n'est pas la peine de vous fatiguer par

ce récit.......... mais en vérité......... Nous verrons, nous verrons.

Votre *Hannah* ne peut se rendre auprès de vous. La pauvre fille est retenue depuis quinze jours par un rhumatisme qui ne lui permet pas de se remuer sans douleur. Elle a fondé en larmes, lorsque je lui ai fait déclarer le désir que vous avez de la reprendre. Elle se croit doublement malheureuse, de ne pouvoir rejoindre une maîtresse si chere. Si ma mere avoit répondu à mes desirs, M. *Lovelace* n'auroit pas été le premier qui vous eût proposé ma *Kitty*, en attendant *Hannah*. Je sens combien il est désagréable de se voir parmi des étrangers, & de n'avoir que des étrangers pour nous servir. Mais votre bonté vous fera des domestiques fidelles, dans quelque lieu que vous alliez.

Il faut vous laisser suivre vos idées. Cependant, du côté de l'argent comme des habits, si vous vous exposiez à quelque incommodité que j'eusse pu prévenir, je ne vous le pardonnerois de ma vie. Ma mere (si c'est votre objection) n'a pas besoin d'en être informée.

Votre premiere lettre me viendra sans doute de Londres. Adressez-la, je vous prie, & celles qui la suivront, jusqu'à nouvel avis, *à M. Hickman, dans sa propre*

maison. Il vous est entiérement dévoué. Ne vous chagrinez pas tant de la partialité & des préventions de ma mere. Il me semble que je ne suis plus dans l'âge des poupées.

Que le ciel veille sur vous, & qu'il vous rende aussi heureuse que je vous crois digne de l'être ! c'est le vœu continuel de votre fidelle amie,

ANNE HOWE.



LETTRE CXXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Mercredi au soir, 19 d'Avril.

J'AI beaucoup de joie, ma chere amie, de vous voir approuver mon départ pour Londres.

Vos différens domestiques me causent un chagrin inexprimable. Je me flatte que mon imagination les grossit. Mais je vous conjure de m'apprendre les circonstances de celui que vous nommez *un joli débat*. Je suis accoutumée à votre langage. Lorsque vous m'aurez tout appris, quelque rigueur que votre mere ait eue pour moi, j'en serai plus tranquille. Les coupables

doivent plutôt gémir de leurs fautes, que s'offenser du reproche qu'elles leur attirent.

Si j'ai des obligations pécuniaires à quelqu'un dans le royaume, ce ne sera qu'à vous. Il n'est pas besoin, dites-vous, que votre mere sache les bontés que vous avez pour moi! Dites au contraire qu'elle doit les savoir, si je les accepte, & si sa curiosité vous presse là-dessus. Voudriez-vous mentir ou la tromper? Je souhaiterois bien qu'elle fût sans inquiétude sur ce point. Pardon, ma chere, mais je sais... Cependant elle avoit autrefois meilleure opinion de moi. O téméraire démarche! que tu me coûtes déjà de regrets! Pardon encore une fois. La fierté, quand elle est naturelle, se montre quelquefois au milieu de l'humiliation. Mais, hélas! la mienne est entiérement abattue.

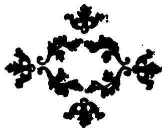
Il est malheureux pour moi, que ma digne *Hannah* ne puisse venir. Je suis aussi fâchée de sa maladie, que de me voir trompée dans mon attente. Hé bien, ma chere *miss Howe*, puisque vous me pressez de vous avoir obligation, & que vous m'accuseriez de fierté, si je refusois abso-

lument vos offres, ayez la bonté d'envoyer à cette pauvre fille deux guinées de ma part.

Si je n'ai pas, comme vous le dites, d'autre ressource que le mariage, c'est une consolation, que les parens de M. Lovelace n'aient pas de mépris pour une fugitive, comme je pouvois le craindre de l'orgueil de leur naissance & de leur rang.

Mais que mon oncle est cruel! Ah! ma chere, quelle cruauté de supposer...... Le tremblement de mon cœur se communique à ma plume, & ne me permettra pas de faire cette lettre bien longue. S'ils sont tous dans les mêmes idées, je ne serai pas surprise de les trouver irréconciliables. Voilà, voilà l'ouvrage de mon insensible frere; je reconnois ses barbares soupçons. Que le ciel lui pardonne! c'est la priere d'une sœur outragée.

CL. HARLOVE.





LETTRE CXXIV.

Miss Clarisse Harlove, à miss Howe.

Jeudi, 20 d'Avril.

Le courier de M. Lovelace est déjà de retour, avec la réponse de son ami M. Doleman, qui paroît s'être donné beaucoup de peine dans ses recherches, & qui lui en rend un compte fort exact. M. Lovelace m'a donné sa lettre, après l'avoir lue, & comme il n'ignore pas que je vous informe de tout ce qui m'arrive, je l'ai prié de trouver bon que je vous la communique. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, par la premiere occasion. Elle vous apprendra que ses amis de Londres nous croient déjà mariés.

A M. Lovelace.

Mardi au soir, 18 d'Avril.

Monsieur et cher ami,

J'apprends avec une joie extrême que nous vous reverrons bientôt à la ville,

après une si longue absence. Votre retour sera plus agréable encore à vos amis, s'il est vrai, comme on le publie, que vous soyez actuellement marié avec la belle dame dont nous vous avons entendu parler avec tant d'éloges. Madame Doleman & ma sœur prennent beaucoup de part à votre satisfaction, si vous l'êtes ; ou à vos espérances, si vous ne l'êtes pas encore. Je suis depuis quelque temps à la ville, pour trouver un peu de soulagement à mes anciennes infirmités, & je suis actuellement dans les remedes ; ce qui ne m'a point empêché de faire les recherches que vous desirez. Voici le résultat de mes soins.

Vous pouvez avoir un premier étage, fort bien meublé, chez un mercier, rue de *Bedford*, avec les commodités qu'il vous plaira pour des domestiques ; soit par mois, soit par quartier.

Madame Doleman a vu plusieurs logemens dans la rue de *Norfolk* ; & d'autres dans celle de *Cecil* ; mais, quoique la vue de la Tamise & des collines de *Surrey* rende ces deux rues très-agréables, je suppose qu'elles sont trop proches de la cité.

Les propriétaires de la rue de *Norfolk*

ne voudroient pas louer moins que la moitié de leurs maisons. Ce seroit beaucoup plus que vous ne demandez ; & je m'imagine que vous ne pensez point à conserver un appartement garni, après la déclaration de votre mariage.

Celui de la rue de *Cecil* est propre & commode. La propriétaire est une veuve, de fort bonne réputation ; mais elle demande qu'on s'engage pour une année.

Vous pourriez être fort bien dans la rue de *Douvres*, chez la veuve d'un officier des gardes, qui, étant mort peu de tems après avoir acheté sa commission, à laquelle il avoit employé la meilleure partie de son bien, a laissé sa femme dans la nécessité de louer des appartemens pour vivre. Cette raison peut faire une difficulté : mais on m'assure qu'elle ne reçoit point de locataires qui ne soient d'un nom & d'un caractere connus. Elle a pris en rente deux bonnes maisons, séparées l'une de l'autre par un passage qui leur sert de cour commune. La maison intérieure est la plus jolie & la mieux meublée ; mais vous pourrez obtenir l'usage d'une fort belle chambre sur le devant, si vous voulez avoir une vue sur la rue. Derriere la maison intérieure est un petit

jardin, où la vieille dame à déployé son imagination dans un grand nombre de figures & de vases dont elle a pris plaisir à l'orner.

Comme j'ai jugé que ce logement pourroit vous plaire, mes informations ont été fort exactes. L'appartement qui se trouve à louer est dans la maison intérieure. Il est composé d'une salle à manger, deux salles de compagnie, deux ou trois chambres de lit, avec leurs garde-robes, & d'un fort joli cabinet, dont la vue donne sur le petit jardin. Tout est fort bien meublé. Un ecclésiastique en dignité, avec sa femme & une jeune fille à marier, est le dernier qui l'a occupé. Il en est sorti depuis peu, pour aller prendre possession d'un bénéfice considérable en Irlande. La veuve m'a dit qu'il ne l'avoit loué d'abord que pour trois mois; mais qu'il y avoit pris tant de goût, qu'il y étoit demeuré deux ans, & qu'il ne l'avoit quitté qu'à regret. Elle se vante qu'il en est de même de tous ses locataires; ils s'arrêtent chez elle quatre fois plus long-tems qu'ils ne se l'étoient proposé.

J'ai eu quelque connoissance du mari, qui avoit la réputation d'un homme d'honneur. Mais c'est la premiere fois que j'aie

vu sa veuve. Je lui trouve l'air un peu mâle, & quelque chose de rude dans le regard. Mais, en observant ses manieres & ses attentions pour deux jeunes personnes fort agréables, qui sont les nieces de son mari & qui se louent beaucoup d'elle, je n'ai pu attribuer son embonpoint qu'à sa bonne humeur; car il est rare que les personnes hargneuses soient fort grasses. Elle est respectée dans le quartier, & j'ai appris qu'elle voit fort bonne compagnie.

Si cette description, ou celle des autres logemens que j'ai nommés, ne convient pas à madame Lovelace, elle sera libre de n'y pas demeurer long-temps & de ne s'en rapporter qu'à son propre choix. La veuve consent à louer par mois, & à ne louer que ce qui pourra vous convenir. Elle ne s'embarrasse pas des termes, dit-elle; & ce qu'elle voudroit savoir uniquement, c'est ce qu'il faudra fournir à madame votre épouse, & quelle sera la conduite de ses gens ou des vôtres: parce que l'expérience lui apprend que les domestiques sont ordinairement plus difficiles que les maîtres.

Madame Lovelace aura la liberté de manger à table d'hôte, ou de se faire servir chez elle.

Comme nous vous ſuppoſons mariés, & peut-être obligés, par des querelles de famille, à ne pas divulguer encore votre mariage, j'ai jugé qu'il ne feroit pas mal à propos d'en faire entendre quelque choſe à la veuve, quoique ſans l'aſſurer de rien; & je lui ai demandé ſi, dans cette ſuppoſition, elle pouvoit vous loger auſſi, vous & vos domeſtiques. Elle m'a répondu qu'elle le pouvoit facilement, & qu'elle le ſouhaitoit beaucoup; parce que la circonſtance d'une femme ſeule, lorſque les témoignages n'étoient pas auſſi certains qu'ils le ſont ici, étoit ordinairement pour elle un ſujet d'exception.

Si vous n'approuvez aucun de ces logemens, il ne faut pas douter qu'on n'en puiſſe trouver de beaucoup plus beaux dans d'autres quartiers, ſur-tout vers les nouvelles places. Madame Doleman, ſa ſœur & moi, nous vous offrons, dans notre maiſon d'*Uxbridge*, toutes les commodités qui dépendront de nous, & pour votre cherê moitié & pour vous même, ſi vous jouiſſez du bonheur que nous vous deſirons; en attendant que vous ſoyiez parfaitement établis.

Je ne dois pas oublier que l'appartement du mercier dans la rue de *Cecil*, & celui de la veuve, dans la rue de

Douvres, peuvent être prêts en avertissant la veille. Ne doutez pas, monsieur & cher ami, du zele & de l'affection avec lesquels je suis, &c.

THO. DOLEMAN.

VOUS jugerez aisément, ma chere, après avoir lu cette lettre, pour lequel de ces logemens je me suis déterminée. Mais, voulant mettre M. Lovelace à l'épreuve, sur un point qui me paroît demander beaucoup de circonspection, j'ai d'abord affecté de préférer celui de la rue de *Norfolk*, par la raison même qui fait craindre à l'écrivain qu'il ne soit pas de mon goût; c'est-à-dire, parce qu'il est proche de la cité. Je ne vois rien à redouter, lui ai-je dit, dans le voisinage d'une ville aussi bien gouvernée qu'on représente Londres; & je ne sais même s'il ne seroit pas plus à propos de me loger au centre, que dans les fauxbourgs, dont on ne parle pas si avautageusement. J'ai paru pencher ensuite pour l'appartement de la rue *Cecil*; ensuite pour celui du mercier. Mais il ne s'est déclaré pour aucun; & lorsque je lui ai demandé son sentiment sur celui de la rue de *Douvres*, il m'a dit qu'il

qu'il le jugeoit le plus commode & le plus convenable à mon goût ; mais qu'osant se flatter que je n'y ferois pas un long séjour, il ne savoit pas auquel il devoit donner sa voix.

Je me suis fixée alors à celui de la veuve ; & sur le champ il a marqué ma résolution à M. *Doleman*, avec des remerciemens de ma part pour ses offres obligeantes.

J'ai fait retenir la salle à manger, une chambre de lit, le cabinet (dont je me propose de faire beaucoup d'usage, si je passe quelque tems chez la veuve) & une chambre de domestique. Notre dessein est de partir samedi. La maladie de la pauvre Hannah me dérange beaucoup. Mais, comme dit M. Lovelace, je puis m'accommoder avec la veuve pour une femme de chambre, jusqu'à ce que Hannah soit mieux, ou que j'en trouve une à mon gré ; & vous savez que je n'ai pas besoin d'une grosse suite.

* *

M. Lovelace m'a donné, de son propre mouvement, cinq guinées pour la pauvre Hannah. Je vous les envoie sous cette enveloppe. Prenez la peine de les lui faire porter, & de lui apprendre de quelle main lui vient ce présent. Il m'a beau-

coup obligée par cette petite marque d'attention. En vérité, j'ai meilleure opinion de lui, depuis qu'il m'a proposé de rappeller cette fille.

* *

Je viens de recevoir une autre marque de son attention. Il est venu me dire qu'après y avoir pensé mieux, il ne jugeoit pas que je dusse partir sans une femme à ma suite, ne fût-ce que pour l'apparence aux yeux de la veuve & de ses deux nieces, qui, suivant le récit de M. Doleman, sont dans une situation fort aisée, sur-tout lorsqu'exigeant qu'il me quitte sitôt après notre arrivée, je dois me trouver seule entre des étrangers. Il m'a conseillé de prendre, pour quelque tems, une des deux servantes de madame Sorlings, ou de lui demander une de ses filles. Si je choisissois le second de ces deux partis, il ne doutoit pas, m'a-t-il dit, que l'une ou l'autre des deux jeunes Sorlings n'embrassât volontiers l'occasion de voir un peu les curiosités de la ville, sans compter qu'elle seroit plus propre qu'une servante commune à me tenir compagnie, lorsque je voudrois les voir moi-même.

Je lui ai répondu, comme auparavant, que les servantes de madame Sorlings &

ses deux filles étoient également nécessaires dans leurs offices, & que l'absence d'un domestique ne pouvoit causer que de l'embarras dans une ferme ; qu'à l'égard des curiosités de Londres, je ne penserois pas sitôt à me procurer ces amusemens, & que je n'avois pas besoin, par conséquent, de compagne pour le dehors.

A présent, ma chere, de peur que, dans une situation aussi variable que la mienne, il ne survienne quelque chose de nuisible à mes espérances, qui n'ont point encore été si flatteuses depuis que j'ai quitté le château d'Harlove, je vais observer, plus que jamais, la conduite & les sentimens de mon guide.

CL. HARLOVE.



LETTRE CXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 10 d'Avril.

Il commence par communiquer à son ami la lettre qu'il a écrite à M. Doleman, *avec l'approbation de* miss Clarisse, *& la réponse qu'il a reçue, &c. Ensuite il s'applaudit de son projet.*

Tu connois la veuve ; tu connois ses nieces ; tu connois le logement. As-tu jamais rien vu de plus adroit que cette lettre de notre ami Doleman ? Il prévient toutes les objections ; il pourvoit à tous les accidens. Chaque mot est une ruse à l'épreuve.

Qui pourroit s'empêcher de sourire, en voyant ma charmante qui apporte tant de précautions dans un choix qu'on a déjà fait pour elle, & qui pese les différentes propositions, comme si son dessein étoit de me faire croire qu'elle peut avoir d'autres vues ? Que dis-tu de cette chere friponne, qui me regarde avec la derniere attention, pour découvrir dans mes yeux quelque apparence dont elle puisse s'aider à lire dans mon cœur ? Le puits est trop profond pour être pénétré par ses regards ; c'est de quoi je puis l'assurer quand ils seroient aussi perçans qu'un rayon du soleil.

Nulle confiance en moi, ma belle ? Il est donc clair que vous n'en avez aucune ? Si j'étois porté à changer de dispositions, vous ne l'êtes donc point à m'encourager par une généreuse confiance à mon honneur ? Oh bien ! il ne sera pas dit, je vous jure, qu'un maître dans l'art d'aimer soit la dupe d'une novice.

Mais admire donc cette charmante, qui, dans la satisfaction qu'elle ressent de mon artifice, emprunte de moi la lettre de Doleman, pour la communiquer à sa chere miss Howe! Sottes petites coquines! Pourquoi se fier, dans tous leurs détours, à la force de leur propre jugement, lorsque l'expérience est seule capable de leur apprendre à parer nos attaques, & de leur donner la prudence de leurs grand'meres? Alors, sans doute elles peuvent monter en chaire, comme d'autres Cassandres, & prêcher la défiance à celles qui ont la patience de les écouter, mais qui ne profiteront pas de leurs leçons mieux qu'elles, aussitôt qu'un jeune & hardi libertin, tel que moi, viendra croiser leur chemin.

N'es-tu pas étonné, Belford, que ce rusé coquin de Doleman ait nommé la rue de Douvres pour celle de notre bonne veuve? Quel crois-tu qu'ait été son dessein? Tu ne le devineras jamais. Ainsi, pour t'en épargner l'embarras, suppose que quelque officieuse personne (miss Howe est fine & active comme le diable) prenne la peine d'aller aux informations, pour s'assurer des caracteres. Lorsque dans cette rue on ne trouvera ni les mêmes noms, ni un tel apparte-

ment, ni même une maison qui ressemble à ce qu'on cherche, le plus habile chasseur d'Angleterre ne tombera-t-il pas en défaut ?

Comment empêcher, me demandes-tu, que la belle ne s'apperçoive de la tromperie, & que sa défiance n'augmente encore, lorsqu'elle se verra dans une autre rue ?

Ne t'embarrasse point. Ou je trouverai quelque nouvelle ruse, ou nous serons déjà si bien ensemble qu'elle prendra tout de bonne grace ; ou, si je ne suis pas plus avancé qu'aujourd'hui, elle commencera peut-être à me connoître assez, pour n'être pas étonnée de cette peccadille.

Mais comment empêcherai-je que la belle n'apprenne à son amie le vraie nom de la rue ?

Il faut d'abord qu'elle le sache elle-même. Dis, butor, ne faut-il pas qu'elle le sache ?

Oui ; mais quel moyen d'empêcher qu'elle ne sache le nom de la rue, ou que son amie ne lui écrive dans cette rue ; ce qui reviendra au même ?

Repose-toi de ce soin sur moi.

Si tu m'objectes encore que Doleman a l'esprit trop épais pour avoir fait cette

réponse à ma lettre.....Est-il si difficile de t'imaginer, que, pour en épargner la peine à l'honnête Doleman, moi, qui connois si bien la ville, je lui ai envoyé son modele, & je ne lui ai laissé que le soin de transcrire ?

Que dis-tu de moi, Belford ?

Et, si j'ajoute que je t'avois destiné cette commission, & que la belle s'y est opposée, par la seule raison qu'elle connoît mon estime pour toi ; que diras-tu d'elle ?

C'est à présent que je vois bien loin devant moi, & que j'ai du loisir de reste. Conviens que ton ami est un homme incomparable. Que je te trouve petit, du sommet de ma gloire & de mon excellence ! Ne t'étonnes pas que je te méprise sincérement ; on ne peut avoir si bonne opinion de soi-même, sans mépriser à proportion tout le reste du genre humain.

Je compte de tirer bon parti du mariage prétendu dont on me félicite ; mais je ne veux pas te communiquer à la fois toutes mes vues. D'ailleurs, cette partie de mon projet n'est pas encore tout-à-fait digérée. Un général qui est obligé de régler ses démarches par celles d'un ad-

versaire vigilant, ne peut répondre de ce qu'il fera d'un jour à l'autre.

La veuve Sainclair, entends-tu, Belford? Oui, Sinclair, je le répete; & garde-toi de l'oublier. Elle ne portera point d'autre nom. Comme elle a de grands traits & l'air hommasse, je la supposerai descendue de quelque montagnard d'Ecosse. Son mari, le colonel, (grave cela aussi dans ta mémoire) étoit un Ecossois, honnête homme, & brave comme César.

Dans toutes mes inventions, je n'oublie jamais les bagatelles. Elles servent quelquefois plus qu'un millier de sermens & de protestations, qui n'ont été inventés que pour y suppléer, sur-tout lorsqu'il faut prévenir les soupçons d'un esprit défiant.

Tu tomberois d'admiration, si tu savois la moitié seulement de mes prévoyances. Je veux que tu en juges par un exemple. J'ai déjà eu la bonté d'envoyer un catalogue de livres, que je fais acheter pour le cabinet de ma charmante; la plupart, de la seconde main, afin qu'ils ne passent pas pour un meuble inutile; & tu sais que les dames de cette maison ne sont pas mal versées dans la lecture. Mais

je me garde bien de trop promettre à ma belle. Il faut laiſſer quelque choſe aux ſoins de la veuve, mon ancienne amie, qui m'a ſecondé à merveille dans une infinité d'autres entrepriſes, & qui ſe croiroit offenſée, ſi je paroiſſois me défier de ſon habileté.



LETTRE CXXVI.

Miſs HOWE, à miſs CLARISSE HARLOVE.

Mercredi, 19 d'Avril.

IL m'eſt venu des lumieres, qu'il eſt important de vous communiquer. Votre frere, ayant appris que vous n'êtes pas mariée, a pris la réſolution de découvrir votre retraite, & de vous faire enlever. Un de ſes amis, capitaine de vaiſſeau, entreprend de vous prendre à bord, & de faire voile avec vous vers Hull ou vers Leith, pour vous conduire dans une des maiſons de M. James Harlove.

Ils ont l'eſprit bien méchant; car, en dépit de toutes vos vertus, ils jugent que vous avez paſſé les bornes de l'honneur. Mais s'ils peuvent s'aſſurer, après l'en-

levement, que vous soyiez encore fille, ils vous tiendront sous une bonne garde jusqu'à l'arrivée de M. Solmes. En même tems, pour donner de l'occupation à M. Lovelace, ils parlent de le poursuivre en justice, & de faire revivre quelque vieux crime, qu'ils croient capable de le conduire au supplice, ou du moins de lui faire abandonner le pays.

Ces nouvelles sont très-récentes. Miss Arabelle les a dites en confidence, & d'un air de triomphe, à miss Loyd, qui est à présent sa favorite, quoiqu'aussi remplie que jamais d'admiration pour vous. Miss Loyd, dans la crainte des malheurs qui peuvent suivre une entreprise de cette nature, m'a fait ce récit, & m'a permis de vous en informer secrétement. Cependant ni elle ni moi, nous ne serions peut-être pas fâchées que M. Lovelace fût pendu par les bonnes voies, c'est-à-dire, ma chere, si vous n'y metiez pas d'opposition. Mais nous ne pouvons supporter que le chef-d'œuvre de la nature soit ballotté par deux esprits violens, & beaucoup moins, que vous soyiez saisie & bientôt exposée au brutal traitement d'une troupe de misérables qui n'ont point d'entrailles.

Si vous pouvez engager M. Lovelace à

se modérer, je suis d'avis que vous lui découvriez tout, mais sans nommer miss Loyd. Peut-être son vil agent est-il dans le secret, & ne tardera-t-il point à l'en instruire. Je laisse à votre discrétion le ménagement d'une affaire si délicate. Ma plus grande inquiétude est que ce furieux projet, si l'on a la témérité de l'entreprendre, ne serve à lui donner sur vous plus d'empire que jamais. Comme il doit vous convaincre qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation, je souhaiterois que vous fussiez mariée, pour quelque crime que votre Lovelace doive être poursuivi, à l'exception de l'assassinat & du viol.

Hannah est pénétrée de reconnoissance pour votre présent. Elle vous a comblée de bénédictions. On lui a remis aussi le présent de M. Lovelace.

Je suis extrêmement contente de monsieur Hickman, qui s'est servi de la même occasion pour lui envoyer deux guinées, comme d'une main inconnue. La maniere m'a fait plus de plaisir que la valeur du bienfait. Ces bonnes œuvres lui sont familieres, & le silence les accompagne si parfaitement, qu'elles ne se découvrent que par la reconnoissance de ceux qui en

ſont l'objet. Il eſt quelquefois mon aumônier, & je crois qu'il joint toujours quelque choſe à mes petites libéralités. Mais le tems de le louer n'eſt pas encore venu. D'ailleurs, il ne me paroît pas qu'il ait beſoin de cet encouragement.

Je ne puis déſavouer que ce ne ſoit une fort bonne ame; & l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans un homme toutes les bonnes qualités réunies. Mais réellement, ma chere, je le trouve bien ſot de ſe donner tant de peine pour moi, lorſqu'il doit s'appercevoir du mépris que j'ai pour tout ſon ſexe, & plus ſot encore de ne pas comprendre, que dans ſes vues, il fera tôt ou tard une pitoyable figure avec moi. Nos goûts & nos dégoûts, comme je l'ai ſouvent penſé, ſont rarement gouvernés par la prudence, ou par le rapport qu'ils devroient avoir à notre bonheur. L'œil, ma chere, eſt allié ſi étroitement avec le cœur! & tous deux ſont ennemis ſi déclarés du jugement! Quelle union mal aſſortie que celle de l'eſprit & du corps! Tous les ſens, comme la famille des Harloves, ſont ligués contre ce qui devroit les animer & faire leur bonneur, ſi l'ordre étoit mieux gardé.

Trouvez bon, je vous en ſupplie,

qu'avant votre départ pour Londres, je vous envoie quarante-huit guinées. Je fixe la somme, pour vous obliger; parce qu'en y joignant les deux que j'ai fait donner à votre *Hannah*, *je reconnois* que vous m'en devrez cinquante. C'est aller au-devant de vos objections. Vous savez que je ne puis manquer d'argent. Je vous ai dit que je possede le double de cette somme, & que ma mere ne m'en connoît que la moitié. Que ferez-vous dans une ville telle que Londres, avec le peu qui vous reste? Vous ne sauriez prévoir les besoins qui naîtront, pour des messages, pour des informations & d'autres occurences. Si vous faites difficulté de vous rendre, je ne croirai pas votre fierté aussi abattue que vous le dites, & qu'il me semble qu'elle doit l'être en particulier sur ce point.

A l'égard des termes où j'en suis avec ma mere, il n'est pas besoin de vous dire, à vous qui la connoissez si parfaitement, qu'elle n'épouse jamais rien avec modération. Ne devroit-elle pas se souvenir du moins que je suis sa fille? Mais non, je ne suis jamais pour elle que la fille de mon pere. Il faut qu'elle ait été bien sensible au violent naturel de ce pauvre cher pere, pour en conserver si

long-tems la mémoire ; tandis que toutes les marques de tendresse & d'affection paroissent oubliées. D'autres filles seroient tentées de croire que l'esprit de domination doit être bien puissant dans une mere qui veut exercer sans cesse toute l'autorité qu'elle a sur ses enfans, & qui, tant d'années après la mort d'un mari, regrette de n'avoir pas eu sur lui le même empire. Si ce langage n'est pas tout-à-fait décent dans la bouche d'une fille, il doit vous paroître un peu excusé par la tendre affection que je portois à mon pere, & par le respect que j'aurai éternellement pour sa mémoire. C'étoit le meilleur de tous les peres ; & peut-être n'auroit-il pas été un mari moins tendre, si l'humeur de ma mere & la sienne n'avoient pas eu trop de ressemblance pour être capables de s'accorder.

Le malheur, en un mot, c'est que l'un ne pouvoit être fâché, sans que l'autre voulût l'être aussi : tous deux, d'ailleurs, avec un fort bon naturel. Cependant, à l'âge même où j'étois, je ne trouvois pas le joug aussi pesant pour ma mere, qu'elle paroît vouloir me le persuader, lorsqu'il lui plaît de désavouer sa part à mon existence.

J'ai souvent pensé que, pour empêcher



les partages d'affection dans leurs enfans, les peres & les meres devroient éviter, sur toutes choses, ces querelles, longues ou fréquentes, qui mettent un pauvre enfant dans l'embarras pour prendre son parti entre deux personnes si cheres, lorsqu'il seroit porté à les respecter toutes deux comme il le doit.

Si vous voulez être informée du détail de notre différent; après vous avoir confessé en général que votre malheureuse affaire en étoit l'occasion, il faut vous satisfaire.

Mais comment dois-je m'expliquer? Je sens la rougeur qui me monte au visage. Apprenez-donc, ma chere, que j'ai été...... pour ainsi dire...... oui, que j'ai été battue. Rien n'est plus vrai. Ma mere a jugé à propos de me donner un grand coup sur les mains, pour m'arracher une lettre que j'étois à vous écrire, & que j'ai déchirée en pieces & jettée au feu devant elle, pour l'empêcher de la lire.

Je sais que cette aventure vous affligera. Epargnez-vous par conséquent la peine de me le dire.

M. *Hickman* arriva quelques momens après. Je ne voulus pas le voir. Je suis, ou trop grande pour être battue, ou trop

enfant pour avoir un très-humble serviteur. C'est ce que je déclarai à ma mere. Quelles autres armes que du chagrin & de la mauvaise humeur, lorsqu'il ne seroit pas pardonnable de penser même à lever le petit doigt !

Elle me dit, en style d'*Harlove*, qu'elle vouloit être obéie ; & que la maison seroit fermée à M. *Hickman* même, s'il contribuoit à l'entretien d'une correspondance qu'elle m'avoit defendue.

Pauvre *Hickman!* son rôle est assez bizarre entre la mere & la fille. Mais il sait qu'il est sûr de ma mere, & qu'il ne l'est pas de moi. Ainsi son embarras n'est pas grand à choisir, quand il ne seroit pas porté d'inclination à vous rendre service.

Je m'enfermai pendant tout le jour ; & le peu de nourriture que je pris, je le pris seule. Le soir, je reçus un ordre solemnel de descendre pour le souper. Je descendis, mais environnée du nuage le plus épaix. Oui & non furent les seules réponses que je fis assez long-tems. Cette conduite, me dit ma mere, n'avanceroit pas mes affaires auprès d'elle. Elle ne gagneroit rien à me battre, lui dis-je à mon tour. C'étoit, répliqua-t-elle, la hardiesse de ma résistance qui l'avoit provo-

quée à me donner un coup sur la main. Ellé étoit fâchée que je l'eusse irritée jusqu'à ce point : mais elle n'en exigeoit pas moins, de deux choses l'une ; ou que ma correspondance fût absolument interrompue, ou que toutes nos lettres lui fussent communiquées.

Je lui dis qu'elle demandoit deux choses également impossibles ; & qu'il convenoit aussi peu à mon honneur qu'à mon inclination d'abandonner une amie dans l'infortune.... sur-tout pour satisfaire des ames basses & cruelles.

Elle ne manqua point de rappeller tous les lieux communs du devoir & de l'obéissance.

Je lui repondis qu'un devoir exigé avec un excès déraisonnable de rigueur avoit causé toutes vos disgraces : que, si elle me croyoit propre au mariage, elle devoit me juger capable de former, ou du moins d'entretenir des amitiés ; particuliérement avec une personne, dont elle m'avoit félicitée mille fois, dans d'autres tems, d'avoir obtenu l'estime & la confiance ; qu'il y avoit d'autres devoirs que ceux de la nature, & qu'ils pouvoient tous s'accorder ; qu'un commandement injuste, j'osois le dire, dût-elle me battre encore, étoit un degré de tyrannie ; &

que je n'aurois pas dû m'attendre, qu'à mon âge, on ne me laissât aucun exercice de ma volonté, aucune démarche à faire de mon choix, lorsqu'il n'étoit question que d'une femme, & que le sexe maudit n'y avoit aucune part.

Ce qu'il y avoit de plus favorable à son argument, c'est qu'elle se réduisoit à demander la communication de nos lettres. Elle insista beaucoup sur ce point. Vous étiez, me dit-elle, entre les mains du plus intrigant de tous les hommes; qui, suivant quelques avis qu'elle avoit reçus, tournoit son *Hickman* en ridicule. Quoiqu'elle fût portée à bien juger de vous & de moi, qui pouvoit lui répondre des suites de notre correspondance?

Ainsi, ma chere, vous voyez que l'intérêt de M. Hickman a beaucoup de part ici. Je n'aurois pas d'éloignement pour faire voir mes lettres à ma mere, si je n'étois persuadée que votre plume & la mienne en feroient moins libres; & si je ne la voyois si attachée au parti contraire, que ses raisonnemens, ses censures, ses inductions & ses interprétations deviendroient un sujet perpétuel de difficultés & de nouveaux débats. D'ailleurs, je ne serois pas bien aise qu'elle sût comment votre rusé monstre a joué une per-

sonne d'un mérite si supérieur au sien. Je connois cette grandeur d'ame qui vous éleve au-dessus de vos intérêts propres ; mais n'entreprenez point de me faire renoncer à notre correspondance.

M. Hickman, immédiatement après la querelle dont je vous ai fait l'histoire, m'a offert ses services ; & ma derniere lettre vous a fait voir que je les ai acceptés. Quoiqu'il soit si bien avec ma mere, il juge qu'elle a trop de rigueur pour vous & pour moi. Il a *eu la bonté* de me dire (& j'ai cru voir dans son discours un air de protection) que non-seulement *il approuvoit* notre correspondance, mais qu'il admiroit la fermeté de mon amitié ; & que, n'ayant pas la meilleure opinion du monde de votre homme, il est persuadé que mes informations & mes avis peuvent quelquefois vous être utiles.

Le fond de ce discours m'a plu, & c'est un grand bonheur pour lui ; sans quoi, je serois entrée en compte sur le terme d'*approuver*, & je lui aurois demandé depuis quand il me croyoit disposée à le souffrir. Vous voyez, ma chere, ce que c'est que cette race d'hommes : Vous ne leur avez pas plutôt accordé

l'occasion de vous obliger, qu'ils prennent le droit d'*approuver* vos actions ; dans lequel est renfermé apparemment celui de les désapprouver, lorsqu'ils le jugeront à propos.

J'a dit à ma mere combien vous souhaitez de vous réconcilier avec votre famille, & combien vous êtes indépendante de M. Lovelace. La suite, ma-t-elle répondu, nous fera juger du second point. A l'égard du premier, elle sait, dit-elle, & son opinion est aussi, que vous ne devez espérer de réconciliation qu'en retournant au château d'Harlove, sans prétendre au moindre droit d'imposer des conditions. C'est le plus sûr moyen, ajoute-t-elle, de prouver votre indépendance. Voilà votre devoir, ma chere, dans l'opinion de ma mere.

Je suppose que votre premiere lettre, adressée à M. *Hickman*, me viendra de Londres.

Votre honneur & votre sûreté sont l'unique objet de mes prieres.

Je ne puis m'imaginer comment vous faites pour changer d'habits.

Ma surprise augmente sans cesse, de voir l'obstination de vos proches à vous laisser dans l'embarras. Je ne comprends

pas quelles peuvent être leurs vues. Ils vous jetteront entre ses bras, soit que vous le vouliez ou non.

J'envoie ma lettre par Robert, pour ne pas perdre de tems, & je ne puis que vous répéter l'offre de mes plus ardens services. Adieu, ma très-chere, mon unique amie.

ANNE HOWE.



LETTRE CXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Jeudi 20 d'Avril.

JE me croirois absolument indigne de votre amitié, si mes plus pressans intérêts ne me laissoient pas trouver assez de loisir pour déclarer en peu de mots à ma chere amie combien je suis éloignée d'approuver sa conduite, dans des circonstances où sa générosité l'empêche apparemment de reconnoître sa faute, mais où j'ai plus de raison qu'un autre d'en gémir, parce que j'ai le malheur d'en être l'occasion.

Vous savez, dites-vous, que vos

démêlés avec votre mere m'affligeront beaucoup ; & vous voulez que, par conséquent, je m'épargne la peine de vous le dire.

Ce n'est pas là, ma chere, ce que vous desiriez autrefois. Vous me répétiez souvent que vous n'en aviez que plus d'amitié pour moi, lorsque je vous faisois des plaintes de cette excessive vivacité, dont votre bon sens vous apprenoit à vous défier. Quoique malheureusement tombée, quoique dans l'infortune, si jamais j'ai valu quelque chose par le jugement, c'est aujourd'hui que je mérite d'être écoutée, parce que je puis parler de moi-même aussi librement que d'aucune autre : & lorsque ma faute devient contagieuse, lorsqu'elle vous entraîne dans une correspondance qui vous est défendue, n'éleverai-je point ma voix contre une désobéissance dont les suites, quelles qu'elles puissent-être, aggraveront mon erreur, & la feront regarder comme la racine d'une si mauvaise branche ?

L'ame qui peut mettre sa gloire dans la constance & la fermeté d'une aussi noble amitié que la vôtre, d'une amitié qui est à l'épreuve de la fortune, & qui croît avec les disgraces de la personne aimée,

cette ame doit être incapable de prendre mal les avertissemens ou les conseils de l'ami pour lequel elle a des sentimens si distingués. Ainsi la liberté que je prends n'a pas besoin d'apologie. Elle en demande d'autant moins, que, dans les conjonctures présentes, elle est l'effet d'un désintéressement si absolu, qu'il tend à me priver de la seule consolation qui me reste.

Votre humeur chagrine ; l'action de déchirer entre les mains de votre mere une lettre qu'elle avoit droit de lire, & de la brûler, comme vous en faites l'aveu, devant ses propres yeux ; le refus de voir un homme qui est si disposé à vous obéir pour le service de votre malheureuse amie, & ce refus dans la seule vue de mortifier votre mere ; pouvez-vous penser, ma chere amie, que toutes ces fautes, qui ne font pas la moitié de celles que vous reconnoissez, soient excusables dans une personne qui est si bien instruite de ses devoirs ?

Votre mere étoit autrefois prévenue en ma faveur. N'est-ce pas une raison de la ménager davantage, aujourd'hui que, suivant ses idées, j'ai perdu justement son estime ? Les préventions favorables, comme celles qui ne le sont pas,

ne s'effacent guere entiérement. Comment une erreur, à laquelle on ne peut pas dire qu'elle ait d'intérêt particulier, la frapperoit-elle assez pour l'éloigner tout-à-fait de moi ?

Il y a, dites-vous, d'autres devoirs que celui de la nature. D'accord : mais c'est le premier de tous les devoirs ; un devoir qui a précédé en quelque sorte votre existence même : & quel autre devoir ne doit pas lui céder, lorsque vous les supposerez en concurrence ?

Vous êtes persuadée qu'ils peuvent s'accorder. Votre mere pense autrement. Quelle est la conclusion qu'il faut tirer de ces prémisses ?

Quand votre mere voit combien je souffre, dans ma réputation, de la malheureuse démarche où je me suis engagée, moi de qui tout le monde avoit de meilleures espérances, quelle raison n'a-t-elle pas de trembler pour vous ? Un mal en attire un autre après soi ; & comment saura-t-elle où le fatal progrès peut s'arrêter ?

Une personne qui entreprend de justifier les fautes d'autrui, ou qui cherche à les diminuer, ne donne-t-elle pas lieu de la soupçonner ou de corruption, ou de foiblesse ? & les censeurs ne penseront-ils

ils pas qu'avec les mêmes motifs, & dans les mêmes circonſtances, elle ſeroit capable des mêmes erreurs ?

Mettons à part les perſécutions extraordinaires que j'ai eſſuyées : la vie humaine peut-elle fournir un exemple plus terrible que celui que j'ai donné, dans un eſpace fort court, de la néceſſité qui oblige des parens à veiller ſans ceſſe ſur une fille, quelque opinion qu'elle ait donnée de ſa prudence ?

N'eſt-ce pas depuis ſeize ans juſqu'à vingt-un, que cette vigilance eſt plus néceſſaire que dans aucun autre tems de la vie d'une femme ? C'eſt dans cet eſpace que nous attirons ordinairement les yeux des hommes, & que nous devenons l'objet de leurs ſoins, ou de leurs attaques : & n'eſt-ce pas dans le même tems que nous nous faiſons une réputation de bonne ou de mauvaiſe conduite, qui nous accompagne preſque inſéparablement juſqu'à la fin de nos jours ?

Ne ſommes-nous pas alors en danger de la part de nous-mêmes, à cauſe de la diſtinction avec laquelle nous commençons à regarder l'autre ſexe ?

Et, lorſque nos dangers ſe multiplient au-dedans comme au-dehors, nos parens ont-ils tort de croire que leur vigilance

doit redoubler ? Notre taille, qui commence à se former, sera-t-elle une raison de nous en plaindre ?

Si c'en est une, dites-moi donc quelle sera précisément la taille, quel sera l'âge qui exemptera une honnête fille de la soumission qu'elle doit à ses parens, & qui pourra les autoriser, à l'exemple des animaux, à se dépouiller de la tendresse, & des soins qu'ils doivent à leurs enfans ?

Il vous paroît dur, ma chere, d'être traitée comme une petite fille ! Eh ! pourrez-vous penser qu'il ne soit pas aussi dur à d'honnêtes parens de se croire dans la nécessité de tenir cette conduite ? Vous figurez-vous qu'à la place de votre mere, si votre fille vous avoit refusé ce que votre mere demandoit de vous, & vous avoit disputé le droit de vous faire obéir, vous ne lui eussiez pas donné un coup sur la main, pour lui faire quitter un papier défendu ? C'est une grande vérité, comme votre mere vous l'a dit, que vous l'aviez provoquée à cette rigueur ; & c'est de sa part une extrême condescendance, à laquelle vous n'avez pas fait l'attention qu'elle méritoit, d'avoir reconnu qu'elle en étoit fâchée.

Avant le mariage (où nous entrons sous une autre espece de protection, qui

n'abroge pas néanmoins les de
natute) il n'y a point d'âge au
ſauve-garde la plus néceſſaire
puiſſante ne ſoit les aîles de n
pour nous garantir des vautou
lans, des éperviers & d'autres v
maux de proie, qui voltigent
au-deſſus de nos têtes, avec le
nous ſurprendre & de nous dév
tôt qu'ils nous voient écartées
c'eſt-à-dire, du ſoin de nos g
de nos protecteurs naturels.

Quelque dureté que vous pu
ver dans l'ordre qui nous in
correſpondance autrefois appr
votre mere juge néanmoins, q
faute elle ſoit capable de jeter
ſur votre réputation, c'eſt un
laquelle il faut ſe ſoumettre. N
pas même ſe confirmer dans ſo
lorſqu'elle voit que le premi
votre attachement à la vôtre,
inſpirer de l'humeur & de la r
à lui obéir?

Je ſais, ma chere, qu'en pa
meur, & du *nuage épais* que v
repréſenté, vous ne penſez q
dans vos termes ce ſel délicieu
le charme de votre converſatio

lettres. Mais, en vérité, ma chere amie, je le crois déplacé dans cette occasion.

Me permettez-vous d'ajouter à ces ennuyeux reproches, que je n'approuve pas non plus, dans votre lettre, quelques-uns des traits qui ont rapport à la maniere dont votre pere & votre mere vivoient ensemble. J'ose dire que ces petits démêlés n'étoient pas continuels, quoiqu'ils fussent peut-être trop fréquens. Mais votre mere est moins comptable à sa fille qu'à tout autre, de ce qui s'est passé entr'elle & M. Howe, dont je dirai seulement que vous devez révérer la mémoire. Ne feriez-vous pas bien d'examiner un peu si le petit ressentiment qui vous restoit contre votre mere, lorsque vous aviez la plume à la main, n'a pas servi à réveiller vos sentimens de respect pour votre pere ?

Chacun a ses défauts. Quand votre mere auroit tort de rappeller des mécontentemens dont le sujet n'existe plus, vous ne devez pas avoir besoin qu'on vous fasse considérer à l'occasion de qui & de quoi ces idées renaissent dans son esprit. Ce n'est pas à vous non plus qu'il appartient de juger de ce qui doit s'être passé entre un pere & une mere, pour

faire vivre, & pour aigrir même d'anciens souvenirs dans la mémoire du survivant.



LETTRE CXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

LE sujet que j'ai traité dans ma lettre précédente ne demande point d'être continué. Je passe avec plus de plaisir, quoiqu'avec aussi peu d'*approbation*, à une autre de vos excessives vivacités : c'est anx grands airs que vous vous donnez à l'occasion du mot d'*approuver*.

Je m'étonne, qu'étant aussi généreuse que vous l'êtes, votre générosité ne soit pas plus uniforme; qu'elle vous manque dans un point où la politique, la prudence & la gratitude, vous en font une loi presque égale. M. Hickman, comme vous le reconnoissez, est une bonne ame. Si je n'en étois pas convaincue depuis long-tems, il n'auroit pas trouvé dans moi une avocate en sa faveur, auprès de ma chere miss Howe. Combien de fois ai-je vu avec chagrin, pendant le tems que j'ai passé chez vous, qu'après une

conversation, où il avoit fort bien fait son rôle dans votre absence, il devenoit muet au moment que vous paroissiez ?

Je vous l'ai reproché plusieurs fois ; & je crois vous avoir fait remarquer aussi que l'air imposant, dont vous ne vous armiez que pour lui, pouvoit recevoir une interprétation qui n'auroit pas flatté votre orgueil. Il pouvoit être expliqué à son avantage, & nullement au vôtre.

M. Hickman, ma chere, est un homme modeste. Je ne vois jamais un homme de ce caractere, sans être persuadée que c'est uniquement l'occasion qui lui manque, & qu'il renferme des trésors qui n'ont besoin que d'une clef pour s'ouvrir, c'est-à-dire, d'un juste encouragement pour paroître avec éclat.

Le présomptueux, au contraire, qui ne peut être tel sans penser aussi mal d'autrui qu'il pense avantageusement de lui-même, prend un ton de maître sur toutes sortes de sujets ; &, se reposant sur son assurance pour sortir d'embarras, il fait le faux étalage d'un trésor qu'il ne possede point.

Mais un homme modeste ! Ah ! ma chere, une femme modeste ne distinguera-t-elle pas un homme modeste, & ne souhaitera-t-elle pas d'en faire le com-

pagnon de sa vie ? un homme, devant lequel, & à qui elle peut ouvrir ses lèvres, avec la certitude qu'il aura bonne opinion de ce qu'elle dit, qu'il recevra son jugement avec tous les égards de la politesse, & qui doit par conséquent lui inspirer une douce confiance.

Quel rôle je fais ici ! Tout le monde est porté à s'ériger en prédicateur. Mais assurément je dois être plus capable que je ne l'ai jamais été, de penser juste sur cette matiere. Cependant je veux abandonner un sujet que j'étois résolue, en commençant ma lettre, de réduire à l'unique point qui vous touche. Ma chere, ma très-chere amie, que vous avez de penchant à nous apprendre ce que les autres doivent faire, & ce que votre mere même devroit avoir fait ! A la vérité, je me souviens de vous avoir entendu dire que, comme les différens exercices demandent différens talens, il peut arriver, en matiere d'esprit, qu'une personne soit capable de faire une bonne critique des ouvrages d'autrui, quoiqu'elle ne le soit pas de faire elle-même d'excellens ouvrages. Mais je crois expliquer fort bien ce penchant & cette facilité à découvrir les fautes, en l'attribuant à la nature humaine, qui, sentant ses propres défauts,

aime généralement l'emploi de corriger. Le mal eſt que, pour exercer ce talent naturel, on tourne moins les yeux dedans que dehors; ou, ſi vous l'aimez mieux, en d'autres termes, qu'on fait tomber la critique ſur autrui plus ſouvent que ſur ſoi-même.



LETTRE CXXIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

JE viens en peu de mots, ma chere amie, à la défenſe que vous avez reçue de votre mere. C'eſt un ſujet que j'ai touché fort ſouvent, mais comme à la hâte, parce que, ſentant fort bien que mon jugement ſeroit condamné par ma pratique, je n'ai pas eu juſqu'aujourd'hui le courage de me fier à moi-même.

Vous ne voulez pas que j'entreprenne de vous faire renoncer à cette correſpondance. Vous m'apprenez avec quelle bonté M. Hickman l'approuve, & combien il eſt obligeant, de permettre qu'elle paſſe par ſes mains. Mais ce n'eſt point aſſez pour me ſatisfaire entiérement.

Je ſuis un fort mauvais caſuiſte; & le

plaisir que je prends à vous écrire peut me donner beaucoup de partialité pour mes propres desirs. Sans cette crainte, & si je n'appréhendois aussi que la franchise & la bonne foi ne fussent blessées par des évasions, je serois tentée de vous proposer une voie que j'abandonne à votre jugement. Ne pourrois-je pas vous écrire, pour me conserver une satisfaction si douce, & ne recevoir de vous, suivant les occasions, qu'une réponse passagere, non seulement sous le couvert, mais par la plume de M. Hickman, pour me ramener au vrai lorsque je m'écarte, pour me confirmer lorsque je pense bien, & pour me guider dans mes doutes ? Ce secours me feroit marcher avec plus d'assurance dans le chemin obscur qui s'ouvre devant moi ; car, malgré l'injustice de mes censeurs, malgré toutes les nouvelles disgraces dont je suis menacée, je ne me croirai pas tout-à-fait malheureuse, si je puis conserver votre estime.

Véritablement, ma chere, je ne sais comment je pourrois prendre sur moi de ne plus vous écrire. Je n'ai point d'autre occupation, ni d'autre amusement. Il faudroit que je fisse usage de ma plume, quand je n'aurois personne à qui je pusse

envoyer mes lettres. Vous m'avez entendu relever les avantages que j'ai toujours trouvés à jeter sur le papier tout ce qui m'arrive, actions, pensées : je m'imagine que c'est le moyen de faire tourner le présent à mon utilité future. Outre que cet exercice forme le style, & qu'il sert à développer les idées, il n'y a personne à qui il n'arrive de perdre une bonne pensée, qui s'évapore après la réflexion, ou d'oublier une bonne résolution, parce qu'elle est chassée de la mémoire par de secondes vues qui ne valent pas toujours les premieres; mais, lorsque j'ai pris la peine d'écrire ce que je veux faire ou ce que j'ai fait, l'action, ou la résolution demeure comme devant moi, pour m'y attacher de plus en plus, ou pour y renoncer, ou pour la corriger. C'est une sorte de traité que j'ai fait avec moi-même, & qui, étant scellé de ma propre main, devient une regle de conduite, & comme un engagement pour l'avenir.

Je voudrois donc vous écrire, si je le puis sans offense, d'autant plus, qu'outre le plaisir de satisfaire mon inclination, ma plume s'anime, lorsqu'en écrivant, j'ai quelque objet en vue, quelque amie à qui je desire de plaire.

Mais, quoi! si votre mere permet notre correspondance, à condition que nos lettres lui soient communiquées; & si c'est le seul moyen de la satisfaire, est-il impossible de se soumettre à cette loi? Croyez-vous, ma chere, qu'elle fît difficulté de recevoir cette communication en confidence? Si je voyois quelque apparence de réconciliation avec ma famille, je n'écouterois point assez mon orgueil, pour appréhender qu'on ne sache de quelle maniere j'ai été jouée. Au contraire, dans cette heureuse supposition, je n'aurois pas plutôt quitté M. Lovelace, que j'apprendrois toute mon histoire à votre mere & à tous mes amis. Mon propre honneur & leur satisfaction m'y porteroient également.

Mais, si je n'ai pas cette espérance, à quoi serviroit de faire connoître la répugnance que j'ai eue à suivre M. Lovelace, & les artifices par lesquels il a su m'effrayer? Votre mere vous a fait entendre que mes amis insisteroient sur un retour pur & simple, sans aucune condition, pour disposer arbitrairement de moi. Si je paroissois balancer là-dessus, mon frere s'en feroit un sujet de triomphe, plutôt que de garder mon secret. M. Lovelace, dont la fierté s'offense déjà du regret que

j'ai de l'avoir suivi, lorsqu'il pense qu'autrement je n'aurois pu éviter d'être à M. Solmes, me traiteroit peut-être avec indignité. Réduite ainsi à manquer d'asyle & de protection, je deviendrois l'objet des railleries publiques, & je jetterois plus de honte que jamais sur mon sexe, puisque l'amour, suivi du mariage, sera toujours excusé plus facilement que des fautes préméditées.

En supposant que votre mere consente à recevoir nos communications en confidence, ne balancez point à lui faire lire toutes mes lettres. Si ma conduite passée ne mérite pas absolument sa haine & son mépris, j'y gagnerai peut-être le secours de ses conseils, avec celui des vôtres; &, si dans la suite je me rends volontairement coupable, je reconnoîtrai que je suis pour jamais indigne & des vôtres & des siens.

Quand vous craignez de l'appesantissement pour mon esprit & pour ma plume, s'il faut que toutes mes lettres passent sous les yeux de votre mere, vous oubliez, ma chere, que l'un & l'autre sont déjà fort appesantis; & vous jugez trop mal de votre mere, si vous la croyez capable de partialité dans ses interprétations. Nous ne saurions douter,

ni vous, ni moi, que, livrée à elle-même, son inclination ne se fût déclarée en ma faveur. J'ai la même opinion de mon oncle *Antonin.* Ma charité s'étend encore plus loin ; car je suis quelquefois portée à croire que, si mon frere & ma sœur étoient absolument certains de m'avoir assez ruinée dans l'esprit des mes oncles, pour n'avoir plus rien à redouter sur l'article de l'intérêt, ils pourroient, sinon desirer ma réconciliation, du moins ne pas s'opposer à ma grace ; sur-tout si je voulois leur faire quelques petits sacrifices, pour lesquels je vous assure que je n'aurois pas d'éloignement, si j'étois tout-à-fait libre, & dans l'indépendance que je desire. Vous savez que je n'ai jamais attaché de prix aux acquisitions mondaines, & au legs de mon grand-pere, qu'autant que ces avantages me mettoient en état de suivre une partie de mes inclinations. Si l'on m'en ôtoit le pouvoir, il faudroit vaincre mon penchant, comme je le fais aujourd'hui.

Mais, pour revenir à mon premier sujet, essayez, ma chere amie, si votre mere veut permettre notre correspondance en voyant toutes nos lettres. Si vous ne l'y trouvez pas disposée, à cette condition même, quelle sordide amitié

seroit la mienne, de vouloir acheter ma satisfaction aux dépens de votre devoir ?

Il me reste un mot à dire sur les reproches libres dont cette lettre est remplie. Je me flatte que vous me les pardonnerez, parce qu'il y a peu d'amitiés qui portent sur les mêmes fondemens que la nôtre, c'est-à-dire, sur le droit mutuel de nous avertir de nos fautes, & sur la certitude que ces avis seront reçus avec une tendre reconnoissance, en partant de ce principe, qu'il est plus doux & plus honorable d'être corrigée par une véritable amie, que de s'exposer, par une aveugle persévérance dans l'erreur, à la censure & aux railleries du public.

Mais je suis persuadée qu'il est aussi inutile de vous rappeller les loix de notre amitié, que de vous exhorter à les observer rigoureusement à votre tour, en n'épargnant ni mes folies ni mes fautes.

CL. HARLOVE.

P.S. Je m'étois proposé, dans mes trois lettres précédentes, de ne pas toucher, s'il étoit possible, à mes propres affaires. Mon dessein est de vous écrire encore une fois, pour vous informer de ma situation : mais trouvez bon, ma chere, que cette

lettre que je vous promets, & votre réponse, qui contiendra s'il vous plaît vos avis, & la copie de celle que j'ai écrite à ma tante, soient les dernieres que nous recevions l'une de l'autre, tandis que la défense continue.

Je crains, hélas! je crains beaucoup qu'un des malheureux effets de mon mauvais sort ne soit de me faire revenir à des évasions, de me faire tomber dans de petites affectations, & de m'écarter en un mot du chemin droit de la vérité, que j'ai toujours fait gloire de suivre. Mais qu'il me soit permis de vous assurer, pour l'amour de vous-même, & pour diminuer les alarmes que votre mere a conçues de notre correspondance, que, s'il m'arrivoit de commettre quelque faute de cette nature, loin de persévérer dans mon égarement, je ne serois pas longtems sans m'en repentir, & je m'efforcerois de regagner le terrein que j'aurois perdu, dans la crainte de voir tourner l'erreur en habitude.

Les instances de madame Sorlings m'ont fait différer mon départ de quelques jours. Il est fixé à lundi prochain, comme je vous l'expliquerai dans ma premiere lettre, qui est déjà commencée;

mais trouvant une occasion imprévue pour celle-ci, je me détermine à la faire partir seule.



LETTRE CXXX.

Miss Howe, à miss Clarisse Harlove.

Vendredi matin, 21 d'Avril.

Ma mere refuse d'accepter votre condition, chere amie. Je la lui ai proposée comme de moi : mais les *Harloves* (pardonnez l'expression) possedent absolument son esprit. C'est un trait de mon invention, m'a-t-elle dit, pour l'engager dans vos intérêts contre votre famille ; elle me défie de la surprendre.

Ayez moins d'inquiétude sur ce qui nous regarde, elle & moi ; je vous le recommande encore. Nous nous arrangerons fort bien ensemble. Tantôt une querelle, tantôt un racommodement : c'est une ancienne habitude, qui a commencé avant qu'il fût question de vous.

Cependant je vous fais des remerciemens sinceres pour chaque ligne de vos trois dernieres lettres, que je me pro-

pose de relire attentivement losque ma bile sera prête à s'échauffer. Je ne vous dissimule point que j'ai un peu regimbé à la premiere lecture ; mais chaque fois que je la recommence, je sens croître pour vous, s'il est possible, ma tendresse & ma vénération.

J'ai néanmoins un avantage sur vous, que je conserverai dans cette lettre & & dans toutes celles que je vous écrirai à l'avenir ; c'est qu'en vous traitant avec la même liberté, je ne croirai jamais que ma franchise ait besoin d'apologie. J'attribue cet effet à la douçeur de votre naturel, & à quelques petites réflexions que je ne laisse pas de faire, en passant, sur la vivacité du mien. Il faut que je vous dise une fois mon sentiment sur l'un & l'autre. Vous êtes persuadée, ma chere, que la douceur n'est pas un défaut dans une femme ; & moi je tiens qu'un peu de chaleur, juste & bien placée, n'en est pas un non plus. Au fond, c'est louer, des deux côtés, ce que nous ne pouvons & ce que nous ne desirons peut-être pas de pouvoir empêcher. Il ne vous est pas plus libre de sortir de votre caractere, qu'à moi de renoncer au mien. Il faudroit que l'une & l'autre se fissent violence. Ainsi nous approuver, cha-

cune de notre côté, dans l'état qui nous est propre, c'est transformer la nécessité en vertu. Mais j'observerai que, si votre caractere & le mien étoient peints exactement, le mien paroîtroit le plus naturel. Une belle peinture demande également des lumieres & des ombres. La vôtre feroit environnée de tant d'éclat & de gloire, qu'elle éblouiroit à la vérité les yeux; mais elle feroit perdre courage à ceux qui voudroient l'imiter. Puisse, ma chere, puisse votre douceur ne vous exposer à rien de fâcheux, de la part d'un monde qui n'est pas capable d'en sentir le prix! Pour moi, dont la pétulance fait écarter ceux qui chercheroient à me nuire, je m'en trouve si bien, qu'en reconnoissant que ce caractere est moins aimable, je ne voudrois pas le changer pour le vôtre.

Je me croirois inexcusable d'ouvrir la bouche pour contredire ma mere, si j'avois à faire à un esprit tel que le vôtre. La vérité, ma chere, est ennemie des déguisemens. C'est pour les caracteres nobles & ouverts que je réserve mes louanges. Si chacun avoit le même courage, c'est-à-dire, celui de blâmer ce qui mérite du blâme & de ne louer que ce qui est digne de l'être, vous verriez qu'au défaut

de principes & de conviction, la honte corrigeroit le monde; & que, dans une ou deux générations, peut-être, la honte introduiroit des principes. Ne me demandez pas à qui j'applique cette réflexion; car je vous redoute, ma chere, presqu'autant que je vous aime.

Rien ne m'empêchera néanmoins de vous prouver, par un nouvel exemple, qu'il n'y a que les belles ames qui méritent une obéissance implicite. La vérité, comme j'ai dit, est ennemie de toute sorte de fard.

M. *Hickman* est à votre avis un homme modeste: mais la modestie a quelquefois ses inconvéniens. (Nous examinerons bientôt, ma chere, tout ce que vous me dites de cet honnête personnage.) Il n'a pas manqué de me remettre votre dernier paquet en mains propres, avec une belle révérence & l'air d'un homme fort content de lui-même. Malheureusement cet air de satisfaction n'étoit pas encore passé, lorsque ma mere, entrant tout d'un coup, s'est également apperçue & de la joie qui paroissoit sur son visage, & du mouvement que j'ai fait pour cacher le paquet dans mon sein. Elle ne s'est pas trompée dans ses conjectures. Lorsque la

colere a réussi à certaines personnes, vous les voyez toujours en colere, ou cherchant l'occasion d'en marquer. Eh bien! M. *Hickman*! eh bien, *Nancy*, c'est encore une lettre qu'on a la hardiesse d'apporter & de recevoir? Là, votre homme modeste s'est trahi plus que jamais, par son embarras & par ses discours interrompus. Il ne savoit s'il devoit sortir, & me laisser vider la querelle avec ma mere; ou s'il devoit tenir bon, pour être témoin du combat. J'ai dédaigné d'avoir recours au mensonge. Ma mere s'est retirée brusquement; & je ne m'en suis pas moins approchée d'une fenêtre, pour ouvrir le paquet, laissant à M. Hickman la liberté d'exercer ses dents blanches sur l'ongle de son pouce.

Après avoir lu vos lettres, je suis allée chercher hardiment ma mere. Je lui ai rendu compte de vos généreux sentimens, & du desir que vous aviez de vous conformer à ses volontés. Je lui ai proposé votre condition, comme de moi-même. Elle l'a rejetée. Elle ne doutoit pas, m'a-t-elle dit, qu'il ne se fît d'admirables portraits d'elle, entre deux jeunes créatures qui ont plus d'esprit que de prudence. Au lieu d'être touchée de

votre générosité, elle n'a fait usage de votre opinion que pour se confirmer dans la sienne. Elle m'a renouvellé sa défense, en y joignant l'ordre de ne vous écrire que pour vous en informer. Cette résolution, a-t-elle ajouté, ne changera point jusqu'à ce que vous soyiez réconciliée avec vos proches. Elle m'a fait entendre qu'elle s'y étoit engagée, & qu'elle comptoit sur ma soumission.

Je me suis souvenue heureusement de vos reproches, & j'ai pris un air humble, quoique chagrin. Mais je vous déclare, ma chere, qu'aussi long-tems que je pourrai me rendre témoignage de l'innocence de mes intentions, & que je serai convaincue qu'il n'y a que de bons effets à se promettre de notre correspondance; aussi long-tems qu'il me restera dans la mémoire que cette défense vient de la même source que toutes vos disgraces; aussi long-tems que je saurai, comme je le sais, que ce n'est pas votre faute si vos amis ne se réconcilient point avec vous, & que vous leur faites des offres que l'honneur & la raison ne leur permettent pas de refuser; toute la déférence que j'ai pour votre jugement, & pour vos excellentes leçons, qui conviendroient pres-

qu'à tous les cas différens du vôtre, n'empêchera pas que je n'insiste sur la continuation de notre commerce, & que je n'exige dans vos lettres le même détail que si cette défense n'avoit jamais été portée.

Il n'entre aucune humeur, aucune perversité, dans ce que j'écris. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur est intéressé à votre situation. En un mot, vous devez me permettre de penser que, si je suis assez heureuse pour vous être utile par mes lettres, la défense de ma mere ne sera jamais si bien justifiée que ma constance à vous écrire.

Cependant, pour vous satisfaire autant qu'il m'est possible, je me priverai, en partie, d'une satisfaction si chere, & je bornerai mes réponses, pendant l'*interdit*, aux occasions où mes principes d'amitié me les feront juger indispensables.

L'expédient d'employer la main d'Hickman, (voici le tour de votre homme *modeste*, ma chere; & comme vous aimez la modestie dans son sexe je m'efforcerai de le tenir dans un juste éloignement, pour lui conserver votre estime) cet expédient, dis-je, est un petit piege dans lequel je ne donne pas aisément. L'inten-

tion de ma tendre amie est de rendre cet homme-là de quelque importance à mes yeux. La correspondance ira son train, quels que soient vos scrupules ; c'est de quoi je puis vous assurer : Ainsi votre proposition en faveur d'Hickman devient inutile. Vous le dirai-je ? Je crois que c'est assez d'honneur pour lui, d'être nommé si souvent dans nos lettres. La confiance que nous continuerons de lui accorder suffira pour le faire marcher la tête plus haute, en étendant sa main blanche, & faisant briller son beau diamant. Il ne manquera pas de faire valoir ses services, & la gloire qu'il y attache, & sa diligence, & sa fidélité, & ses inventions pour garder notre secret, & ses excuses & ses évasions avec ma mere, lorsqu'elle le presse de parler ; avec cinquante & qu'il aura l'art de coudre ensemble. Ne sera-ce pas, d'ailleurs, un prétexte pour faire sa cour plus assidument que jamais *à la charmante* fille *de la bonne* madame *Howe ?*

Mais l'admettre dans mon cabinet, tête à tête avec moi, aussi souvent que je souhaiterois de vous écrire ; moi, seulement pour dicter à sa plume ; ma mere supposant, dans l'intervalle, que je commence à prendre sérieusement de l'amour

pour lui ! le rendre maître de mes sentimens, & comme de mon cœur, lorsque je vous écrirois ! en vérité, ma chere, il n'en sera rien. Quand je serois mariée au premier homme d'Angleterre, je ne lui ferois pas l'honneur de lui accorder la communication de mes correspondances. Non, non, c'est assez pour un Hickman de pouvoir se glorifier de la qualité de notre agent, & de voir son nom sur l'adresse de nos lettres. N'ayez point d'embarras ; tout modeste que vous le croyez, il saura tirer parti de cette faveur.

Vous me blâmez sans cesse de manquer de générosité pour lui, & d'abuser du pouvoir. Mais je vous proteste, ma chere, que je ne puis faire autrement. De grace, permettez que j'étende un peu mes plumes, & que je me fasse quelquefois redouter. C'est mon tems, voyez-vous ? car il ne seroit pas plus honorable pour moi que pour lui, de prendre ces airs-là quand je serai sa femme. Il ressent une joie, lorsqu'il me voit contente de lui, qu'il n'auroit pas si mon mécontentement ne lui causoit du chagrin.

Savez-vous à quoi je serois exposée,

si

si je ne le faisois pas quelquefois trembler ? il s'efforceroit lui-même de se faire craindre. Tous les animaux de la création sont plus ou moins entr'eux dans l'état d'hostilité. Le loup qui prend la fuite devant un lion, dévorera un mouton le moment d'après. Je me souviens d'avoir été un jour si piquée contre un poulet qui en béquetoit continuellement un autre (un pauvre petit agneau, comme je me l'imaginois) que dans un mouvement d'humanité, je fis prendre l'offenseur, & je lui fis tordre le cou. Qu'arriva-t-il après cette exécution ? L'autre devint insolent, aussitôt qu'il se vit délivré de son persécuteur, & je le vis béqueter, à son tour, un ou deux autres poulets plus foibles que lui. Ils mériteroient tous d'être étranglés, m'écriai-je; ou plutôt, j'aurois aussi bien fait de pardonner au premier; car je vois que c'est la nature de l'espece.

Pardonnez mes extravagances. Si j'étois avec vous, je vous arracherois quelquefois un sourire, comme il m'est arrivé cent fois au milieu de vos airs les plus graves. Ah que n'avez vous accepté l'offre que je vous faisois de vous accompagner ? Mais vous êtes révolté contre tout ce que je puis vous offrir. Prenez-y

garde. Vous me fâcherez contre vous ; & lorsque je suis fâchée, vous savez que je ne ménage personne. Il m'est aussi impossible de n'être pas un peu impertinente, que de cesser d'être votre tendre & fidelle amie.

ANNE HOWE.



LETTRE CXXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Vendredi, 21 d'Avril.

MONSIEUR *Lovelace* m'a communiqué ce matin la nouvelle du projet de mon frere, qu'il a reçu de son agent. Je lui sais bon gré de ne me l'avoir pas trop fait valoir, & de la traiter au contraire avec mépris. Au fond, si vous ne m'en aviez pas déjà touché quelque chose, j'aurois pu la regarder comme une nouvelle invention pour me faire hâter mon départ, d'autant plus que lui même, il souhaite depuis long-tems d'être à Londres. Il m'a lu cet article de la lettre, qui s'accorde assez avec ce que vous m'avez écrit sur le témoignage de *miss Loyd*. Il

ajoute seulement que celui qui se charge d'une si violente entreprise, est un capitaine de vaisseau, nommé *Singleton*.

J'ai vu cet homme-là. Il est venu deux fois au château d'Harlove en qualité d'ami de mon frere. Il a l'air intrépide : & je m'imagine que le projet vient de lui; car mon frere parle sans doute à tout le monde de ma téméraire démarche. Après m'avoir si peu épargnée dans d'autres tems, il n'est pas capable de négliger aujourd'hui l'occasion.

Ce *Singleton* demeure à Leith. Ainsi leur dessein, apparemment, est de me conduire à la terre de mon frere, qui n'est pas éloignée de ce port.

En rapprochant toutes ces circonstances, je commence à craindre sérieusement que leur systême, tout méprisable qu'il paroît à M. Lovelace, ne puisse être tenté; & je tremble des suites.

Je lui ai demandé, le voyant si ouvert & si froid, ce qu'il avoit à me conseiller là-dessus.

Vous demanderai-je, mademoiselle, quelles sont vos propres idées ? Ce qui me porte, m'a-t-il dit, à vous faire la même question, c'est que vous avez paru désirer si ardemment que je vous quitte en arri-

vant à Londres, que, dans la crainte de vous déplaire, je ne ſais que vous propoſer.

Mon ſentiment, lui ai-je répondu eſt que je dois me dérober à la connoiſſance de tout le monde, à l'exception de *miſs Hovve*, & que vous devez vous éloigner de moi, parce qu'on conclura infailliblement que l'un n'eſt pas loin de l'autre, & qu'il eſt plus aiſé de ſuivre vos traces que les miennes.

Vous ne ſouhaitez pas aſſurément, m'a-t-il dit, de tomber entre les mains de votre frere, par des voies auſſi violentes que celles dont vous êtes menacée. Je ne me propoſe pas de me jetter officieuſement dans leur chemin; mais, s'ils avoient raiſon de ſe figurer que je les évite, leurs recherches n'en deviendroient-elles pas plus ardentes? & leur courage s'animant pour vous enlever, ne ſerois-je pas expoſé à des inſultes dont un homme d'honneur n'eſt pas capable de ſupporter l'idée?

Grand Dieu! me ſuis-je écriée, quelles ſuites fatales du malheur que j'ai eu de me laiſſer tromper!

Très-chere *Clariſſe!* a-t-il repris affectueuſement, ne me déſeſpérez point par un langage ſi dur, lorſque ce nouveau

projet vous fait voir combien ils étoient déterminés à l'exécution du premier. Ai-je bravé les loix de la société, comme ce frère y paroît résolu; du moins, s'il y a quelque chose de plus qu'une vaine ostentation dans son systême? Je me flatte que vous aurez la bonté d'observer qu'il y a des complots plus noirs & plus violens que les miens ; mais celui-ci est d'une si horrible nature, qu'il m'en paroît moins propre à vous alarmer. Je connois parfaitement votre frere. Il a toujours eu dans l'esprit un tour romanesque, mais la tête si foible, qu'elle n'a servi qu'à l'embarrasser & à le confondre ; une demi-invention, une présomption complete, sans aucun talent pour se faire du bien à lui-même, & pour faire d'autre mal aux autres que celui dont ils lui fournissent le pouvoir & l'occasion par leur propre folie.

Voilà, monsieur, une volubilité merveilleuse! Mais tous les esprits violens ne se ressemblent que trop, du moins dans leur maniere de se ressentir. Vous croyez-vous plus innocent, vous qui étiez déterminé à braver toute ma famille, si ma folie ne vous avoit point épargné cette témérité, & n'eût pas sauvé mes parens de l'insulte?

Eh quoi, chere Clarisse! vous parlerez toujours de *folie*, toujours de *témérité*? Vous est-il donc aussi impossible de penser un peu avantageusement de tout ce qui n'est pas votre famille, qu'il l'est à tous vos proches de mériter votre estime & votre affection? Mille pardons, très-chere Clarisse! Si je n'avois pas pour vous plus d'amour qu'on n'en eut jamais pour une femme, je pourrois être plus indifférent pour des préférences qui blessent si clairement la justice. Mais qu'il me soit permis de vous demander ce que vous avez souffert de moi. Quel sujet vous ai-je donné de me traiter avec tant de rigueur & si peu de confiance? Au contraire, que n'avez-vous pas eu à souffrir d'eux? L'opinion publique peut m'avoir été peu favorable; mais qu'avez-vous à me reprocher de votre propre connoissance?

Cette question m'a causé de l'embarras. Mais j'étois résolue de ne me pas manquer à moi-même.

Est-ce le tems, M. Lovelace, est-ce l'occasion de prendre de si grands airs avec une jeune personne destituée de toute protection? C'est une question bien surprenante que la vôtre: si j'ai quelque chose à vous reprocher de ma connoissance! Je

puis vous répondre, monſieur...... Et me ſentant interrompue par mes larmes, j'ai voulu me lever bruſquement pour ſortir.

Il s'eſt ſaiſi de ma main. Il m'a conjurée de ne pas le quitter mécontente. Il a fait valoir ſa paſſion, l'excès de ma rigueur, ma partialité pour les auteurs de mes peines, pour ceux, m'a-t-il dit, dont les déclarations de haine & les violens projets faiſoient la matiere de notre délibération.

Je me ſuis vue comme forcée de l'entendre.

Vous daignez, chere Clariſſe, a-t-il repris, me demander ici mon opinion. Il eſt fort aiſé, permettez que je le diſe, de vous repréſenter ce que vous avez à faire. Malgré vos premiers ordres, j'eſpere que, dans cette nouvelle occaſion, vous ne prendrez point mon avis pour une offenſe. Vous voyez qu'il n'y a point d'eſpérance de réconciliation avec vos proches. Sentez-vous, mademoiſelle, que vous puiſſiez conſentir à honorer de votre main un miſérable qui n'a point encore obtenu de vous une faveur *volontaire*?

Quelle idée, ma chere! Quelle ſorte

de récrimination ou de reproche ? Je ne m'attendois, dans ce moment, ni à de telles questions, ni à la maniere dont celle-ci m'étoit proposée. La rougeur me monte encore au visage, lorsque je me rappelle ma confusion. Tous vos avis me sont revenus à la mémoire. Cependant ses termes étoient si décisifs, & le ton si impérieux ! J'ai cru voir qu'il jouissoit de mon embarras (en vérité, ma chere, il ne connoît pas ce que c'est que l'amour respectueux). Il me regardoit comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de mon ame.

Ses déclarations ont encore été plus nettes quelques momens après ; mais, comme vous le verrez bientôt, elles étoient à demi arrachées.

Mon cœur étoit violemment partagé entre la colere & la honte de me voir poussée jusqu'à ce point par un homme qui sembloit commander à toutes ses passions, tandis que j'avois si peu d'empire sur les miennes. A la fin, mes larmes ont forcé le passage ; & je me retirois, avec les marques d'un amer chagrin, lorsque, jetant ses bras autour de moi, de l'air néanmoins le plus tendre & le plus respectueux, il a donné un tour assez stupide au sujet : son cœur, m'a-t-il

dit, étoit bien éloigné de prendre avantage des embarras où l'insensé projet de mon frere m'avoit jetée, pour renouveller, sans mon aveu, une proposition que j'avois déjà mal reçue, & qui, par cette raison.... Le reste de son discours ne m'a paru qu'un tissu mal ordonné de phrases vagues & de sentences, par lesquelles il prétendoit se justifier d'une hardiesse qui ne s'étoit expliquée, disoit-il, qu'à demi.

Je ne puis m'imaginer qu'il ait eu l'insolence de vouloir me mettre à l'épreuve, pour essayer s'il pourroit tirer de ma bouche des explications qui ne conviennent point à mon sexe; mais quel qu'ait été son dessein, il m'a si vivement irritée, que mon cœur, se révoltant contre ses discours, j'ai recommencé à pleurer, en m'écriant que j'étois extrêmement malheureuse : &, faisant réflexion à l'air apprivoisé que j'avois entre ses bras, je m'en suis arrachée avec indignation. Mais il m'a retenue par la main, lorsque j'allois sortir de la chambre ; il s'est jeté à genoux, pour me supplier de demeurer un moment; &, dans les termes les plus clairs, il s'est offert à moi, comme le souverain moyen de prévenir les desseins de mon frere, & de finir toutes mes peines.

Que pouvois-je répondre? Ses offres m'ont paru arrachées, comme je l'ai déjà dit, & plutôt l'effet de sa pitié que de son amour. Quel parti prendre? Je suis demeurée la bouche ouverte, & l'air décontenancé. Je devois faire une très-ridicule figure. Il a joui du spectacle, attendant sans doute que je lui fisse quelque réponse. Enfin, confuse de mon propre embarras, & cherchant à l'excuser par un détour, je lui ai dit qu'il devoit éviter toutes les mesures...... qui étoient capables d'augmenter les alarmes...... dont il voyoit que je ne pouvois me défendre en réfléchissant sur le caractere irréconciliable de mes amis, & sur les malheureuses suites qu'on pouvoit craindre de l'horrible projet de mon frere.

Il m'a promis de se gouverner uniquement par mes volontés, & le misérable m'a demandé encore une fois si je lui pardonnois son humble proposition. Que me restoit-il à faire si ce n'étoit de chercher de nouvelles excuses pour ma confusion, puisqu'elle étoit si mal entendue. Je lui ai dit que le retour de M. Morden ne pouvoit tarder long-tems; que sans doute il seroit plus facile de l'engager en ma faveur, quand il trouveroit que je n'avois fait usage de l'as-

ſiſtance de M. Lovelace que pour me délivrer de M. Solmes ; & que, par conſéquent, il étoit à ſouhaiter pour moi que les choſes demeuraſſent dans la ſituation où elles étoient, juſqu'à l'arrivée de mon couſin.

Tout irritée que je pouvois être, il me ſemble, ma chere, que cette réponſe n'a pas l'air d'un refus. N'eſt-il pas vrai qu'à ſa place un autre homme auroit tenté ici de perſuader par la douceur, plutôt que d'effrayer par des emportemens ? Mais il a plu à M. Lovelace de prendre un ton que toute femme un peu délicate ne ſupportera jamais ; & ſon injurieuſe chaleur m'a obligée de me tenir dans la même réſerve.

« Eh quoi ! s'eſt-il écrié, vous êtes » donc réſolue, mademoiſelle, de me » faire connoître, juſqu'à la fin, que je ne » dois rien attendre de votre affection, » tandis qu'il vous reſtera le moindre » eſpoir de renouer avec mes plus cruels » ennemi, au prix de mon bonheur, » qui ſera ſans doute votre premier ſa- » crifice ? »

Ce ton, chere miſs Howe, m'a échauffé le ſang à mon tour. Cependant j'ai gardé quelques meſures. « Vous avez vu, lui » ai-je dit, combien j'ai été choquée de

» la violence de mon frere : vous vous
» trompez beaucoup, M. Lovelace, si
» vous croyez m'effrayer assez par la
» vôtre, pour me faire embrasser un parti
» opposé à vos propres conventions. »

Il a paru rentrer en lui-même. Il s'est réduit à me prier de souffrir que ses actions parlassent désormais pour lui ; &, si je le trouvois digne de quelque bonté, il espéroit, m'a-t-il dit, qu'il ne seroit pas le seul au monde à qui je refusasse un peu de justice. « Vous en appellez au futur,
» lui ai-je répondu : j'y appelle aussi,
» pour la preuve d'un mérite sur lequel
» vous semblez passer condamnation jus-
» qu'à présent, & qui vous manque en
» effet. »

J'étois prête encore à me retirer : il m'a conjurée de l'entendre. Sa résolution, m'a-t-il dit, étoit d'éviter soigneusement toutes sortes d'accidens fâcheux, & de renoncer à toutes les mesures qui pouvoient l'y conduire, quels que fussent les procédés de mon frere, dont il n'exceptoit que les violences qui regarderoient ma personne. Mais s'il en arrivoit quelqu'une de cette nature, pouvois-je exiger qu'il demeurât spectateur tranquille, c'est-à-dire, qu'il me vît enlever, conduire à bord par ce Singleton ? & dans une si funeste extrê-

mité, ne lui seroit-il pas permis de prendre ma défense ?

Prendre ma défense, M. *Lovelace* ! Je serois donc au comble de l'infortune. Mais ne croyez-vous pas que je puisse être en sûreté à Londres ? Il me semble, sur la description qu'on vous fait de cette maison de la veuve, que j'y serois libre & en sûreté.

Il est convenu que cette maison de la veuve, telle que M. *Doleman* la représente, c'est-à-dire, un édifice intérieur, derriere l'édifice de front, avec un jardin qui en fait l'unique vue, sembloit promettre beaucoup de secret ; & que, d'ailleurs, si je ne l'approuvois pas lorsque je l'aurois vue, il ne seroit pas difficile d'en trouver une qui me convînt mieux. Mais, puisque je lui avois demandé son conseil, il croyoit que le meilleur parti étoit d'écrire à mon oncle *Harlove*, en qualité d'un de mes curateurs, & d'attendre le succès de ma lettre chez madame *Sorlings*, où il falloit le prier hardiment d'adresser sa réponse. Avec les petits esprits, a-t-il ajouté, c'est encourager l'insulte que de la craindre. « La » substance de la lettre devoit être de » demander, à titre de droit, ce qui ne » manqueroit pas de m'être refusé comme

» une grace ; de reconnoître que je m'é-
» tois jetée sous la protection des dames
» de sa famille, par l'ordre desquelles &
» de milord M........., il paroîtroit s'em-
» ployer lui-même à mon service ; mais
» d'ajouter que c'étoit à des conditions
» que j'avois réglées, & qui ne m'assu-
» jettissoient à rien, pour une faveur
» qu'ils auroient accordée, dans les mê-
» mes circonstances, à toute autre per-
» sonne de mon sexe. » Si je ne goûtois pas cette méthode, il se croiroit fort honoré que je voulusse lui permettre de faire la même demande en son nom : mais (avec ses restrictions ordinaires) c'étoit un point auquel il n'osoit toucher sitôt ; quoiqu'il espérât que les violences de ma famille pourroient m'amener à cette heureuse résolution.

Piquée au fond du cœur, je lui ai dit qu'il m'avoit proposé lui-même de me quitter en arrivant à Londres, & que je m'attendois à l'exécution de cette promesse : que lorsqu'on ne pourroit ignorer que je serois absolument indépendante, il seroit tems d'examiner ce que je devois écrire ou ce que j'aurois à faire ; mais que, tandis qu'il étoit autour de moi, je n'avois ni la volonté ni le pouvoir de me déterminer.

Il vouloit être sincere, m'a-t-il dit d'un air plus pensif. Ce projet de mon frere avoit changé les circonstances. Avant que de s'éloigner de moi, il ne pouvoit se dispenser de voir si la veuve de Londres & sa maison me convien-droient, en supposant que mon choix fût pour cette retraite. Qui pouvoit lui répondre que ces gens-là ne fussent pas capables de se laisser corrompre par mon frere ? S'il voyoit qu'il y eût quelque fond à faire sur leur honneur, il pour-roit s'absenter pendant quelques jours. Mais il devoit m'avouer qu'il lui se-roit impossible de s'éloigner plus long-tems.

Quoi donc, monsieur ! ai-je interrom-pu ; votre dessein est-il de prendre un logement dans la même maison ?

Non, m'a-t-il répondu ; parce qu'il connoissoit mes délicatesses, & l'usage, d'ailleurs, que je voulois faire de son ab-sence. Cependant on faisoit actuellement quelques réparations au logement qu'il avoit à Londres. Mais il pourroit se loger dans l'appartement de son ami *Belford* ; ou se rendre peut-être à *Edgware*, qui est la maison de campagne du même ami, & revenir chaque jour au matin ; jus-qu'à ce qu'il eût raison de croire que

mon frere eût abandonné son misérable systême.

Le résultat d'une si longue conférence est de partir pour Londres, lundi prochain. Puisse l'heure de mon départ être heureuse !

Je ne puis vous répéter trop souvent, ma chere amie, combien je suis pénétrée de vos bienfaits, & de cette merveilleuse générosité qui en est la source.

CL. HARLOVE.



LETTRE CXXXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 21 d'Avril.

L'ÉDITEUR supprime encore, dans cette lettre, tout ce qui ne paroîtroit qu'une répétition de la précédente. Mais il a cru devoir conserver quelques détails de la confusion de Clarisse, *dans lesquels il n'est pas surprenant qu'elle ne soit pas entrée elle-même, à l'occasion des offres de* M Lovelace.

Ici, *Belford*, que diras-tu, si ton ami, comme un papillon qui cherche sa ruine

autour d'un flambeau, avoit failli de brûler les ailes de sa liberté? Jamais un homme ne fut en plus grand danger d'être pris dans ses propres pieges, de voir toutes ses vues renversées, tous ses projets inutiles, sans avoir conduit l'admirable *Clarisse* à Londres, & sans avoir fait un effort pour découvrir si c'est réellement un ange ou une femme.

Je me suis offert à elle, avec si peu de préparation, à la vérité, qu'elle n'a pas eu le tems de s'envelopper dans les réserves de son sexe. Mes expressions, moins tendres qu'animées, tendoient à lui reprocher son indifférence passée, & lui rappelloient malicieusement ses propres loix : car ce n'est pas l'amour, c'est le noir complot de son frere, qui avoit paru lui donner quelque inclination à m'en dispenser. De toute ma vie, je n'ai vu de confusion si charmante. Quelle gloire pour le pinceau, s'il pouvoit représenter ce spectacle, & le mêlange d'impatience qui animoit visiblement chaque trait du plus expressif & du plus beau visage du monde! Elle a toussé deux ou trois fois. Un embarras charmant s'est fait lire d'abord dans ses regards ; ensuite une sorte d'attendrissement, qui sembloit venir de l'incerti-

tude de ses desirs ; jusqu'à ce que l'aimable *boudeuse*, irritée de l'air d'hésitation avec lequel j'attendois sa réponse, ne pouvant plus articuler une parole, s'est mise à verser des larmes, & m'a tourné le dos pour sortir avec précipitation. Mais je me suis hâté aussitôt de la suivre ; je l'ai retenue entre mes heureux bras : Unique objet de mes affections, ah ! ne pensez pas, lui ai-je dit, que cette ouverture, qui peut vous paroître contraire à vos premieres loix, vienne d'aucun dessein de me prévaloir de la cruauté de vos proches. Si, malgré la tendresse respectueuse qui accompagnoit ma proposition, elle avoit été capable de vous désobliger, mes soins les plus ardens seroient à l'avenir.... J'ai cessé ici de parler, comme si la force du sentiment avoit étouffé ma voix. Elle a fait entendre la sienne, mais d'un ton chagrin : je suis...... je suis malheureuse. Ses larmes couloient en abondance ; &, tandis que mes bras environnoient encore la plus belle taille du monde, son visage se cachoit contre mon épaule, sans qu'elle s'apperçût de la liberté qu'elle sembloit m'accorder.

Pourquoi, pourquoi *malheureuse?* ma très-chere vie. Toute la reconnoissance que vous pouvez attendre du cœur le plus

sensible & le plus obligé...... Ici la justice m'a fermé la bouche, car je ne lui dois point de reconnoissance pour des obligations si peu volontaires.

Mais revenant à elle-même & s'appercevant qu'elle étoit entre mes bras; comment donc, monsieur? m'a-t-elle dit d'un air d'indignation, le visage plus enflammé & les yeux brillant d'un éclat plus fier.

J'ai cedé à ses efforts; mais absolument vaincu par les charmes de cette innocente confusion, j'ai saisi sa main lorsqu'elle me quittoit; & me jettant à genoux devant elle, ô chere *Clarisse!* lui ai-je dit, sans la moindre réserve, & sentant à peine la force de mes termes (ma foi! s'il s'étoit trouvé là un prêtre, j'étois un homme perdu) recevez les sermens de votre fidele *Lovelace!* Faites qu'il soit à vous, à vous seule, & pour toujours. C'est le moyen de parer à tout. Qui osera former des complots & des entreprises contre ma femme? Leurs folles & insolentes espérances se fondent sur l'opinion que vous ne l'êtes pas. Ah! daignez l'être. Je vous en conjure à vos pieds. Nous aurons alors tout le monde pour nous; & l'on s'empressera d'applaudir à un événement qui est attendu de tout le monde.

Avois-je le diable au corps ? Je ne pensois non plus à cette impertinente extase, qu'à voler au même moment dans l'air. Cette merveilleuse fille est toute-puissante ! Ce n'est pas elle, à ce compte, c'est moi qui doit succomber dans la grande épreuve.

Avois-tu jamais entendu dire qu'on eût prononcé des sermens solemnels, par une impulsion involontaire, en dépit d'une résolution préméditée & des plus orgueilleux systêmes ? Mais cette charmante créature est capable de faire renoncer un barbare à toute intention de lui nuire ou de lui déplaire : & je crois véritablement que je serois disposé à lui épargner toute nouvelle épreuve (on ne peut pas dire même qu'il y en ait eu jusqu'à présent), s'il n'étoit question d'une sorte de contention que sa vigilance a fait naître entre nous, & qui consiste à savoir lequel des deux vaincra l'autre. Tu sais quelle est ma générosité quand on ne me dispute rien.

Fort bien ; mais à quoi m'a conduit mon aveugle impulsion ? Ne t'imaginerois-tu pas que j'ai été pris au mot ? Une offre prononcée si solemnellement, & même à genoux, *Belford* !

Rien moins. La petite badine m'a laissé échapper avec toute la facilité que j'aurois pu desirer. Le projet de son frere, le désespoir d'une réconciliation, la crainte des malheureux accidens qui peuvent arriver, ont été les causes auxquelles il lui a plu d'attribuer sa confusion ; sans que mon offre ni l'amour y aient eu la moindre part. Qu'en dis-tu ? Regarder notre mariage comme sa seconde ressource ; & me dire, du moins en équivalent, que sa confusion est venue de la crainte que mes ennemis n'acceptent pas l'offre qu'elle veut leur faire, de renoncer à un homme qui a risqué sa vie pour elle, & qui est prêt encore à s'exposer au même danger.

J'ai recommencé à la presser de me rendre heureux : mais elle m'a remis après l'arrivée de son cousin *Morden*. C'est en lui qu'elle met à présent toutes ses espérances.

J'ai paru furieux, mais inutilement. On devoit écrire, ou l'on avoit écrit, une seconde lettre à la tante *Hervey* ; & l'on se promettoit une réponse.

Cependant, cher ami, je crois que les délais auroient pu diminuer par degrés, si j'avois été homme de courage. Mais que faire avec tant de peur d'offenser ?.......

Le diable n'eſt pas pire. Un galant ſi timide ! Une princeſſe qui exige des ſoins ſi réguliers ! Comment s'accorder jamais enſemble ; ſur-tout ſans le ſecours d'une obligeante médiation ? Il eſt rare néanmoins, diable ! *Belford*, il eſt rare qu'un amour ſi ardent ſe trouve dans le même cœur avec tant de réſignation. Le véritable amour, j'en ſuis convaincu à préſent, ſe borne aux deſirs. Il n'a point d'autre volonté que celle de l'adorable objet.

La charmante perſonne ! Revenir encore d'elle-même à me parler de Londres ! Si, par haſard, le complot de *Singleton* avoit été de mon invention, je n'aurois pu ſouhaiter de plus heureux expédient pour hâter ſon départ. Elle l'avoit différé, je ne ſaurois deviner pourquoi.

Tu trouveras ſous cette enveloppe la lettre de *Joſeph Leman*, dont je t'ai parlé dans la mienne de lundi dernier, & ma profonde réponſe à cette lettre. Je ne puis réſiſter à la vanité qui m'excite à ces communications. Sans une raiſon ſi forte, il feroit peut-être mieux de te laiſſer penſer que l'étoile de la belle combat contr'elle, & diſpoſe des occaſions à mon avantage ; quoiqu'elles ſoient l'unique effet de mon invention ſupérieure.



LETTRE CXXXIII.

JOSEPH LÉMAN à M. LOVELACE.

16 d'Avril.

IL informe M. Lovelace *de la persécution à laquelle ses maîtres se préparent contre lui, pour le rapt de* miss Betterton, *qu'il avoit enlevée à sa famille, & qui, étant morte en couche, avoit laissé un enfant de lui, encore vivant, dont on l'accusoit de ne prendre aucun soin.* Joseph *lui apprend, avec sa simplicité ordinaire, que ses maîtres donnent le nom d'infame à cette aventure; mais il espere, dit-il, que Dieu ne permettra pas qu'elle le soit, quoiqu'on publie que monsieur* Lovelace *a été obligé de quitter le royaume pour se mettre à couvert, & que le desir de voyager n'a été qu'un prétexte. Il ajoute que c'est une des histoires que M.* Solmes *auroit souhaité de pouvoir raconter à mademoiselle* Clarisse, *si elle avoit été disposée à l'écouter.*

Il prie M. *Lovelace* de lui avouer si cette affaire peut mettre sa vie en danger; &, par l'affection qu'il lui porte,

il souhaite qu'il ne soit pas pendu, comme un homme du comnun, mais qu'il n'ait que la tête coupée ; & qu'il ait la bonté de se souvenir de lui avant la sentence, parce qu'il a entendu dire que tous les biens des criminels appartiennent au roi ou à la justice.

Il lui marque que le capitaine *Singleton* est souvent en conférence secrete avec son jeune maître & sa jeune maîtresse, & que son jeune maître a dit, en sa présence, au capitaine, *que son sang bouilloit pour la vengeance* ; qu'en même tems son jeune maître a fait l'éloge de lui *Joseph*, en vantant au capitaine sa fidélité & son entendement. Ensuite il offre ses services à M. *Lovelace*, pour prévenir les accidens fâcheux, & pour mériter sa protection, dans la vue qu'il a de prendre l'hôtellerie de l'*Ours bleu*, dont on lui a dit beaucoup de bien. Ce n'est pas tout, ajoute-t-il : la *jolie ourse*, c'est-à-dire, *Betty Barnes*, lui roule aussi dans la tête. Il espere qu'il pourra l'aimer plus que M. *Lovelace* ne voudroit, parce qu'elle commence à lui paroître de bonne humeur, & à l'écouter avec plaisir lorsqu'il parle de l'*Ours bleu* ; comme si elle étoit déjà, dit-il, pour continuer la figure,

gure, *au milieu de l'orge & des féves.* Il demande pardon là-dessus pour ce bon mot qui lui échappe ; parce que, tout pauvre qu'il est, il a toujours aimé l'agréable plaisanterie.

Il dit que sa conscience lui reproche quelquefois ce qu'il a fait, & qu'il croit que, sans les histoires que M. Lovelace lui a fait raconter dans la famille, il auroit été impossible que le pere & la mere eussent eu le cœur si dur, quoique monsieur James & mademoiselle Arabelle aient beaucoup de malice. Ce qui lui paroît le pire, c'est que M. & madame Harlove ne pourront jamais bien éclaircir les affaires avec mademoiselle Clarisse, parce qu'ils croient que toutes ces histoires sont venues de la bouche du valet de chambre de M. Lovelace. Il se gardera bien de les détromper, de peur, dit-il, que M. Lovelace ne tue son valet de chambre & lui aussi, pour rejetter leur mort sur ceux qui ont commencé à vouloir les corrompre. Cependant il craint bien, dans le fond, de n'être qu'un misérable. Mais il n'en a jamais eu l'intention.

Il espere aussi que, si sa très-chere & très-honorée jeune maîtresse, mademoiselle Clarisse, se laissoit aller à mal, monsieur Lovelace voudra bien se souvenir de

l'abreuvoir de l'*Ours bleu* (*). Mais il prie le ciel de le préserver de toute mauvaise vue, comme de toute mauvaise action. N'étant pas encore fort vieux, il espere qu'il aura le tems de se repentir, s'il peche par ignorance : & puis, M. Lovelace est un homme, de grande qualité & de grand esprit, qui est capable de répondre de tout, pour un pauvre domestique tel que son très-humble & très-fidele serviteur,

JOSEPH LÉMAN.

(*) Dans la plupart des bourgs d'Angleterre il y a une sorte de vivier, qui sert d'abreuvoir, où l'ancien usage est de plonger les femmes scandaleuses.



LETTRE CXXXIV.

M. LOVELACE à JOSEPH LEMAN.

17 d'Avril.

MONSIEUR Lovelace *donne carriere, dans cette lettre, à sa folle imagination. Il commence par expliquer à* Joseph *l'affaire de* miss Betterton, *qui n'est, dit-il, qu'une folie de jeunesse. Il n'y a point de rapt dans le cas. Ses voyages n'y ont point eu de rapport. Il étoit aimé de cette jeune personne, qu'il aimoit aussi. Elle n'étoit que la fille d'un bourgeois enrichi, qui avoit des vues d'agrandissement, & qui s'étoit prêté par cette raison aux commencemens de l'intrigue. Pour lui, il n'avoit jamais parlé de mariage au pere ni à la fille. Tous les parens, à la vérité, auroient voulu qu'elle se fût jointe à eux pour l'attaquer en justice, & c'étoit à leur barbarie qu'elle avoit dû sa mort, après avoir refusé d'entrer dans leurs ressentimens. Le petit garçon étoit fort joli, & ne faisoit pas déshonneur à son pere. Il l'avoit vu deux fois, à l'insçu d'une tante, qui en prenoit soin; & son intention étoit de pourvoir à son établissement. Toute cette famille*

étoit folle de l'enfant quoiqu'elle eût la méchanceté de maudire le pere.

Il apprend à Joseph quelles sont ses regles en amour : « d'éviter les femmes » publiques ; de marier une maîtresse qu'il » quitte, avant que d'en prendre une au- » tre ; de mettre la mere à couvert du be- » soin, lorsqu'elle a des parens cruels ; de » prendre grand soin d'elle dans ses cou- » ches ; de pourvoir à la fortune du petit, » suivant la condition de la mere, & de » prendre le deuil pour elle, si elle meurt » en travail. Il défie Joseph de trouver » quelqu'un qui s'acquitte de ces devoirs » avec plus d'honneur. Est-il surprenant, » dit-il, que les femmes aient tant d'in- » clination pour lui ? »

Il n'a rien à craindre de cette aventure, ni pour sa tête, ni pour son cou. « Une » femme morte en couche, il y a dix-huit » mois ; point de procès commencé pen- » dant sa vie ; un refus averé d'entrer dans » les poursuites ; voilà de jolies raisons, » Joseph, pour fonder une accusation de » rapt ! Je répete que je l'aimois. Elle me » fut enlevée par ses brutaux de parens, » dans l'ardeur de ma passion.... Mais c'est » parler assez de la chere miss Betterton. » Chere, en vérité ; car la mort rend une » femme encore plus chere. Que le ciel

» fasse paix à ses cendres! Ici, Joseph, je » donne un profond soupir à la mémoire » de miss Betterton. »

Il loue le goût de Joseph pour les bons mots. « La plaisanterie, dit-il, convient » plus aux pauvres que les gémissemens. » Tout ce qui arrive dans le monde n'est-» il pas un sujet de plaisanterie ? Quicon-» que ne le prend pas sur ce ton est un im-» bécile, qui ne sait pas regarder les cho-» ses du bon côté. Celui qui condamne la » joie dans un pauvre, mérite de n'en » ressentir jamais. »

Il applaudit à l'affection de Joseph pour sa jeune & incomparable maîtresse. Il vante ses propres sentimens pour elle, & ses honorables intentions. Sa parole est un gage sacré; & là-dessus, il en appelle à lui: « Vous savez, Joseph, lui dit-il, » qu'avec moi les effets surpassent les pro-» messes. Pourquoi ? parce que c'est la » meilleure façon de montrer que je n'ai » pas l'ame chiche & étroite. Un homme » juste tient sa promesse. Un homme » généreux passe au-delà. Telle est ma » regle. »

Il rejette sur miss Clarisse le délai de leur mariage, en gémissant de l'éloignement où elle le tient, & l'attribuant à miss Howe, qui lui inspire, dit-il, des

défiances continuelles ; il ajoute que c'est la raison qui l'oblige à se servir de lui, pour faire agir les Harloves sur l'esprit de madame Howe.

Il prend ensuite avantage des ouvertures de Joseph, à l'occasion des conférences secretes du capitaine Singleton avec M. James Harlove : « Puisque le capitai-
» ne, lui dit-il, qui se fie au témoignage
» de James a pris une si bonne opinion
» de vous, ne pourriez-vous, en feignant
» beaucoup de haine pour moi, proposer
» à Singleton d'offrir à M. James, qui a
» tant de passion pour la vengeance, le
» secours de toutes ses forces, c'est-à-dire,
» son vaisseau & son équipage, pour en-
» lever sa sœur, & la transporter à Leith,
» où ils ont tous deux leurs établissemens ?

« Vous pouvez leur dire que, si ce pro-
» jet réussit, c'est le moyen de me réduire
» au désespoir, & de faire entrer made-
» moiselle Clarisse dans toutes leurs mesu-
» res. Vous pouvez les informer, comme
» sur le témoignage de mon valet de
» chambre, de la distance où elle me tient
» d'elle, dans l'espoir d'obtenir grace de
» son pere, en renonçant à moi, si l'on
» insiste sur ce sacrifice ; leur dire que le
» seul point dont mon valet de chambre
» vous ait fait un mystere, étant le lieu

» de notre retraite, vous ne doutez pas
» qu'avec quelques guinées, vous ne puis-
» siez tirer de lui cet éclaircissement, &
» des lumieres certaines sur le tems où je
» pourrai m'éloigner d'elle, afin qu'ils
» trouvent plus de facilité dans leur en-
» treprise; leur dire encore, & toujours
» comme de mon valet, que nous sommes
» à la veille de changer de logement (ce
» qui est vrai, mon cher Joseph), & que
» mes affaires m'obligent souvent de m'ab-
» senter. »

S'ils ouvrent l'oreille à votre proposition, vous vous ferez un mérite auprès de *Betty*, en la lui communiquant sous le secret. Betty fera la même confidence à miss Arabelle, qui, embrassant avec joie toutes les occasions de vengeance, ne manquera point d'en instruire son oncle Antonin, si elle n'a pas été prévenue par son frere. M. Antonin Harlove se hâtera probablement de porter cette découverte à madame Hove qui ne la cachera point à sa fille, quoiqu'elles soient toujours assez mal ensemble. Sa fille l'écrira aussitôt à ma chere miss Clarisse: & si le complòt ne vient point à mes oreilles par quelqu'une de ces voies, vous me l'écrirez, comme en secret, sous prétexte de prévenir toutes sortes de désastres; ce qui

fait, comme vous savez, l'objet de tous vos soins & des miens. Alors je ferai voir votre lettre à ma chere miss. Alors sa confiance augmentera pour moi, & me convaincra de son amour, dont je suis quelquefois tenté de douter. Elle se hâtera de choisir un logement plus sûr. J'aurai un prétexte pour demeurer près d'elle, qui sera de lui servir de garde. Elle verra clairement qu'il ne lui reste aucune espérance de réconciliation. Vous donnerez continuellement à James & à Singleton, de faux avis, que j'aurai soin de vous fournir, de sorte qu'il n'y aura rien de fâcheux à redouter.

Et quelle sera l'heureuse, heureuse & triplement heureuse conséquence? Notre chere miss deviendra ma femme, par des voies honorables. La bonne intelligence sera bientôt rétablie entre ses parens & les miens. Dix guinées, sur lesquelles vous pouvez compter régulièrement, tripleront vos gages dans cette avare famille. Votre réputation de prudence & de courage se répandra dans la bouche de tout le monde.. *L'Ours bleu* ne vous manquera pas non plus; & si vous jugez à propos, quelque jour, de l'acquérir en propre, vos amis ne vous laisseront pas dans l'embarras pour la somme. Je parie que ce détail est déjà

clair à vos propres yeux; car Betty croira sa fortune faite, en devenant votre femme; tous deux, j'en suis sûr, vous avez eu la prudence d'épargner quelque chose; la famille des Harloves, que vous avez servie si fidélement, (car c'est l'avoir bien servie, sans doute, que d'avoir détourné les malheurs que la violence du fils auroit attirés sur elle) ne peut manquer avec honneur de fournir quelque chose pour votre établissement; j'ajouterai plus que vous ne pensez, à votre petit trésor. Ainsi vous ne devez voir, devant vous, que du repos, de l'honneur & de l'abondance.

Chantez de joie, Joseph, chantez. Un fumier dont vous serez le maître; des domestiques qui vous serviront à votre tour; une femme, qu'il dépendra de vous d'aimer ou de quereller, comme l'envie vous en prendra; *monsieur l'hôte*, à chaque mot; être payé pour faire bonne chere, au lieu de donner du vôtre: heureux ainsi non seulement dans vous-même, mais encore dans autrui, par la réconciliation & la tranquillité de deux bonnes familles, sans nuire à une seule ame chrétienne; ô Joseph! honnête Joseph! que vous aurez de jaloux! Qui feroit le dégoûté

avec une si belle perspective devant les yeux ?

Ce que je vous propose aujourd'hui, couronne votre ouvrage. Si vous pouvez leur faire seulement former ce dessein, soit qu'ils l'entreprennent ou non, vous répondrez également aux bonnes intentions de votre ami très-affectionné,

LOVELACE.



LETTRE CXXXV.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à* MADAME HERVEY.

Jeudi, 20 d'Avril.

MADAME, MA TRÈS-HONORÉE TANTE,

N'ayant pas reçu de réponse à une lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire le 14, je me flatte, pour ma consolation, qu'elle n'aura point été jusqu'à vous; car il me seroit trop mortifiant de penser que ma tante Hervey me juge indigne de son attention.

Dans cette espérance, ayant conservé une copie de ma lettre, & ne pouvant m'exprimer dans des termes qui conviennent mieux aux malheureuses circonstances, je la transcris, je la mets avec celle-ci sous une enveloppe commune, & je vous supplie très-humblement d'appuyer, de votre crédit, ce qu'elle contient (*).

Il est toujours en mon pouvoir d'exécuter les mêmes offres; & rien ne seroit plus affligeant pour moi que de me voir

(*) On en a vu la substance dans la lettre CX.

précipitée dans d'autres mesures, qui rendroient ma réconciliation plus difficile.

S'il m'étoit permis, madame, de vous écrire avec l'espérance d'une réponse, je suis en état de justifier mes intentions dans la démarche où je me suis engagée, quoiqu'aux yeux de mes plus rigoureux juges, je ne me flatte pas de pouvoir éviter quelque reproche d'imprudence. Pour vous, j'en suis sûre, vous auriez pitié de moi, si vous saviez tout ce que j'aurois à dire pour ma défense, & combien je me crois misérable d'avoir perdu l'estime de tous mes amis.

Il n'est pas encore impossible de m'y rétablir. Mais, quelle que soit ma sentence au château d'Harlove, ne me refusez pas, ma chere tante, quelques lignes de réponse, pour m'apprendre s'il n'y a point d'espérance de réconciliation, à des conditions moins choquantes que celles qu'on a voulu m'imposer; ou, m'en préserve le ciel! si je suis abandonnée sans retour.

Du moins, ma chere tante, procurez moi la justice que j'ai demandée dans une lettre à ma sœur, pour mes habits & pour la petite somme d'argent; afin que je ne me trouve pas destituée des commodités les plus simples, & dans la nécessité d'avoir obligation à ceux auxquels je sou-

haiterois le moins d'accorder cet avantage sur moi. Permettez-moi d'observer que, si ma démarche étoit venue d'un dessein formé, j'aurois pu, du moins, avec l'argent & les pierreries, m'épargner les mortifications que j'ai souffertes, & qui ne peuvent qu'augmenter, si ma demande est rejetée.

Si vous obtenez la permission de recevoir les éclaircissemens que je vous offre, je vous ouvrirai le fond de mon cœur, & je vous informerai de tout ce que vous ignorez.

Si l'on se propose de me mortifier, ah ! faites bien connoître que je le suis excessivement ; & que c'est, néanmoins, par mes propres réflexions que je le suis, n'ayant point de plaintes à faire de la personne dont on appréhendoit toutes sortes de maux.

Le porteur de ma lettre a quelques affaires dans votre quartier, qui lui donneront le tems d'attendre votre réponse, si vous m'accordez cette faveur, & de me l'apporter samedi au matin. C'est une occasion que je n'avois pas prévue. Je suis, &c.

Cl. Harlove.

P. S. Personne ne saura jamais que

vous ayiez eu la bonté de m'écrire, si vous souhaitez que votre réponse demeure secrete.



LETTRE CXXXVI.

Miss HOWE, *à miss* CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 22 d'Avril.

Je ne sais quelle explication donner aux méthodes de votre personnage; mais il doute certainement que votre cœur soit à lui: & là-dessus, du moins, je le trouve fort modeste, car c'est confesser tacitement qu'il n'en est pas digne.

Il ne peut soutenir de vous entendre regretter les oignons d'Egypte, & de se voir reprocher continuellement l'entrevue, votre fuite, & ce que vous nommez ses artifices. J'ai passé en revue toute sa conduite: je l'ai comparée avec son caractere général; & je trouve qu'il y a plus de constance & d'uniformité dans son orgueil & dans son humeur vindicative, c'est-à-dire, dans sa petitesse, que nous ne nous l'étions imagé l'une & l'autre. Dès le berceau, sa qualité de fils unique l'a rendu un enfant malin,

capricieux, méchant, le gouverneur de ses gouverneurs. Elle en a fait un libertin dans un âge plus avancé, un fieffé petit-maître, qui respecte peu les bienséances, & qui méprise notre sexe en général, pour les fautes de quelques femmes particulieres qui lui ont fait trop bon marché de leurs faveurs. Comment s'est-il conduit dans votre famille, avec les vues qu'il avoit pour vous? Depuis le tems que votre insensé de frere s'est mis dans le cas de lui devoir la vie, il a rendu bravades pour bravades; il vous a fait tomber dans ses filets, par un mélange de terreur & d'artifice. Quelle politesse attendra-t-on jamais d'un homme de cette trempe?

Oui; mais que faire, dans la situation où vous êtes? Il me semble que vous devez le mépriser; le haïr.... si vous le pouvez...... & vous dérober à lui: mais pour aller où? sur-tout à présent que votre frere médite de ridicules complots, & veut rendre votre sort encore plus misérable.

Si vous ne pouvez le mépriser & le haïr; si vous ne vous souciez pas de rompre avec lui; il faut vous relâcher un peu de vos délicatesses. Si ce chan-

gement n'amene pas la célébration, je me jetterois sous la protection des dames de sa famille. Le respect dont elles paroissent remplies pour vous, est, de lui-même une sûreté pour votre honneur, quand on pourroit supposer quelque autre sujet de doute. Vous devriez lui rappeller du moins l'offre qu'il vous a faite d'engager une de ses cousines *Montaigu* à vous accompagner dans votre nouveau logement de Londres, jusqu'à l'heureuse conclusion de tous vos scrupules.

Mais ce seroit déclarer que vous êtes à lui. D'accord. Quelle autre vue pouvez-vous former à présent? Le projet de votre frere n'acheve-t-il pas de vous convaincre qu'il ne vous reste pas d'autre ressource?

Croyez-moi donc, ma très-chere amie; il est tems de renoncer à toutes ces vaines espérances de réconciliation, qui vous ont tenue en suspens jusqu'aujourd'hui. Vous m'avouez qu'il s'est offert à vous dans les termes les plus clairs, quoique vous ne me marquiez point ses expressions; & je vois qu'il vous a même expliqué les raisons qui doivent vous faire accepter ses offres. C'est une générosité peu commune aux gens de son

espece, qui n'attaquent ordinairement que notre amour-propre, en nous disant que nous devons les aimer, tout indignes qu'ils en sont, par la seule raison qu'ils nous aiment.

A votre place, avec ces charmantes délicatesses que j'admire, peut-être ne ferois-je pas autrement que vous. Je voudrois, sans doute, me voir pressée avec une respectueuse ardeur, suppliée avec constance, & que tous les discours, comme toutes les actions d'un amant, tendissent à cet unique point. Cependant, si je soupçonnois de l'art dans sa conduite, ou quelque délai fondé sur le doute de mes sentimens, je prendrois le parti, ou d'éclaircir ses doutes, ou de renoncer à lui pour jamais. Si le dernier de ces deux cas étoit le vôtre, moi, vôtre fidelle amie, je rassemblerois toutes mes forces, soit pour vous trouver un asile ignoré, soit pour me résoudre à partager votre fortune.

Quel misérable, de s'être rendu si facilement à votre réponse, lorsque vous l'avez remis au retour de votre cousin *Morden*! Mais je crains aussi que vous n'ayiez été trop scrupuleuse; car vous convenez qu'il s'est ressenti de cette évasion. Si j'étois informée par ses propres

mémoires, je m'imagine, ma chere, que je trouverois de l'excès dans vos délicatesses & vos scrupules. En le prenant au mot, vous auriez acquis sur lui le pouvoir que je lui vois à présent sur vous. Il n'est pas besoin de vous dire qu'une femme qui a donné dans le piege où vous êtes, doit se soumettre à quantité de mortifications.

Mais, à votre place, avec la vivacité que vous me connoissez, je vous assure que dans un quart-d'heure, qui seroit tout le tems que je voudrois accorder aux délicatesses, je verrois clair jusqu'au fond. Ses intentions doivent être bonnes ou mauvaises: sont-elles mauvaises? vous ne sauriez en être assurée trop tôt: si c'est heureusement le contraire, n'est-ce pas la modestie de sa femme qu'il se plaît à tourmenter?

Il me semble que j'éviterois aussi toutes les récriminations, qui ne sont capables que d'aigrir, & tous les reproches qui ont rapport à l'ancienne querelle des mœurs; sur-tout lorsque vous êtes assez heureuse pour n'avoir pas l'occasion d'en parler par expérience. J'avoue qu'il y a quelque satisfaction pour une belle ame à se déclarer contre le vice: mais si cette attaque est hors de saison, & si le vicieux paroît

disposé à se corriger, elle servira moins à faciliter sa réformation, qu'à l'endurcir ou à le jeter dans l'hypocrisie.

Le peu de cas qu'il a fait du sage projet de votre frere, me plaît comme à vous. Pauvre *James Harlove!* Cette tête manquée s'avise donc de former des complots & de prétendre à la méchanceté, tandis qu'elle en fait un de ses chefs d'accusation contre Lovelace? Un méchant, qui est homme d'esprit, mérite, à mon gré, d'être pendu tout de suite, & s'il vous plaît, sans cérémonie: mais un imbécille, qui se mêle de méchanceté, doit avoir d'abord les os cassés sur la roue; sauf d'être pendu après, si vous le jugez à propos. Je trouve que Lovelace a peint M. James en peu de traits.

Fâchez-vous, si vous le voulez; mais je suis sûre que cette pauvre espece que quelques-uns nomment votre frere, s'applaudissant d'être parvenu à vous faire quitter la maison de votre pere, & de n'avoir plus à craindre que de vous voir indépendante de lui dans la vôtre, se croit égal à tout ce qu'il y a de rare au monde, & prétend combattre *Lovelace* avec ses propres armes. Ne vous souvenez-vous pas de son triomphe, tel que

vous me l'avez dépeint vous-même sur le récit de votre tante, lorsqu'il s'enfloit encore des applaudissemens de l'insolente *Betty Barnes ?*

Je n'attends rien de votre lettre à madame Hervey, & j'espere que Lovelace ne saura jamais ce qu'elle contient. Chacune des vôtres me fait juger qu'il se ressent, autant qu'il l'ose, du peu de confiance que vous avez pour lui. Je ne m'en ressentirois pas moins, si j'étois à sa place; du moins, si mon cœur me rendoit témoignage que je méritasse d'être mieux traitée.

N'ayez pas d'inquiétude pour vos habits, si vous pensez à vous mettre sous la protection des dames de sa famille. Elles savent dans quels termes vous êtes avec vos proches; & la cruauté d'autrui ne refroidit pas l'affection qu'elles ont pour vous. A l'égard de l'argent, pourquoi vous obstinez-vous à rendre mes offres inutiles.

Je sais que vous ne demanderez pas la possession de votre terre; mais donnez-lui le droit de faire cette demande pour vous. Je ne vois pas de meilleur parti.

Adieu, ma très-chere amie. Recevez

mes tendres embrassemens, dont l'ardeur n'a rien d'égal que celle des vœux que je fais continuellement pour votre bonheur & votre repos.

ANNE HOWE.



LETTRE CXXXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 21 *d'Avril.*

DEPUIS long-temps, Lovelace, tu fais le rôle d'écrivain, & je me réduis à celui de ton humble lecteur. Je ne me suis pas embarrassé de te communiquer mes remarques sur les progrès & le but de tes belles inventions. Avec tous tes airs, j'ai cru que le mérite incomparable de la belle *Clarisse* feroit toujours sa défense & sa sûreté. Mais aujourd'hui que je te vois assez heureux dans tes artifices, pour l'avoir engagée à faire le voyage de Londres, & pour avoir fait tomber son choix sur une maison dont les habitans ne réussiront que trop à te faire étouffer tous les mouvemens honorables qui peuvent te naître en sa faveur, je me crois obligé de prendre la plume; & je te déclare que je

me fais ouvertement l'avocat de Clariſſe Harlove.

Mes motifs ne ſont pas tirés de la vertu. Quand ils viendroient delà, quelle impreſſion feroient-ils ſur ton cœur à ce titre ?

Un homme tel que toi ne ſeroit pas plus touché, quand je lui repréſenterois à quelle vengeance il s'expoſe, en outrageant une fille du caractere, de la naiſſance & de la fortune de Clariſſe.

La générosité & l'honneur n'ont pas plus de force, en faveur d'une femme, ſur des gens de notre eſpece, qui regardent tous les individus de ce ſexe comme un butin de bonne priſe. L'*honneur*, dans nos idées, & l'*honneur*, ſuivant l'acception générale, ſont deux choſes qui ne ſe reſſemblent pas.

Quel eſt donc mon motif ? En vérité, Lovelace, c'eſt la véritable amitié que j'ai pour toi. Elle me porte à plaider pour toi-même, à plaider pour ta famille, dans l'opinion que j'ai de la juſtice que tu dois à cette incomparable créature, qui mérite d'ailleurs que ſon intérêt tienne le premier rang parmi ces conſidérations.

Dans la derniere viſite que j'ai rendue à ton oncle, ce bon ſeigneur me preſſa fort inſtamment d'employer tout

le crédit que j'ai auprès de toi, pour t'engager à courber les épaules sous le joug du mariage, & m'apporta des raisons de famille auxquelles je trouvai tant de force, que je ne pus me défendre de les approuver. Je savois que tes intentions pour cette fille extraordinaire étoient alors dignes d'elle. J'en assurai milord M.... qui s'en défioit beaucoup, parce que la famille en usoit mal avec toi. Mais aujourd'hui que ton intrigue a pris une autrre face, je vœux te presser par d'autres considérations.

Si je juge des perfections de ta *Clarisse* par le témoignage public, comme par le tien, où trouveras-tu jamais une femme qui lui ressemble ? Pourquoi tenterois-tu sa vertu ? Quel besoin d'épreuve, lorsque tu n'as aucune raison de doute ? Je me suppose à ta place, avec le dessein de me marier : si j'avois pour une femme les sentimens de préférence que tu as pour celle-ci, connoissant ce sexe comme nous le connoissons tous deux, je tremblerois de pousser plus loin l'épreuve, dans la crainte du succès ; sur-tout si j'étois persuadé que personne n'a plus de vertu qu'elle au fond du cœur.

Et remarque, Lovelace, que, dans sa situation, l'épreuve est injuste, parce

qu'elle n'est pas égale. Confidere la profondeur de ta malice & de tes ruses ; confidere les occasions, qui se renouvelleront sans cesse, en dépit d'elle-même, aussi long-tems que les folies de sa famille agiront de concert avec ta tête féconde en méchancetés ; confidere qu'elle est sans protection ; que la maison où tu la conduis sera remplie de tes suppôts, de jeunes créatures bien élevées, jolies, adroites, d'apparence trompeuse, & difficiles à pénétrer lorsqu'elles se masquent, sur-tout pour une jeune personne sans expérience, & qui ne connoît pas la ville : attache-toi, dis-je, à toutes ces considérations, & dis-moi quelle gloire, quel sujet de triomphe tu te promets à la faire succomber ? toi, un homme né pour l'intrigue, plein d'inventions, intrépide, sans remords, capable de veiller patiemment l'occasion ; un homme qui compte pour rien les sermens qu'il fait aux femmes ; l'innocente victime attachée scrupuleusement aux siens, incapable de ruse, disposée par conséquent à bien juger d'autrui : je regarderois comme un miracle, qu'elle pût tenir ferme contre le tentateur & contre la tentation, au milieu de tant de pieges dont tu veux l'environner. Après tout, lorsque, sans aucune

aucune sollicitation, notre sexe est si fragile, je ne sais pas pourquoi l'on exige tant des femmes, qui sont nées des mêmes peres & des mêmes meres, & composées des mêmes ingrédiens, avec la seule différence de l'éducation ; ni quelle si grande gloire on trouve à les vaincre.

Ne peut-il pas exister, me demandes-tu, quelqu'autre *Lovelace*, qui, séduit par les charmes de sa beauté entreprenne de triompher d'elle ?

Non, c'est ma réponse. A tout prendre, figure, esprit, fortune, caractere ; il est impossible qu'il y ait jamais d'homme tel que toi. Si tu croyois que la nature te pût donner un rival, je connois ton infernal orgueil ; tu t'en estimerois moins.

Mais je veux parler de ta passion dominante, la vengeance ; car l'amour (quel peut être l'amour d'un libertin ?) ne tient que le second rang dans ton cœur, comme je te l'ai soutenu assez souvent, malgré la fureur où je t'ai mis contre moi. Quels misérables prétextes pour te venger d'une maîtresse, que les peines qu'il t'en a coûté pour l'enlever ! J'accorde, si tu veux ; qu'en demeurant, elle auroit couru grand risque d'être la femme de *Solmes* ; je te passe ses conditions, que tu as su faire tourner cruellement contre elle-même,

& la préférence qu'elle a toujours donnée au célibat. Si c'est autre chose que des prétextes, pourquoi ne rends-tu pas graces à ceux qui l'ont comme jetée entre tes mains? D'ailleurs, tout ce que tu allegues pour autoriser ton épreuve, n'est-il pas fondé, avec autant de contradiction que d'ingratitude, sur la supposition d'une faute dont elle ne deviendroit coupable qu'en ta faveur?

Mais, pour confondre entiérement toutes tes pauvres raisons de cette nature, je te demande ce que tu penserois d'elle, si c'étoit volontairement qu'elle eût pris la fuite avec toi. Tu l'en aimerois mieux, peut-être, en qualité de maîtresse; mais, pour en faire ta femme, disconviendras-tu qu'elle te plairoit la moitié moins?

Qu'elle t'aime, méchant comme tu es, & cruel comme un tigre, je ne vois aucune raison d'en douter; cependant, quel empire ne faut-il pas qu'elle ait sur elle-même, pour réduire quelquefois au doute un amour-propre aussi pénétrant que le tien? persécutée d'un côté, comme elle l'étoit par sa propre famille, attirée, de l'autre, par la splendeur de la tienne, où chacun la desire, & se croiroit honoré de la voir entrer?

Tu vas croire, peut-être, que je m'écarte de ma proposition, & que je plaide ici la cause de ta belle plus que la tienne. Point du tout, je n'ai rien dit qui ne soit plus pour ton intérêt que pour le sien, puisqu'elle peut faire ton bonheur, & que, si elle conserve sa délicatesse, il me paroît presque impossible qu'elle soit heureuse avec toi. Il est inutile d'expliquer mes raisons. Je te connois assez d'ingénuité pour souscrire à mon sentiment dans l'occasion.

Au reste, quand je plaide en faveur du mariage, tu sais bien que mon goût n'en est pas plus vif pour cet état. Je n'ai pas encore eu la pensée d'y entrer. Mais, comme tu es le dernier de ton nom, que ta famille tient un rang distingué dans le royaume, & que tu te crois toi-même destiné quelque jour à l'esclavage conjugal, je veux que tu me dises si tu peux jamais espérer une occasion comparable à celle qui est entre tes mains ; une fille qui, par sa naissance & sa fortune, n'est pas indigne de la tienne (quoique l'orgueil de ton sang & celui de ton propre cœur te fassent quelquefois parler légérement des familles qui ne te plaisent point); une beauté qui fait l'admiration de tout le monde ; une personne, en même tems,

qui jouit d'une égale réputation d'esprit, de jugement & de vertu !

Si tu n'es pas une de ces ames étroites qui préferent leur simple & unique satisfaction à la postérité, toi, qui dois souhaiter des enfans pour perpétuer ta race, tu ne remettras pas ton mariage au terme des libertins, c'est-à-dire, à ce tems où les années & les maladies viendront fondre sur toi. Songe que tu exposerois ta mémoire aux reproches de tes légitimes descendans, pour leur avoir donné une misérable existence, qu'ils ne pourroient donner meilleure à ceux qui descendroient d'eux, & qui autoriseroit toute ta race, en supposant qu'elle pût subsister longtems, à te maudire jusqu'aux dernieres générations.

Tout méchans que le monde réformé nous suppose, il n'est pas certain que nous le soyions sans retour. Quoique nous trouvions la religion contre nous, nous n'avons pas encore entrepris d'en composer une qui s'accorde avec notre pratique. Ceux qui le font nous paroissent méprisables ; & nous ne sommes pas même assez ignorans pour nous dégrader jusqu'au doute. En un mot, nous croyons un état futur de récompense & de punition ; mais, avec beaucoup de jeunesse

& de ſanté, nous eſpérons que le tems ne nous manquera pas pour le repentir; ce qui ſignifie, en bon anglois, (ne m'accuſe pas d'être trop grave, *Lovelace*; tu l'es quelquefois auſſi) que nous eſpérons de vivre pour les ſens, auſſi long-tems qu'ils ſeront capables de nous rendre ſervice; & que, pour quitter le péché, nous attendrons que le plaiſir nous quitte. Quoi! ton admirable maîtreſſe ſera-t-elle punie des généreux efforts qu'elle fait pour hâter ta réformation, & du deſir qu'elle a d'en obtenir des preuves avant que de ſe donner à toi?

Concluons. Je t'exhorte à bien conſidérer ce que tu vas entreprendre, avant que de faire un pas de plus. Tu es à l'entrée d'une nouvelle carriere. Juſqu'à préſent les apparences de ta marche ſont ſi droites, que, ſi ta belle ſe défioit de ton honneur, elle n'a pas contre toi la moindre preuve. Garde les loix de l'*honnêteté*, dans le ſens qu'elle attache à ce mot. Aucun de tes compagnons, tu le ſais, ne rira de ton mariage; & ſi quelqu'un le trouvoit plaiſant, après t'avoir entendu tourner ſi ſouvent cet état en ridicule, tu as cet avantage, qu'il n'aura rien dont tu doives rougir.

Samedi, 22.

Ayant différé à fermer ma lettre jusqu'au jour de poste, j'en reçois une des mains d'*Osgood*, qui lui est venue, depuis deux heures, pour votre chere dame, & qui est cachetée des armes d'*Harlove*. Comme elle peut être d'importance (*), je me hâte de la faire partir avec la mienne, par un courier que je vous dépêche exprès.

Je suppose qu'on vous verra bientôt à Londres, sans la dame, comme je l'espere. Adieu. Soyez *honnête*, & soyez heureux.

BELFORD.

(*) C'étoit celle de *miss Arabelle Harlove*, qui est après les deux suivantes.

Fin du tome sixieme.





